

## Expérimenter le maniement des armes à la fin du Moyen Age Experimente zur Waffenhandhabung im Spätmittelalter

Edité par / herausgegeben von  
Daniel Jaquet / Nicolas Baptiste



**Expérimenter le maniement des armes  
à la fin du Moyen Age**  
**Experimente zur Waffenhandhabung  
im Spätmittelalter**

Edité par / herausgegeben von  
Daniel Jaquet, Nicolas Baptiste



Schwabe Verlag Basel

## Itinera 39/2016

Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte  
Supplément de la Revue Suisse d'Histoire  
Supplemento della Rivista Storica Svizzera

### Herausgeber / Editeur / Editore

---



Schweizerische  
Gesellschaft für Geschichte  
Société suisse d'histoire  
Società svizzera di storia  
Societad svizra d'istorgia

[www.sgg-ssh.ch](http://www.sgg-ssh.ch)

### Redaktion / Rédaction / Redazione

---

Prof. Dr. Janick Marina Schaufelbuehl, Quartier UNIL-Mouline, Bâtiment Géopolis,  
CH-1015 Lausanne, [janickmarina.schaufelbuehl@szg-rsh.ch](mailto:janickmarina.schaufelbuehl@szg-rsh.ch)

### Vorstand der SGG / Comité de la SSH / Comitato della SSS

---

Dr. Sacha Zala, Bern, presidente; Prof. Dr. Janick Marina Schaufelbuehl, Lausanne,  
vice-présidente; Prof. Dr. Bernard Andenmatten, Lausanne; Prof. Dr. Lucas Burkart,  
Basel; Dr. Monika Gisler, Zürich

### Generalsekretariat / Secrétariat général / Segreteria generale

---

Villemattstrasse 9, 3007 Bern, [generalsekretariat@sgg-ssh.ch](mailto:generalsekretariat@sgg-ssh.ch)  
Generalsekretärin / Secrétaire générale / Segretaria generale: lic. phil. Peppina Beeli

Publiziert mit Unterstützung von / Publié avec le soutien de / Pubblicato con il sostegno di

Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften  
Académie suisse des sciences humaines et sociales  
Accademia svizzera di scienze umane e sociali  
Svizzera Academy of Humanities and Social Sciences



Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissen-  
schaften / Académie suisse des sciences humaines et sociales



La Maison de l'histoire de l'Université de Genève

Abbildung Umschlag / Photo de couverture: Expérimentateur dans une réplique d'un harnais  
du XV<sup>e</sup> siècle sur fond du *Königsegger codex* de Hans Talhoffer (1446–1459). Photomontage  
par Genève Design.

Erschienen 2016 im Schwabe Verlag Basel



Dieses Werk ist lizenziert unter einer Creative Commons Attribution-NonCommercial-  
NoDerivatives 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

Gesamtherstellung: Schwabe AG, Muttenz/Basel

ISBN Printausgabe 978-3-7965-3467-6

DOI 10.24894/978-3-7965-4062-2

Das eBook ist seitenidentisch mit der gedruckten Ausgabe und erlaubt Volltextsuche.  
Zudem sind Inhaltsverzeichnis und Überschriften verlinkt.

[rights@schwabe.ch](mailto:rights@schwabe.ch)

[www.schwabeverlag.ch](http://www.schwabeverlag.ch)

# Inhaltsverzeichnis / Sommaire

---

Jean-Claude Schmitt	
Préface .....	5
Claus Frederik Sørensen	
Foreword .....	9
Daniel Jaquet	
Entre jeux de mains et jeux de mots: faire l'expérience ou expérimenter les gestes d'après les textes techniques. Reproduire ou répliquer les objets.....	11
 <b>1<sup>re</sup> partie: Les arts martiaux historiques européens</b>	
Audrey Tuaille-Demésy	
Réflexions épistémologiques autour de la (re)création du geste technique de combats anciens à partir de sources historiques .....	21
Thore Wilkens	
Untersuchungen zur Relevanz praktisch perspektivierter Analysen in der Fechtbuchforschung .....	35
Gilles Martinez	
La méthode expérimentale appliquée à l'étude du geste guerrier: l'exemple des formations collectives d'infanterie du Moyen Age central (XI <sup>e</sup> -XIII <sup>e</sup> siècles) .....	57
Pierre-Henry Bas	
Restitution des gestes martiaux: évolutions et révolutions au milieu du XVI <sup>e</sup> siècle .....	73
 <b>2<sup>e</sup> partie: Le geste martial et sa culture matérielle</b>	
Daniel Jaquet	
Les apports de la cinésiologie dans l'approche expérimentale pluridisciplinaire de l'étude du geste historique: l'étude de cas de l'impact du port de l'armure sur le comportement moteur .....	87

Olivier Gourdon

La pratique de la coupe: un apport à l'étude et à l'interprétation  
des arts martiaux historiques européens ..... 99

Lois Forster

L'équitation militaire médiévale. Art de guerre ou art de grâce? ..... 115

### **3<sup>e</sup> partie: Armes, armures et canons**

Nicolas Baptiste

L'expérimentation et l'histoire: des collections aux universités.  
L'exemple des armures anciennes ..... 131

Antoine Selosse

Un vêtement militaire particulier, la brigandine. Expérience de recherches,  
des gestes de reconstitution et d'expérimentation personnelle.  
Production, cycle de vie et constatations ..... 145

Simon Delachaux

Le «Projet Artillerie», la reconstitution des gestes autour d'un objet  
d'expérimentation: nécessité de la recherche et apport des initiatives  
croisées entre musées, universités et mécénat ..... 161

English Summaries ..... 173

Die Autorinnen und Autoren / Les auteures et auteurs ..... 179

## Préface

---

Jean-Claude Schmitt

L'historien médiéviste ressemble le plus souvent au jeune Perceval de Chrétien de Troyes: il ignore tous des chevauchées et des faits d'armes, n'a jamais porté une armure ni saisi une épée et prend les premiers chevaliers qu'il rencontre pour des anges... Et pourtant, s'il s'intéresse aux tournois ou à la guerre de Cent Ans, lui qui (peut-être) n'est jamais monté à cheval, hésite-t-il à parler d'abondance de la charge meurtrière de la cavalerie à Azincourt? Et bien qu'il n'ait plus vraisemblablement encore jamais tenu une arme à la main, va-t-il se priver de disserter doctement sur les compagnies d'archers et les premières salves d'artillerie? Certes, à défaut de manier une épée bien *esmolue*, de se caler dans une selle à *troussequin*, de revêtir une *brigandine*, il peut faire appel à son imagination: Georges Duby n'a-t-il pas évoqué avec talent les chevaliers de Bouvines suant dans leur heaume sous le soleil de juillet? Il était le premier à reconnaître que les sources n'en disaient pas un mot, mais le détail lui semblait à juste titre vraisemblable et susceptible de forcer l'adhésion du lecteur. La question est importante et tient au fondement de la pratique historique: 1) cinq, sept ou huit siècles séparent l'historien de son objet; un fossé gigantesque oppose nos modes de vie, nos manières de penser, nos façons de faire la guerre de ceux des hommes du Moyen Âge: comment comprendre ces hommes, se glisser dans leur corps, retrouver leurs gestes, l'intonation de leur voix, ressentir avec eux les dangers de la guerre et connaître la peur au ventre du soldat? Comme l'écrit l'un des auteurs du présent volume: «Il y a un demi-millénaire qui sépare la corporalité de l'expérimentateur de celle du pratiquant investigué»; il faut bien reconnaître qu'une telle distance est infranchissable, et d'ailleurs c'est elle qui engendre notre besoin d'histoire; 2) la «source» de l'historien est unique et irrémédiablement finie, à l'inverse du «terrain» sur lequel l'anthropologue peut revenir autant de fois qu'il le souhaite pour observer le même rituel et surtout interroger plus avant ses informateurs; ceux-ci tiendront à chaque fois des propos légèrement différents, varieront dans leurs gestes, et l'interprétation de l'anthropologue s'en trouvera enrichie. Au contraire, si les mots d'un texte historique, les lignes et les couleurs d'une image, peuvent être interprétés de plusieurs manières par le même historien ou un collègue dix ans plus tard, il s'agit toujours du même document, qui ne bougera plus et dont il faudra bien se contenter. Le contraste est plus fort encore avec les sciences qu'on appelle *expérimentales*: l'histoire est d'ordinaire d'une tout autre nature que les sciences expérimentales et elle use de méthodes bien différentes. Il faut relire ici les belles pages que

Marc Bloch a consacré à ce problème crucial voici soixante-quinze ans dans *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*. Le temps historique ne s'écoule qu'une fois, il ne peut pas être repris à zéro et reconduit. Au contraire, non seulement la séquence d'une expérience chimique ou physique peut être reproduite, mais elle doit l'être autant de fois que nécessaire et selon le même protocole rigoureux, pour permettre la validation de ses résultats. Dans une telle expérience, tout est à chaque fois reproduit à l'identique, comme si le temps s'était arrêté. L'historien, lui, n'arrête pas le temps: les hommes n'agissent, ne vivent et ne meurent qu'une fois, ce qui est passé l'est à tout jamais, irrémédiablement.

Il faut donc une belle assurance pour proposer une «histoire expérimentale» de la guerre et du métier des armes. Si la démarche et son intitulé m'ont d'abord surpris, ils m'ont convaincu. Ce n'est pas la première fois que ce type de démonstration est présenté par des historiens et on ne peut pas ne pas rappeler ici l'illustre précédent d'André Leroi-Gourhan taillant les silex pour reconstituer le geste technique préhistorique. Plus récemment, on peut dire que la «restitution» (mot qu'avec les auteurs je crois plus juste que «reconstitution», lequel paraît entaché de l'illusion d'une «résurrection» à la Michelet) est devenue à la mode. Les plus anciens efforts déployés en ce sens furent ceux des musicologues, qui, faute de disposer d'enregistrements sonores et de partitions au sens moderne du terme, cherchèrent à retrouver la mélodie et le rythme des virolis et des motets. Puis les historiens de la cuisine médiévale se sont mis au fourneau: les résultats furent intéressants, à défaut d'être toujours appétissants. Plus près de nous encore s'ouvrit l'impressionnant chantier du château de Guédelon, près d'Auxerre, où maçons, charpentiers, maréchaux-ferrants s'attachent à utiliser les mêmes sources d'énergie qu'au Moyen Age, et les mêmes matériaux, qui sont taillés, forgés, assemblés sur place suivant les mêmes gestes et au même rythme qu'au XIII<sup>e</sup> siècle. J'applaudis à toutes ces tentatives parce qu'elles sont faites avec honnêteté, avec pour seul but la connaissance des techniques passées, loin du Moyen Age clinquant des «reconstitutions» hollywoodiennes. Mais les contributions qui sont ici présentées vont plus loin encore: non seulement elles reposent sur une analyse précise et érudite des sources documentaires – chansons de geste et chroniques, témoignages iconographiques, livres de combat de la fin du Moyen Age et du XVI<sup>e</sup> siècle –, mais les auteurs entourent leurs «restitutions» de précautions méthodologiques qui s'apparentent à celles des sciences expérimentales: voyez ce qui est dit de la fonte des canons de bronze, ou encore de l'analyse cinématique des mouvements corporels (marche, course, combat, montée à l'échelle) de «l'expérimentateur» portant une pièce d'armure refaite selon les normes du temps; ce qui importe n'est évidemment pas la performance de cet universitaire en armure (même si on espère que ses étudiants n'ont pas raté le spectacle), mais l'établissement d'un corpus de connaissances

objectives qu'aucune autre méthode ne permet d'obtenir : mesurer la dépense d'énergie induite par le port d'une armure, apprécier la gêne occasionnée dans les mouvements, comprendre la nécessité de limiter le surpoids du fantassin, etc. Et il en va des chevaux comme des hommes: je tiens pour une découverte de la plus grande importance, le fait que le galop d'un cheval fût interprété au Moyen Age, non pas comme une foulée à quatre temps, mais à deux temps, comme si le cheval faisait deux sauts successifs. L'argument est essentiel pour l'étude des images (je pense par exemple à la tapisserie de Bayeux), et il vient en renfort de l'idée chère à Jacques Le Goff d'un «long Moyen Age», puisqu'il fallut attendre la chronophotographie d'Etienne Jules Marey (1897) pour s'aviser que cette vision du galop des chevaux était erronée. De telles observations autorisent à dire que ce numéro *d'Itinera* est véritablement exemplaire d'une démarche reposant sur la double nécessité de l'ouverture à l'histoire générale et d'une spécialisation parfaitement au clair avec ses problématiques et ses méthodes.



# Foreword

---

Claus Frederik Sørensen

The goal of experimental research has always been to use the static data of artifacts, written sources and pictorial evidence to create a dynamic interpretation of their function and use. In other words: we strive for knowledge that broadens our understanding of the past's material culture. It is therefore also of great importance for the field of research in general that such results are published.

The main themes of this book: martial arts, weapons and horsemanship may on paper seem like niche research that only is of interest for a few specialized researchers and enthusiasts. Such is however not the case as long as the process includes serious contextual analysis of both the objects and results. It then becomes clear that the results can deepen our understanding of society's social issues, trends and developments. The results will thus be important pieces in the puzzle posed by past societies.

Among people working with history, both in museums and universities, the value of experimental research is being acknowledged more and more. To better understand the source material/material culture historians and archaeologists are now beginning to work seriously with the subject and also work together with some of the enthusiastic people that have been doing such for many years. In combining practical experience and craftsmanship with archaeological/historical hypotheses, theory and method, the experiments are finally beginning to gain ground as serious scientific knowledge building.

The fascination of material culture, artifacts and how they were used and functioned in the past is not something new and has fascinated people for many centuries. What is new is a scientific approach to the many projects being conducted. These were often undertaken out of simple curiosity without serious data gathering and analyzes combined with hypothetical questions. However, in combination with lacking of written record of the projects or proper publication of the results (if any), it is often so, that far too many projects have been forgotten or made inaccessible.

As experimental research slowly becomes more and more recognized within academic circles so does the need for theory and method. There can be no doubt that these experiments will always be considered testable hypotheses and that one can never achieve a 100% proof match replication of the past. But as more and more applies theory and method, it becomes easier to recognize the difference between strong and weak research experiments.

It must also be recognized that when one talks about experimental research, it is not something that one can just do. It is often a necessity that the actors have worked with the subject for many years and have extensive practical experience with the artifacts used in order to perform the experiments properly. This is perhaps the area where academic researchers and enthusiasts can learn the most from each other and together create cutting-edge research.

# Entre jeux de mains et jeux de mots: faire l'expérience ou expérimenter les gestes d'après les textes techniques. Reproduire ou répliquer les objets...

---

Daniel Jaquet

Cette introduction propose de délimiter les horizons d'attente des chercheurs réunis dans ce volume envers l'établissement et la reconnaissance de méthodes d'expérimentation pour la recherche académique en tant que (nouvelle?) science historique. Après les considérations épistémologiques sur la place des démarches expérimentales au sein de différentes approches disciplinaires, les problèmes et les critiques soulevés par l'historiographie sont passés en revue. Une fois les problèmes terminologiques discutés, différentes contributions issues d'un colloque tenu à Genève en 2013<sup>1</sup> sont présentées à travers la triple articulation du volume.

Pour l'historien, les gestes et, de manière générale, les savoirs du corps (*embodied or bodily knowledge*<sup>2</sup>) liés aux arts et aux techniques constituent un champ de recherche relatif à l'histoire culturelle<sup>3</sup>, qui s'appuie sur les approches anthropologique et sociologique suite aux travaux fondateurs de Marcel Mauss sur les «techniques du corps»<sup>4</sup> et à leur écho en sciences cognitives (se basant notamment sur la

- 1 «L'expérimentation du geste: méthode d'investigation des arts de grâce et de guerre du Moyen Age à l'époque moderne». Organisation Fanny Abbott, Nicolas Baptiste, Petya Ivanova, Daniel Jaquet et Dora Kiss, dans le cadre du programme doctoral «études médiévales» de la CUSO (Conférence universitaire de Suisse occidentale), avec le soutien de l'Université de Genève, de la Maison de l'histoire et du Centre d'études médiévales de l'Université de Genève. Au sujet de colloques précédents portant sur la même approche, voir note 21.
- 2 Selon la définition de Katharina Rebay-Salisbury et Marie L. S. Sorenson, *Embodied Knowledge. Reflections on Belief and Technology*, in: *eadem* (éd.), *Embodied Knowledge. Historical Perspectives on Belief and Technology*, Oxford/Oakville 2012, p. 1: «The body is the main forum for learning about how to do, think and believe, and practices as apparently diverse as belief and technologies are accordingly enacted and performed through the body in similar manners. Moreover, as these practices become embodied knowledge, they come to inhabit and affect the body as motor skills and practiced ways of doing things.»
- 3 Un des ouvrages pionniers dans les années 1990 prônait la légitimité de l'étude du geste pour l'historien et les sciences humaines en proposant d'ouvrir le champ à des perspectives interdisciplinaires. Voir Jan N. Bremmer et Herman Roodenburg (eds.), *A cultural history of gesture*, Ythaca 1992. Pour l'espace francophone, les travaux de Jean-Claude Schmitt démontrent déjà la valeur de ce type d'approche pour l'historien (voir notamment: *La raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Paris 1990). Voir la revue de l'historiographie dans sa contribution au volume de Bremmer et Roodenburg cité ci-dessus (*The Rationale of Gestures in the West: Third to Thirteenth Centuries*, pp. 59–70).
- 4 Marcel Mauss, *Les techniques du corps*, in: *Journal de Psychologie* XXXII (1935), pp. 271–93. Voir la revue critique des tendances historiographiques qui suivent ces travaux fondateurs dans Jean-François Bert, *Les «Techniques du Corps» de Marcel Mauss: Dossier Critique*, Paris 2012.

phénoménologie, suivant les œuvres de Maurice Merleau-Ponty<sup>5</sup>). Toutefois, depuis une vingtaine d'années, ce champ s'ouvre et se diffracte en fonction des approches disciplinaires, bien souvent interdisciplinaires, qui se l'approprient ou qui y contribuent.<sup>6</sup> L'histoire des savoirs gestuels, de leur place dans les mentalités, de la volonté et de l'acte de leur inscription, description ou codification<sup>7</sup>, ainsi que des modalités de leur transmission<sup>8</sup> reposent sur de nombreuses traces écrites dès la fin du Moyen Age central au moins. Ces traces existent sous formes textuelles (usage du verbe), figurées (iconographie) et / ou codifiées (différentes formes d'écriture, de schématisation et de notation).<sup>9</sup>

L'analyse de ces sources complexes, en particulier la littérature technique sur les savoirs du corps, pose déjà une première série de problèmes liés à leur intelligibilité pour un lecteur dont la corporalité et les savoirs gestuels (référentiel ou mémoire kinesthésique<sup>10</sup>) sont éloignés dans le temps des auteurs et du public cible

- 5 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris 1945. Volumineuse bibliographie des travaux secondaires et influences disciplinaires, voir Bernard Flynn, «Maurice Merleau-Ponty», in: Edward N. Zalta, *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, [1<sup>re</sup> publication 2004], édition électronique 2011, en ligne: <http://plato.stanford.edu/archives/fall2011/entries/merleau-ponty/> (consulté le 10.12.2014).
- 6 En 2002, suite au succès de ce type d'approche, est fondée l'International Society for Gesture Studies (ISGS: <http://www.gesturestudies.com/> [01.12.2014]), qui propose des conférences et édite une revue et une collection de monographies dédiée aux gestes. Les possibles orientations disciplinaires listées incluent: anthropologie, linguistique, psychologie, histoire, neurosciences, communication, histoire de l'art, *performance studies*, *computer science*, musique, théâtre et danse. Cette liste n'est bien entendu pas exhaustive.
- 7 Pour un développement sur cette triple notion appliqué aux sources techniques de la danse, voir Dora Kiss Muetzenberg, *La saisie du mouvement, de l'écriture et de la lecture des sources de la belle danse*, thèse de doctorat, Universités de Genève et Nice 2013 (publication en préparation chez Classiques Garnier). Pour les arts martiaux historiques européens, voir Daniel Jaquet, *Combattre en armure à la fin du Moyen Age et au début de la Renaissance d'après les livres de combat*, thèse de doctorat, Université de Genève 2013 (publication en préparation chez Brepols).
- 8 A ce sujet, voir l'article de Liliane Pérez et Catherine Verna, *La circulation des savoirs techniques du Moyen Age à l'époque moderne. Nouvelles approches et enjeux méthodologiques*, in: *Tracé 16* (2009), pp. 25–61. Voir également les contributions réunies – malheureusement sans introduction ni conclusion – dans Ricardo Cordoba (éd.), *Craft Treatises and Handbooks: The Dissemination of Technical Knowledge in the Middle Ages*, Turnhout 2014. En allemand: Laetitia Boehm, *Artes mechanicae und artes liberales im Mittelalter. Die praktischen Künste zwischen illiterater Bildungstradition und schriftlicher Wissenskulturskultur*, in: Karl R. Schnith et Roland Pauler (éd.), *Festschrift für Eduard Hlawitschka zum 65. Geburtstag*, Kallmünz 1993, pp. 419–44, ainsi que l'ouvrage de synthèse Gundolf Keil et Helga Haage-Naber (éd.), *Deutsche Fachliteratur der Artes in Mittelalter und Früher Neuzeit*, Berlin 2006.
- 9 Voir une introduction à ces problématiques de notation à partir d'une comparaison entre trois corpus de sources dans Sydney Anglo, *L'écriture, la danse et l'art de la guerre. Le livre et la représentation du mouvement*, Paris 2011. Voir également la comparaison de deux études de cas, une pour le combat, l'autre pour la danse dans Daniel Jaquet et Dora Kiss-Muetzenberg, *L'expérimentation du geste martial et du geste artistique: regards croisés*, in: *E-Phaistos 4/1* (2015), pp. 56–72.
- 10 Au sujet des différences entre kinésie et kinesthésie, nous renvoyons aux travaux de Guillemette Bolens, notamment: *Le style des gestes: corporalité et kinésie dans le récit littéraire*, Lausanne 2008. Pour les concepts que l'auteur emploie pour l'analyse de textes littéraires, appliqués aux démarches d'expérimentation du geste, voir Jaquet et Kiss-Muetzenberg, art. cit. à la note précédente.

des sources.<sup>11</sup> S'il n'est plus à démontrer que l'essai, ou l'expérience de savoirs corporels analysés, est bénéfique pour le chercheur dans ses démarches interprétatives, il est plus difficile d'obtenir au sein de disciplines des sciences humaines une forme de reconnaissance scientifique lorsqu'il s'agit d'inclure les démarches expérimentales dans les investigations scientifiques. De manière générale, les performances diachroniques de savoirs gestuels historiques – et leur analyse – ont reçu peu de crédit de la part de la recherche académique. Le premier type de critiques est usuellement lié au fait que la reproduction d'une corporalité historique (*historized body*<sup>12</sup>) est impossible et donc que toute performance diachronique de geste historique est discutable.<sup>13</sup> Néanmoins, des études récentes soutiennent qu'il est envisageable d'approcher une telle corporalité.<sup>14</sup> En réalité, la première et fondamentale raison qui explique cette résistance ou ce relatif déni résulte du fait que la majorité de ce type de démarches provient de milieux non-académiques ne suivant ni les canons de la recherche académique, ni ceux de la publication de travaux scientifiques. Quant aux quelques travaux académiques sur le sujet, ils sont trop souvent critiquables, tout du moins discutables du point de vue méthodologique.<sup>15</sup>

- 11 Très beau passage concernant le principe des différents systèmes de représentations dans Robert Halleux, *Le savoir de la main: savants et artisans dans l'Europe préindustrielle*, Paris 2009, pp. 53–54. Sur la transmission et la circulation des savoirs techniques, voir notamment les travaux cités à la note 8.
- 12 Terme employé par Michel Feher dans son introduction à ses trois volumes sur l'histoire du corps dans *idem* (éd.), *Fragments for a History of the Human Body*, New York 1989, vol. 1, p. 11, cité par Adam Bencard, *Life beyond Information: Contesting Life and the Body in History and Molecular Biology*, in: Susanne Bauer et Ayo Wahlberg (éd.), *Contested Categories: Life Sciences in Society*, Farnham 2009, pp. 143.
- 13 Critiques et point de vue sur la «reconstitution» dans Olivier Renaudeau, *Du folklore médiéval à l'expérimentation archéologique, la révolution culturelle de la reconstitution du Moyen Age en Europe*, in: Séverine Abiker, Anne Besson et Florence Plet-Nicolas (éd.), *Le Moyen Age en Jeu*, Pessac 2009, pp. 153–62. Équivalent en anglais dans Vanessa Agnew, *History's Affective Turn: Historical Reenactment and its work in the Present*, in: *Rethinking History* 11 (2007), pp. 299–312. Voir également les discussions à ce sujet dans les travaux cités à la note 18.
- 14 Principalement issue du champ de l'histoire du corps, voir la revue de ces différentes approches dans l'article de Roger Cooter, *The Turn of the Body: History and the Politics of the Corporeal*, in: *Arbor: Ciencia, Pensamiento y Cultura* 743 (2010), pp. 393–405; également, Roy Porter, *History of the Body Reconsidered*, in: Peter Burke (éd.), *New Perspectives on Historical Writing*, Polity 2001, pp. 232–260. Parmi les plus fervents défenseurs de l'approche de la corporalité historicisée, on peut citer Adam Bencard (*History in the Flesh – Investigating the Historicized Body*, thèse de doctorat, Université de Copenhague 2008, et *Life beyond Information...*) ainsi que Daniel Lieberman (*The Story of the Human Body: Evolution, Health, and Disease*, New York 2013).
- 15 Voir par exemple la revue des faiblesses et limites de la publication des travaux dans le champ de l'archéologie expérimentale dans l'article de Alan K. Outram, *Introduction to Experimental Archaeology*, in: *World Archaeology* 40/1 (2008), pp. 1–6. Pour une discussion plus étendue, voir Dana C. E. Millson, *Experimentation and Interpretation. The Use of Experimental Archaeology in the Study of the Past*, Oxford 2010. Au sujet des limites de ce type de travaux liés à l'histoire, voir la note 13; de manière plus générale sur l'histoire du corps, voir la critique de Caroline Bynum, *Why All the Fuss about the Body? A Medievalist's Perspective*, in: *Critical Inquiry* 22 (1995), pp. 1–33.

Autrement dit, comment passer de «faire l'expérience» d'un geste à «mener une expérimentation» à partir d'analyses de sources primaires sur un geste qui permette de produire des données à intégrer méthodologiquement dans la recherche? L'expérimentation en effet dépend des conditions corporelles de celui qui s'y livre (entraînement ou non à une technique; nature, moyen, intensité de cet entraînement) et ses résultats en sont influencés. En ce sens, les apports interdisciplinaires sur les savoirs du corps incluant des approches issues des sciences cognitives, des sciences du mouvement, de l'archéologie, etc. sont significatives.<sup>16</sup> Cette prise en compte permet, à notre avis, de se positionner par rapport à la préoccupation de la «validité des résultats» pour la recherche sur le geste. Cela dit, la perspective peut très bien être renversée, en considérant tous résultats issus d'expériences menées comme profitables à l'intellection des savoirs gestuels à un niveau personnel pour le chercheur.

La culture matérielle est un autre élément essentiel à prendre en compte dans ce type de démarche, pourtant il est souvent mis de côté faute de moyens, de connaissances ou de temps. Ainsi, faire l'expérience de gestes dansés du XVIII<sup>e</sup> siècle sans porter de corset, ou de gestes de combat du XV<sup>e</sup> siècle avec des simulateurs d'épée en plastique en tenue de sport du XXI<sup>e</sup> siècle, ou encore de gestes d'opérateur de canon dans le cadre de manifestations culturelles en alimentant la reproduction de l'engin avec de la poudre noire fabriquée avec des procédés et composants modernes, sont autant de variables qu'il faut réussir à intégrer et à pondérer dans les processus d'évaluation des expériences.

De surcroît, lorsqu'il s'agit de vouloir enquêter sur la culture matérielle (vêtement, arme, accessoire, engin, etc.), le rapport à l'objet devient lui aussi problématique. Pour employer une reproduction ou une réplique dans le cadre de démarches expérimentales, faut-il préalablement réunir un corpus d'objets archéologiques (objets trouvés, bien souvent altérés puis stabilisés lors d'un contexte de fouille), de mobilier de collection (objets conservés dans une institution dont les modifications dans l'histoire de la conservation doivent faire l'objet de recherches), de représentations iconographiques ou encore descriptions textuelles de ce dernier?

16 A titre d'exemples, voir notamment James R. Matthieu (éd.), *Experimental Archaeology: Replicating Past Objects, Behaviors and Processes* Oxford 2002; Inge Baxmann, *At the Boundaries of the Archive: Movement, Rhythm, and Muscle Memory. A Report on the Tanzarchiv Leipzig*, in: *Dance Chronicle* 1 (2009), pp. 127–135; Maxine Sheet-Johnstone, *Movement and Mirror Neurons: a Challenging and Choice Conversation, Phenomenology and the Cognitive Sciences* 11/3 (2012), pp. 385–401; Graham N. Askew, Federico Formenti et Alberto E. Minetti, *Limitations Imposed by Wearing Armour on Medieval Soldier's Locomotor Performance*, in: *Proceedings of the Royal Society: Biological Sciences* 279/1729 (2012), pp. 640–644; Daniel Jaquet, Alice Bonnefoy-Mazure, Stéphane Armand, *et al.*, *Range of Motion and Energy Cost of Locomotion of the late Medieval Armoured Fighter: Confronting the Medieval Technical Literature with Modern Movement Analysis*, in: *Historical Methods* (à paraître).

Une fois l'objet, ou le type d'objet sélectionné, et les analyses des sources mobilisées achevées, il faut encore passer par les choix permettant sa reproduction ou sa réplique (réalisé dans une démarche d'archéologie expérimentale). Ce sont bien souvent les aspects visuels au détriment des aspects fonctionnels – mécanique ou morphologiques – qui sont priorités, alors que c'est bien le contraire qui est nécessaire à l'expérimentateur, le différenciant ainsi quasi fondamentalement du reconstituteur privilégiant les aspects visuels.<sup>17</sup>

La mise à plat de ces diverses sortes de problèmes est déjà un travail en soi, mais nous souhaitons aller plus loin en questionnant et en comparant différents exemples d'expérimentations s'inscrivant dans des démarches de recherche en sciences humaines, de manière à ouvrir les perspectives des chercheurs impliqués dans des schémas disciplinaires spécifiques et occupés à des objets d'études différents. Notre horizon d'attente se situe ainsi plus dans la problématisation de méthodes de recherche, puisqu'il n'existe pas de référence en la matière.

S'inspirant de méthodes établies, telle que l'archéologie expérimentale<sup>18</sup> ou la psychologie expérimentale<sup>19</sup> – proches mais fondamentalement différentes en fonction de nos besoins et de nos sources<sup>20</sup> –, nous souhaitons ainsi amener les réflexions d'abord au niveau terminologique, puis au niveau méthodologique en comparant les travaux réunis.

- 17 Voir à ce sujet les travaux d'Audrey Tuillon Demésy, *La re-création du passé: enjeux identitaires et mémoriels. Approche socio-anthropologique de l'histoire vivante médiévale*, Besançon 2013, mais également les études réunies par cette dernière et Gilles Ferréol (éd.), *Transmettre du passé: entre savoirs et savoir-faire*, Besançon 2012.
- 18 Différentes méthodes sont discutées dans Yvonne M.J. Lammers-Keijsers, «Scientific experiments: a possibility? Presenting a general cyclical script for experiments in archaeology», in: *EuREA* (2) 2005, pp. 18–24. Pour une courte introduction et brève discussion de l'historiographie, voir Outram, *Introduction...*, ainsi que l'article cité à la note précédente. Les méthodes expérimentales s'inscrivent à la suite du livre fondateur de Lewis R. Binford et Sally R. Binford, *New Perspectives in Archeology*. Chicago 1968, donnant lieu au courant connu sous le nom de *processual archaeology* ou *new archaeology*, suivis par le développement intensif de méthodes d'archéologie expérimentale, voir notamment le livre marquant de John Coles, *Archaeology by Experiment*, New York 1973. Pour une discussion plus fouillée et récente de ces méthodes et de leur implication dans les disciplines historiques, voir les réflexions de Dana C. E. Millson, *Experimentation and interpretation. The use of experimental archaeology in the study of the past*, *op. cit.*
- 19 Une des méthodes de référence décrite dans Anne Myers et Christine H. Hansen, *Psychologie expérimentale* (2<sup>e</sup> éd. adaptée en fr. par Ludovic Ferrand), Bruxelles 2007.
- 20 En effet, le geste doit être appréhendé soit à partir des traces laissées sur des objets par l'exécution de ce dernier (avec toute la problématique du lien entre la trace et le geste), à partir de sa description, inscription ou codification dans la littérature technique ou encore à travers sa représentation. De ce fait, il n'est pas possible d'appliquer la démarche à de l'archéologie expérimentale, qui évalue les résultats de l'expérimentation à un objet, ou à la psychologie expérimentale, qui s'appuie sur des observations contemporaines. Pour une description des spécificités de la méthode d'expérimentation du geste martial, voir Daniel Jaquet, *Experimenting historical european martial arts, a scientific method?*, in: *idem*, Karin Verelst, Timothy Dawson (éd.), *Late Medieval and early Modern Fight Books. A Handbook*, Leiden en préparation (Brill, collection *History of Warfare* 110).

Le colloque tenu à Genève les 17 et 19 octobre 2013, sous le titre «L'expérimentation du geste: méthode d'investigation des arts de grâce et de guerre du Moyen Age à l'époque moderne», s'est inscrit dans ce programme en tant que troisième opus du genre pour l'espace francophone depuis 2010<sup>21</sup>, réunissant des chercheurs issus de disciplines variées, en début de carrière ou confirmés, ou encore des experts et des chercheurs indépendants. Les organisateurs souhaitaient mettre l'accent sur les démarches expérimentales, colorées par différentes méthodologies disciplinaires (anthropologie, sociologie, archéologie, sciences du mouvement, histoire), avec des études de cas détaillées, autour de la double thématique des arts de guerre et des arts de grâce entre la fin du Moyen Age et la Renaissance. Le colloque a réuni des contributions s'articulant autour des études sur la danse, l'écriture, la musique, les arts martiaux historiques européens et la culture matérielle liée aux arts de la guerre. Ce volume présente une sélection de contributions ayant trait aux deux derniers sujets, organisée en trois parties.

La première partie, «Les arts martiaux historiques européens», réunit les contributions qui traitent des démarches expérimentales liées à la recherche sur le geste martial, à partir de la littérature technique principalement. La contribution d'Audrey Tuillon Démesy définit le concept d'arts martiaux historiques européens (AMHE) et apporte le regard d'une sociologue sur les pratiques dérivant de la recherche sur le geste martial, ainsi que sur l'implication de ces dernières dans les revendications de communautés de pratiquants d'arts martiaux historiques. Elle propose notamment une discussion de la place de l'expérimentation dans ces pratiques et de leurs apports potentiels à la connaissance historique. Thore Wilkens discute la place (ou l'absence) de démarches expérimentales, ainsi que des considérations pratiques liées à la matérialité du geste au sein des différentes approches disciplinaires impliquées dans l'historiographie de l'étude des livres de combat. Il exploite le potentiel des approches expérimentales sur la base d'études de cas et d'éléments tirés de l'historiographie. Gilles Martinez illustre une méthode

21 Une première journée d'études en 2010 («Archéologie expérimentale de histoire de la guerre: un état des lieux») et un colloque en 2012 («Les arts de guerre et de grâce. De la codification du mouvement à sa restitution: hypothèses, expérimentations et limites») à l'Université de Lille (Laboratoire IRHIS, UMR 8529, organisation pour le premier Pierre-Henri Bas, pour le second *idem*, Daniel Jaquet et Dora Kiss-Muetzenberg). Pour une brève recension de ces manifestations, voir Daniel Jaquet, Les savoirs gestuels investigués: l'expérimentation des arts entre histoire des techniques, archéologie et histoire culturelle, in: E-Phaistos 2/1 (2013), pp. 119–122. Il faut également signaler la tenue d'un colloque interrogeant les limites des sources écrites en 2002 marquant une première réflexion et une tendance dans laquelle nous nous inscrivons: René Noël, Isabelle Paquay et Jean-Pierre Sosson (éd.), Au-delà de l'écrit: les hommes et leurs vécus matériels au Moyen Age à la lumière des sciences et des techniques: nouvelles perspectives (actes du Colloque international de Marche-en-Famenne, 16–20 octobre 2002), Turnhout 2003.

d'expérimentation pour cerner les gestes de combat des XI<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles dans le contexte des affrontements armés. Son enquête précède l'essor de la littérature technique au XIV<sup>e</sup> siècle, il propose ainsi une analyse d'un corpus de sources secondaires de différentes typologies. Pierre-Henry Bas s'intéresse à la représentation du geste guerrier au sein de la littérature technique et aux cadres de leur transmission. Il propose une comparaison entre deux livres de combat – un manuscrit et un imprimé – du XVI<sup>e</sup> siècle en analysant les procédés herméneutiques de la mise par écrit des techniques et les projets auctoriaux.

Les contributions de la seconde partie, «Le geste martial et sa culture matérielle», allient la recherche sur le geste martial et celle sur la culture matérielle. Daniel Jaquet propose l'emploi de méthodes issues de la cinésiologie pour investiguer l'impact du port de l'armure sur la performance des gestes martiaux d'après l'analyse du corpus des livres de combat. Les expérimentations observées en laboratoire, avec le port d'une réplique d'armure réalisée dans une démarche d'archéologie expérimentale, produisent ainsi une série de données qui sont confrontées aux sources historiques lors de la discussion des résultats. Olivier Gourdon questionne les interprétations des gestes de combat documentés dans la littérature technique par le biais de tests de coupe avec répliques d'armes tranchantes. Il étend ses réflexions aux problématiques liées à la représentation du geste dans d'autres corpus de sources. Loïs Forster amène à considérer les problématiques supplémentaires pour l'investigation du geste du combattant à cheval, notamment celle de la selle, de la relation entre l'animal et le cavalier, à travers l'analyse de la littérature technique, de chroniques et de représentations iconographiques des combattants.

La dernière partie, «Armes, armures et canons», est consacrée aux approches centrées sur l'étude des objets et de leur impact sur les gestes. La contribution de Nicolas Baptiste donne de la profondeur chronologique au concept d'expérimentation avec les armes et armures en remontant jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle dans les milieux muséaux et celui des collectionneurs, puis propose une série de considérations épistémologiques et méthodologiques. Antoine Selosse offre un compte rendu méthodique d'expériences menées dans la réplification d'un vêtement militaire depuis deux décennies. Il illustre une méthode d'expérimentation archéologique en démontrant l'importance et la valeur des observations méthodologiques des résultats, mais surtout de l'observation du comportement mécanique de l'usage des objets sur une période longue. Enfin, Simon Delachaux présente le cadre méthodologique d'un projet de réplification d'un canon en bronze en cours, réunissant des acteurs de milieux muséaux, académiques et de la reconstitution. Il démontre ainsi le potentiel d'un tel projet collaboratif pour l'historien et l'archéologue, mais également pour les acteurs institutionnels chargés des opérations de médiation culturelle du patrimoine.

Le lecteur est ainsi invité au fil des contributions à découvrir la variété des approches et des problèmes affrontés par différents acteurs de la recherche autour du geste et de sa culture matérielle. Nous lui proposons de concevoir ce livre comme une étape supplémentaire dans le projet tendant vers l'établissement d'une méthode pour l'expérimentation du geste, dont les horizons d'attente ont été délimités dans cette introduction. Un *work in progress* qui ne permet pas, pour l'instant, d'apporter de conclusion hâtive aux études réunies ici. Nous espérons toutefois qu'il aura l'avantage d'avoir démontré le besoin de faire la différence entre «faire l'expérience» et «expérimenter», ainsi qu'entre «reproduire» et «répliquer». Au-delà des jeux de mots et des jeux de mains que ces approches impliquent, il s'agit surtout de souligner l'empirisme des uns et la rigueur scientifique des autres, même si les deux permettent au chercheur d'éclairer ses démarches interprétatives face à des sources bien souvent muettes lorsqu'il s'agit d'investiguer les savoirs du corps.

**1<sup>re</sup> partie:**  
**Les arts martiaux historiques**  
**européens**



# Réflexions épistémologiques autour de la (re)création du geste technique de combats anciens à partir de sources historiques

---

Audrey Tuaille-Demésy

Les AMHE (Arts martiaux historiques européens) sont une activité à double facette, mêlant pratique physique et approche culturelle. Ils se développent en France et en Europe depuis une quinzaine d'années et deviennent de plus en plus visibles par la création de fédérations nationales et le développement de stages internationaux. Le terme «AMHE» renvoie au principe de la «science», pensée comme méthode d'apprentissage de techniques, de l'«Art» du combat, autrement dit de l'affrontement normé, temporellement et géographiquement délimité. Les arts martiaux peuvent être distingués des arts de guerre et des sports de combat en fonction de leur finalité<sup>1</sup>, qui consiste moins à anéantir l'adversaire qu'à utiliser des techniques – pensées sous un angle didactique ou pédagogique – permettant de conserver son intégrité corporelle. Ils comprennent également une dimension culturelle.<sup>2</sup> De plus, les arts martiaux impliquent une dimension interindividuelle lors des affrontements.<sup>3</sup>

Plus précisément, les AMHE se pratiquent à partir de sources qui doivent appartenir à un passé révolu. L'objectif est de (re)mettre en vie des techniques martiales «oubliées». Les enjeux sous-jacents (à savoir patrimonialisation de gestes, recours à une mémoire collective, etc.) permettent d'inscrire ces arts du passé au sein de l'histoire vivante (activité culturelle qui consiste à re-crée des manières de faire d'un temps révolu). L'expérimentation des descriptions de manuels anciens portant sur les arts du combat est au fondement de ces reconstitutions historiques et forme une part essentielle des activités mises en place à cet égard. Pour autant, l'histoire vivante s'inscrit dans le cadre du loisir contemporain, et les activités réalisées subissent aussi le poids du présent et des contraintes inhérentes à toute pratique moderne. Concernant les AMHE, les notions de «sécurité» et de «sportivisation» sont ainsi des éléments explicatifs et modificateurs de la pratique. Comment

- 1 Jean-François Loudcher, Arts de la guerre, arts martiaux, arts et sports de combat: une réflexion épistémologique et anthropologique, in: Jean-François Loudcher et Jean-Nicolas Renaud (éd.), Education, sports de combat et arts martiaux, Grenoble 2011, pp. 21–48.
- 2 Tarik Mesli, De l'expérience du corps en mouvement à une conception anthropologique de l'art martial: essence, forme et structure, in: Revue Staps, 89 (2010), pp. 19–28.
- 3 Michel Audiffren et Jacques Crémieux, Arts martiaux, arts de défense ou arts de combat? in: Yves Kerlirzin et Gérard Fouquet (éd.), Arts martiaux, sports de combat, Les Cahiers de l'INSEP, 12–13 (1996), pp. 61–66.

l'utilisation des sources définit-elle et oriente-t-elle l'expérimentation en jeu dans les AMHE? L'enjeu de cette approche est de comprendre les mécanismes permettant la traduction d'une image ou d'un texte en un geste technique. Il importe de comprendre le sens de ces arts du combat en fonction des configurations historiques et des caractéristiques contemporaines qu'ils mettent en jeu.

La méthodologie d'analyse mise en place est une démarche classique en ethnographie, complétée par une réflexion portant sur l'histoire immédiate.<sup>4</sup> Dix observations participantes ont été réalisées entre 2009 et 2013: ce sont des stages ou des rencontres d'AMHE internationales ou nationales (en Bourgogne, Île-de-France et en Alsace), ainsi que des festivals historiques. Ces observations visaient à recueillir les comportements des enquêtés (régulations de sessions d'étude des sources, mise en place d'assauts, etc.), mais aussi des éléments de langage et des discours. Des entretiens semi-directifs (une quinzaine) réalisés avec des acteurs de la discipline (instructeurs, pratiquants réguliers, présidents d'associations) ont permis de compléter le travail de terrain.<sup>5</sup>

### *Du manuel à la reconstruction d'un geste technique*

Entre reconstitution de gestes passés et inscription au sein du champ des loisirs modernes<sup>6</sup>, les AMHE englobent des activités plurielles (lutte, dague, épée longue, rapière, etc.), instaurées suivant différentes «traditions»<sup>7</sup> (allemande, italienne, etc.). Celles-ci se rejoignent néanmoins à travers les expérimentations, comprises comme des tentatives de re-création de gestes passés. Elles doivent être distinguées, dans le cadre de l'histoire vivante, des expérimentations relatives au domaine de l'archéologie expérimentale.<sup>8</sup> Pour autant, les individus participant aux sessions d'arts du combat historique ont toutefois recours à une évaluation des savoir-faire appliqués. L'expérimentation doit ici être comprise comme un *outil* utilisé par les pratiquants pour parvenir à re-créer et à présenter des manières de faire, des techniques et des gestes, partiellement oubliés. Le terme de «pratique»

4 Dominique Bertinotti-Autaa, Questions à l'histoire immédiate, in: Vingtième siècle. Revue d'histoire, 35 (1992), pp. 102–106; Pascal Ory, L'histoire immédiate, Paris 2004.

5 Pour les résultats et une discussion sur ce matériel, voir Audrey Tuailon Demésy, La Re-création du passé: enjeux identitaires et mémoriels, Approche socio-anthropologique de l'histoire vivante médiévale, Besançon 2013.

6 Joffre Dumazedier, Vers une civilisation du loisir? (1<sup>re</sup> éd.: 1962), Paris 1972; Jean Baudrillard, La Société de consommation, Paris 1970.

7 Il s'agit de savoirs et savoir-faire, transmis à la postérité, qui se déclinent en traditions textuelle et technique (martiale), et formant des systèmes de pensée. Voir également Pierre-Alexandre Chaize, Les traditions martiales en Occident, essai de typologies d'après le corpus des livres d'armes, in: Christiane Raynaud (éd.), Armes et outils (Cahiers du Léopard d'Or 14), Paris 2012, pp. 123–138.

8 Eric Teyssier, Archéologie expérimentale et histoire vivante antique, in: Histoire antique et médiévale, hs 26 (2011), pp. 14–21.

est ici utilisé au sens que lui donne, par exemple, Pierre Ansart.<sup>9</sup> Elle est une activité sociale, à partir de laquelle sont étudiés les comportements des acteurs. Dans le cadre de cette étude, les AMHE forment une pratique en ce qu'ils induisent des conduites sociales et engendrent des relations interindividuelles. Autrement dit, il s'agit de distinguer ce qui relève de la discipline, qui contient différentes activités (basées sur les traités, notamment) et diverses finalités, dépendantes des attentes des individus. Cette seconde orientation comprend les reconstructions de gestes et est liée à la *praxis* et à l'apprentissage corporel.

Plus précisément, les pratiquants de ces arts sont majoritairement regroupés en associations et les structures fédératives tendent de plus en plus à réguler la pratique ou, tout du moins, à l'organiser et à lui donner une visibilité à l'extérieur. A l'heure actuelle, la fédération française (FFAMHE) regroupe une cinquantaine d'associations, soit un millier d'adhérents et fournit à ses membres des documents visant à faciliter l'expérimentation, notamment des guides pour la mise en place de tests de coupe ou de règles de sécurité.

Si les travaux historiques sont de plus en plus nombreux à traduire, à transcrire et à questionner les sources primaires utilisées dans le cadre des AMHE<sup>10</sup>, l'attention portée aux arts du combat contemporain comme expérimentation de textes et d'images anciens demeure encore faible. Dans le domaine archéologique, les études menées portent, par exemple, sur les armes blanches<sup>11</sup>, exposant leurs évolutions et caractéristiques. En histoire, l'expérimentation est encore insuffisamment examinée à part entière.<sup>12</sup> De manière générale, les AMHE ne sont pas étudiés en tant que tels, mais certaines approches historiques ou archéologiques permettent d'en éclairer certains aspects, notamment en ce qui concerne le rapport aux

- 9 Pierre Ansart, *Pratique*, in: André Akoun et Pierre Ansart (éd.), *Dictionnaire de sociologie*, Paris 1999, pp. 416–417.
- 10 Franck Cinato et André Surprenant, *Le livre de l'Art du combat (Liber de Arte dimicatoria)*. Edition critique du Royal Armouries MS. I.33, Paris 2009; Olivier Dupuis, *Des couteaux à clous ou pourquoi l'épée seule est si peu représentée dans les jeux d'épées et livres de combat au Moyen Age*, in: Daniel Jaquet (éd.), *L'art chevaleresque du combat*, Neuchâtel 2013, pp. 91–118.
- 11 Voir entre autres: Alan Williams, *The Sword and the Crucible: A History of the Metallurgy of European Swords Up to the 16th Century*, Leyden 2012; Barry Molloy (éd.), *The Cutting Edge: Studies in Ancient and Medieval Combat*, Stroud 2007; Tilman Wanke, *Anderthalbhänder – Zweihänder – Langes Schwert zu Klassifikation, Nutzung und Bezeichnung der großen Schwerter des Spätmittelalters und der frühen Neuzeit*, in: *Zeitschrift für historische Waffen- und Kostümkunde*, 51/2 (2009); Fabrice Cognot, *L'armement médiéval: les armes blanches dans les collections bourguignonnes (X<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècles)*, thèse de doctorat en archéologie, Université de Paris I 2013.
- 12 Daniel Jaquet, *Combattre en armure à la fin du Moyen Age et au début de la Renaissance d'après l'étude des livres de combat*, thèse de doctorat en histoire, Université de Genève 2013. (Publication en préparation chez Brepols, coll. *De diversis Artibus*.) Sur le sujet spécifique de l'expérimentation, voir Daniel Jaquet, *Experimenting Historical European Martial Arts, a scientific method?*, in: Karin Verrelst et Timothy Dawson (éd.), *Late Medieval and Early Modern Fight Books. A Handbook*, Leiden (Brill, coll. *History of Warfare*, in preparation).

sources.<sup>13</sup> De même, d'un point de vue sociologique, si la reconstitution historique fait l'objet d'analyses en lien avec une dimension mémorielle, patrimoniale et de loisirs<sup>14</sup>, celles-ci ne traitent jamais du combat sous l'angle des AMHE et prennent peu en compte l'histoire vivante dans sa totalité (reconstitution et arts du combat). Pour autant, questionner la place des «traces»<sup>15</sup> laissées par l'histoire invite à comprendre le rôle de l'expérimentation de gestes historiques dans une démarche de re-création contemporaine.

Des finalités différentes pour une même activité se devinent. Derrière l'uniformité du terme et de son usage – et en dehors des combats scénarisés (escrime de spectacle), de ceux propres à la reconstitution («mêlées») et des formes «extrêmes» de duels sans ancrage historique reconnu («behourt») –, les AMHE proposent plusieurs façons de concevoir le rapport à l'histoire selon une re-création contemporaine. Les attentes ne sont cependant pas identiques pour tous les membres des associations, et la question de la «sportivisation» est l'un des facteurs qui engendre des dissensions.<sup>16</sup> Pour ces raisons, les arts du combat peuvent être appréhendés sous des formes distinctes.

D'abord, des recherches historiques sont réalisées: les traités sont retranscrits, traduits et analysés selon un angle sémiologique<sup>17</sup> et historique. Les personnes travaillant sur ces sources sont des professionnels de la recherche (docteurs, docteurs, en histoire ou en archéologie), mais aussi des bénévoles, souvent présidents d'associations. Ces spécialistes sont investis sur la scène nationale et internationale des AMHE et reconnus par l'ensemble du groupe. Ils sont des «figures» importantes, souvent parce qu'ils font partie de la première génération de pratiquants (qui ont commencé à s'intéresser à ces sources historiques et à leur expérimenta-

13 Voir la contribution de Thore Wilkens dans ce volume et sa revue de l'historiographie. Pour les espaces francophones et anglophones, voir les études réunies in: Daniel Jaquet (éd.), *L'art chevaleresque du combat*, *op. cit.*; Fabrice Cognot (éd.), *Arts de combat: théorie et pratique en Europe (XIV<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris 2011; Tobias Capwell (éd.), *The Noble Art of the Sword: Fashion and Fencing in Renaissance Europe 1520-1630*, London 2012; John Clements (éd.), *Masters of Medieval and Renaissance Martial Arts: Rediscovering the Western combat heritage*, Boulder 2008; Gregory Mele (éd.), *In the service of Mars. Proceedings from the Western Martial Arts Workshops 1999–2009*, Wheaton 2010.

14 Maryline Crivello, Patrick Garcia, Nicolas Offenstadt (éd.), *Concurrence des passés: usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence 2006; Jean-Luc Bonniol et Maryline Crivello (éd.), *Façonner le passé, représentations et culture de l'histoire XVI<sup>e</sup>–XXI<sup>e</sup> siècle*, Aix-en-Provence 2004; Christian Amalvi, *Le goût du Moyen Age*, Paris 2002.

15 Pierre Nora (éd.), *Les lieux de mémoire*, Paris 1997; Jean-Yves Boursier, *Le monument, la commémoration et l'écriture de l'histoire*, in : *Socio-anthropologie* 9 (1997).

16 Audrey Tuaille Demésy, *Faire revivre les duels historiques des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles: la place des Arts martiaux historiques européens dans l'évolution de l'offre de loisirs*, in: *Revue STAPS* 101 (2013), pp. 119–134.

17 Pierre-Alexandre Chaize, *Quand la pratique est logique. Clés de lecture pour aborder la tradition liechtenauerienne*, in: Daniel Jaquet (éd.), *L'art chevaleresque...*, pp. 43–61; Roland Barthes, *La Chambre claire*, Paris 1980.

tion il y a près de vingt ans). Leur but est souvent moins l'application des gestes du traité que leurs retranscriptions et analyses.

Par ailleurs, les AMHE sont perçus comme un loisir. Ceux qui organisent et animent les séances tendent à reconstruire un geste martial à l'aide des traductions de manuscrits. Les associations fonctionnent à la manière d'un club sportif: les adhérents se retrouvent lors de sessions régulières pour retrouver des gestes décrits dans les traités. Ces re-créations d'histoire<sup>18</sup> peuvent ensuite donner lieu à des assauts, testés à vitesse réelle.

Cette dimension induit enfin un troisième aspect: celui de la sportivisation<sup>19</sup> croissante. Les tournois, forme prise par les assauts réglés, orientent les arts du combat vers une compétition mettant en jeu les compétences martiales des participants. Cependant, ces formes d'affrontement tendent à délaissier l'aspect «historique» des gestes techniques expérimentés, pour s'attacher à leur dimension d'«efficacité» martiale. L'expérimentation en vigueur est celle des techniques qui «fonctionnent» afin de toucher (historiquement: blesser ou tuer) son adversaire. Pour prendre un exemple en France, la fédération cherche à encadrer ce développement en limitant l'impact des tournois. L'image du «champion» n'est pas mise en avant, et les règles éditées visent à souligner l'importance des techniques historiquement plausibles.

La re-création est intimement liée aux manuscrits. Le socle commun sur lequel reposent les AMHE, malgré leur diversité, est l'expérimentation. Elle apparaît comme un outil pour les pratiquants, leur permettant de re-créer des activités motrices passées. Elle se retrouve aussi bien dans le cadre des essais de gestes techniques que dans celui des affrontements à vitesse réelle. Elle reste, malgré ces différences, une valeur à l'aune de laquelle se définissent les AMHE. D'une pratique plurielle, ils demeurent un tout cohérent, au sein duquel coexistent plusieurs expérimentations à finalités variables.

La plupart des pratiquants parlent de «démarche» pour désigner leur activité. Ce terme est repris par la FFAMHE, qui l'a inclus dans son discours et dans ses écrits. Cependant, une distinction existe concernant ce vocable. D'une part, ce terme renvoie très généralement au principe de l'expérimentation en tant que processus de réalisation de gestes passés et fournit le point commun à la réalisation des arts du combat. La «démarche AMHE», telle qu'exprimée dans les discours des participants rencontrés lors des entretiens, désigne l'ensemble de l'activité, de

18 Il faut soulever la question, dans ce cadre, de la re-création comme mode de perception de l'histoire. Quel rôle jouent les réappropriations corporelles dans la compréhension d'une part du passé? De quelle histoire s'agit-il (celle des traités? Des gestes et techniques? etc.)?

19 La sportivisation peut être comprise en tant que phénomène historique: Thierry Terret, *Histoire du sport*, Paris 2007; Richard Holt, *Sport and the British. A modern history*, Oxford 1990.

la lecture des sources à la mise en action motrice, jusqu'à la compétition. Plus précisément, la fédération inclut sous ce terme: «La traduction, l'interprétation et la pratique qui forment un triptyque d'éléments d'égale importance.»<sup>20</sup> Cette définition pose le problème de la place de l'expérimentation, découlant de l'exercice physique. La démarche, telle que comprise par la fédération, est un ensemble d'éléments techniques, reliés entre eux par une même finalité, à savoir la mise en action de gestes passés. La méthode n'est pas prise en compte, puisque l'enjeu est moins de fournir des pistes pour l'expérimentation que de lier ensemble les différentes étapes des arts du combat, pour en faire un tout cohérent, assimilable à une pratique de loisir contemporaine.

D'un autre côté, les chercheurs en sciences humaines (dont les historiens travaillant sur les sources de duels historiques) utilisent ce mot pour définir leur méthode. Celle-ci englobe la contextualisation, les transcriptions et la traduction, voire l'expérimentation du résultat. L'activité motrice entre peu en jeu à cet instant. Il existe ainsi une sorte de confusion inhérente au terme «démarche» tel qu'il est employé dans la communauté AMHE. Il désigne à la fois les méthodes de recherches mises en œuvre par quelques pratiquants et le processus global de réalisation, de reproduction et de transformation de gestes techniques. L'expérimentation est le lien qui permet de passer de l'un à l'autre, et la «démarche pensée comme processus» constitue l'image donnée à l'extérieur du groupe d'une activité unifiée. A ce propos, les pratiquants doivent toujours faire état de leur mode de fonctionnement, pour prendre part à des stages ou adhérer à la fédération, autrement dit montrer leur adhésion aux valeurs du groupe. Pourtant, cette démarche, qui doit être justifiée, peut autant porter sur l'aspect méthodologique que sur la mise en place globale de l'activité. Les relations ainsi instaurées entre les instances dirigeantes, les clubs et leurs membres, peuvent induire un fonctionnement dogmatique du savoir, une certaine représentation de l'expérimentation étant imposée. Les liens entre savoir et pouvoir – en l'occurrence fédéral dans les premières années d'institutionnalisation des AMHE –, peuvent être questionnés<sup>21</sup> pour comprendre la reproduction des expérimentations martiales contemporaines.

Plus spécifiquement, l'expérimentation doit être prise en compte dans l'approche des manuscrits. Les sources utilisées par la très grande majorité des pratiquants sont des traductions réalisées par d'autres acteurs du milieu des arts du combat, qui les mettent à disposition de la communauté. Ces traductions font état du contenu de la source, sans modifier la structure ou le contenu de l'œuvre. Par exemple, les illustra-

20 Fédération française des arts martiaux historiques européens, disponible en ligne: <http://www.ffamhe.fr> (10.12.2013).

21 Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris 1969.

tions sont laissées dans la traduction et les pratiquants peuvent aussi bien se servir des images que des textes. D'ailleurs, les deux sont utilisés de façon conjointe afin de croiser les regards portés sur le mouvement technique à re-créer. Ainsi, les manuscrits attribués à Fiore dei Liberi<sup>22</sup>, tel le «Getty», font état de «jeux» illustrés.

Une confusion est faite entre les «méthodes» et le «processus» même de la pratique, pensé comme un déroulé logique, afin de favoriser une unité et une identité communautaire. Celle-ci ne peut être opérante que si les membres reconnaissent un ensemble de valeurs propres au groupe et s'y conforment.<sup>23</sup> Les manières de faire et de reproduire des techniques apparaissent alors comme étant «guidées» par une forme de sociabilité<sup>24</sup>, induite par les associations et cautionnée par la fédération. L'expérimentation est le dénominateur commun qui assure aux AMHE une cohésion malgré la pluralité des approches. Elle est en effet sollicitée à toutes les étapes de l'activité, qu'il s'agisse de mise en action de gestes ou de «tests» à vitesse réelle. Plus largement, la manière dont les individus tissent un réseau de relations interindividuelles ne pourrait-elle être considérée comme relevant d'un prétexte, qui déterminerait, quant à lui, la création puis la reproduction de l'activité?

### *Des sources historiques à l'expérimentation martiale*

Les AMHE se définissent par rapport à une *démarche-processus* mise en place, qui peut être appréhendée à différents niveaux, en fonction des attentes de chaque participant ou de chaque association. Toutefois, l'expérimentation demeure au cœur des échanges et des pratiques. En tant qu'outil, elle est sollicitée en lien direct avec les activités motrices et met alors en scène le corps des AMHeurs.<sup>25</sup> Mais elle peut aussi être utilisée dans un cadre moderne et jouer avec les codes du loisir. En outre, re-créer des gestes martiaux, c'est aussi délimiter un usage spécifique de l'expérimentation, située entre gestes anciens et corps «modernes».

Les mises en situation motrice qui découlent de l'expérimentation font appel à une corporéité moderne. Le corps est pensé par les pratiquants rencontrés lors de stage, par exemple, en fonction d'une permanence biomécanique qui autorise la re-création de gestes temporellement situés. Si ces gestes sont appréhendés séparément (afin de décomposer un coup porté), ils sont toujours replacés dans une série (enchaînements) et dans un contexte (historique). De manière générale, ils sont définis par une posture et un mouvement: «On désignera par mouvement l'ensemble

22 Par exemple, Fiore dei Liberi, Ms Ludwig XV 13, Los Angeles, Getty Museum (début XV<sup>e</sup> siècle).

23 Norbert Elias, *La société des individus*, trad. fr., Paris 2004 (1<sup>re</sup> éd. allemande 1987).

24 Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise. 1810-1848: étude d'une mutation de sociabilité*, Paris 1977.

25 Ce terme est celui utilisé par les enquêtés pour se désigner eux-mêmes, en tant que pratiquants des AMHE.

des déplacements, par rapport à la posture, des différents segments corporels».<sup>26</sup> Les exercices menés quant à la position corporelle de départ (qui doit permettre un déplacement souvent circulaire et non uniquement linéaire) développent l'appropriation «par corps» d'une «posture» qui autorisera par la suite des mouvements au plus près des éléments connus des sources primaires. Cette posture spécifique aux situations de combat dans le cadre des AMHE forme la base à partir de laquelle travaillent les débutants. Elle est un prérequis à tout développement de l'activité. Les AMHeurs sont soumis à une nécessaire description du geste issu des traités, qui ne représentent pas systématiquement des dessins ou personnages en situation. Le passage de l'écrit (textes ou images) à l'application pratique requiert une phase d'expérimentation, pensée comme un «test» mettant en jeu le corps et les gestes possibles pour répondre à une finalité connue par avance, à savoir l'immobilisation ou la touche mortelle pour l'adversaire. Une éducation corporelle<sup>27</sup> est à l'œuvre, qui permet de comprendre le passage des sources historiques à leurs retranscriptions techniques, par des gestes.

Par ailleurs, la pratique plurielle des AMHE fait osciller l'expérimentation entre une approche cognitive, par le travail sur les sources, et un développement davantage centré sur la corporéité, par les situations de combat. En effet, la dimension culturelle ne met pas en jeu le principe du mouvement, pensé plus précisément comme le «déplacement de différentes parties du corps dans l'espace et dans le temps»<sup>28</sup>, de la même manière que les assauts, par exemple. La lecture des traités induit une compréhension du geste «correct», proche des descriptions issues de la source primaire, une représentation idéale (idéalisée?) de la technique écrite ou imagée. Si la reconstruction est nécessaire, elle ne mène pas nécessairement à une possibilité d'échanges martiaux. En revanche, le mouvement est primordial dès que la mise en œuvre est efficace. La vitesse va ici jouer un rôle, en ce qu'elle facilite la réalisation de certains coups portés et fait entrer la pratique dans le cadre d'une expérimentation basée sur la dynamique, et non plus uniquement sur une technique statique. La rapidité de réalisation d'un mouvement est ainsi l'élément qui distingue les premières approches des gestes décrits de la mise en situation motrice pour «tester» les techniques et des assauts simulant une reconstitution de duel.

Différents outils sont choisis en fonction des buts de l'expérimentation. Pour mettre en place un geste technique et tester sa fonctionnalité, les AMHeurs tra-

26 Blandine Brill, Description du geste technique: quelles méthodes?, in: Cultures matérielles 54-55 (2010), p. 247.

27 Serge Vaucelle, L'art de jouer à la Cour. Transformation des jeux d'exercice dans l'éducation de la noblesse française, au début de l'ère moderne (XIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles), thèse de doctorat en histoire, EHESS Paris 2004.

28 Blandine Brill, *op. cit.*, p. 249.

vailent souvent à partir de simulateurs en bois ou en métal. La technique martiale n'est pas réalisée à vitesse réelle, mais le mouvement est décomposé en phase d'apprentissage. Dès lors, la sécurité du partenaire est rarement compromise. Ce qui importe, au final, ce n'est pas l'outil mais le geste, compris et réalisé. En revanche, pour ce qui est des assauts à vitesse réelle, visant à expérimenter l'efficacité en situation de duel d'un coup ou d'une «pièce» de maître, les simulateurs doivent répondre à des normes de sécurité moderne. Par exemple, les épées flexibles, les moins contondantes possibles, sont privilégiées. De même, des dagues en bois sont utilisées, plutôt que des dagues en métal. Ces concessions quant à l'historicité des outils sont également valables pour les protections corporelles. Si les données historiques exposent le plus souvent des pratiquants en vêtements quotidiens, les AMHE contemporains renvoient à une nécessaire protection corporelle accentuée, en particulier lors des assauts (masques d'escrime, mais aussi gambisons, vestes de maître d'armes ou de hockey, etc.).

Plusieurs niveaux d'expérimentation peuvent être distingués en fonction des outils. Peu d'AMHEurs ont accès aux manuscrits et s'en servent directement pour mettre en place leurs expérimentations. Les difficultés liées à la traduction et à la transcription agissent comme des freins d'accès à ces sources primaires. Dès lors, la majorité des associations expérimentent d'après des traductions, souvent issues des travaux de membres de la communauté. Ces écrits peuvent présenter le manuscrit original, comprenant texte et image, ainsi que la traduction adjacente. Les pratiquants mettent alors en place des groupes de travail et expérimentent par «tâtonnements», jusqu'à trouver une solution qui soit conforme à la technique décrite dans la source.

L'expérimentation se positionne dans le cadre d'un apprentissage corporel, au cœur des activités physiques liées aux AMHE. La description des gestes passe d'abord par l'écrit, à travers la transcription et la traduction; puis par l'oralité, par la lecture des documents possédés par les pratiquants; enfin, par les situations motrices expérimentales qui fournissent des possibilités d'appropriation de la technique. Cette étape est nécessaire avant toute tentative de mise en situation à vitesse réelle pour décomposer les gestes.

L'exposé des techniques est donc ce qui précède et oriente les manières de réaliser des AMHE. Ces présentations préalables ne sont pour autant pas exhaustives, puisque soumises à interprétations multiples. Des données sont parfois «perdues» à la traduction: problèmes de vocabulaire<sup>29</sup>, pluralité des sources, etc.; ou modifiées par l'oralité: la transmission des techniques peut «figer» les

29 Pierre-Alexandre Chaize, Des mots aux gestes: le rôle du texte et du vocabulaire dans l'expérimentation historique, in: *Revue STAPS* 101 (2013), pp. 103–118.

enseignements et conduire à une propagation à l'identique de données erronées. L'expérimentation ne remplit alors plus son rôle en ce qu'elle devient une «reproduction» et, en tant qu'outil, elle n'est plus opérante dans la pratique des AMHE.

Certaines techniques décrites peuvent être infructueuses en situation d'affrontement: elles sont alors souvent délaissées, au profit de mouvements qui permettent la réalisation «efficace» d'une technique létale. Certains gestes sont par ailleurs entièrement abandonnés dans le cas de la sportivisation de la pratique: le phénomène de compétition qui se met peu à peu en place peut conduire à l'oubli des mouvements complexes: les compétiteurs se focalisent alors sur les gestes rapides et simples à exécuter.

En outre, le «choix» de la source peut se comprendre en fonction de différents critères (époque, langue utilisée, facilité d'accès, etc.). Si les traductions apparaissent comme les outils privilégiés de la très grande majorité des pratiquants, c'est bien parce que ces versions sont plus faciles d'accès que les traités originaux. Le manuscrit demeure l'une des images fortes représentant les AMHE: il doit pouvoir être compris de tous pour permettre l'expérimentation et donc traduit en français. Dès lors, la «source» à partir de laquelle travaille l'historien n'est pas la même que celle mise à disposition, *in fine*, des associations.

Il est possible de questionner ici le passage de l'étude d'un art académique à la mise en vie de duels<sup>30</sup> (en tant que combats singuliers) et de situations d'affrontement normé. En effet, les traités issus de la période médiévale, notamment les livres de combat<sup>31</sup>, étaient aussi destinés à faire connaître leurs auteurs auprès des cours européennes et, dans ce cadre, l'art enseigné visait parfois moins à entraîner au combat qu'à représenter une éducation corporelle de la noblesse. Ce qui est en jeu ici n'est plus la finalité contemporaine de l'activité, mais la prise en compte des objectifs attachés aux données primaires. Le contenu des traités peut renvoyer à une forme de jeux, à un savoir visant à conserver sa vie lors de duels judiciaires<sup>32</sup>, etc. Ces distinctions sont prises en compte par les personnes enquêtées lors de la présentation qu'elles font des livres de combat avant la transcription gestuelle. La finalité sportive de la discipline actuelle peut être renvoyée aux approches faites du divertissement durant la période médiévale<sup>33</sup>, qui pouvait aussi prendre la forme

30 Sur les duels, voir notamment la revue de l'historiographie et les contributions, in Ulrike Ludwig, Barbara Krug-Richter et Gerd Schwerhoff (Hg.), *Das Duell – Ehrenkämpfe vom Mittelalter bis zur Moderne*, Konstanz 2012.

31 Daniel Jaquet, «Introduction», in: *idem* (éd.), *L'art chevaleresque du combat*, *op. cit.*, pp. 13–23.

32 Voir, par exemple, la revue de l'historiographie, in Sarah Neumann, *Der Gerichtliche Zweikampf: Gottesurteil, Wettstreit, Ehrensache*, Ostfildern 2010.

33 Bernard Merdrignac, *Le sport au Moyen Age*, Rennes 2002; Robert A. Mechikoff, *A history and philosophy of sport and physical education: from ancient civilizations to the modern world*, 5th ed., San Diego 2009; Wolfgang Behringer, *Arena and Pall Mall: Sport in the Early Modern Period*, in: *German History* 27/3 (2009), pp. 33–357.

d'affrontements réglés ou de compétitions. La sportivisation des arts du combat n'est pas donc pas nécessairement une création moderne; en revanche, le contexte n'est plus identique, qu'il s'agisse de l'ensemble du rapport au corps<sup>34</sup>, des règles ou de la sociabilité à l'œuvre.

Par ailleurs, une place est nécessairement laissée à l'imaginaire<sup>35</sup> au moment de l'expérimentation. En effet, le texte, comme les images, laissent parfois des zones d'ombre quant à la re-création des gestes, qui deviennent alors nécessairement des interprétations contemporaines. Les enchaînements ne sont pas tous décrits ou figurés, et le passage d'un mouvement à un autre est laissé à la libre interprétation de chacun. De même, la corporéité des pratiquants aujourd'hui n'est pas la même que celle de l'époque étudiée (quelle qu'elle soit), ne serait-ce que dans la manière de se déplacer (les chaussures n'étant plus identiques, notamment). De même, la plupart des acteurs interrogés ayant un passé martial<sup>36</sup>, celui-ci induit des actions techniques ancrées dans la corporéité mais qui ne sont pas isolables des attentes martiales historiques. La re-création de manières de faire d'un temps révolu n'est ainsi possible que dans une certaine limite: la conceptualisation et la mise en acte de gestes historiquement situés se positionnent dans le loisir contemporain et les participants ne peuvent retrouver à l'identique des perceptions passées.

Dans cette logique, d'autres manières d'appréhender les AMHE dépendent aussi de la diffusion des sources. C'est par exemple le cas lorsque les membres associatifs recourent à des outils «modernes». Ainsi, des vidéos (diffusées en ligne) peuvent être réalisées par des associations et présenter des techniques à reproduire. Souvent, ces créations sont le fait de pratiquants qui ont par ailleurs étudié les sources primaires et décident de transmettre leurs connaissances par le biais des nouvelles technologies. Dans ce cas, plus de traités, mais des liens internet ou des DVD qui montrent des AMHeurs en train de réaliser une technique. Les visionneurs n'ont donc plus qu'à reproduire les gestes préalablement filmés. Copier ces mouvements est aussi une forme d'expérimentation, mais qui ne répond plus à des injonctions historiques.

Ainsi, les diverses modalités d'expérimentation en place dans le cadre des AMHE répondent à des logiques d'accès aux sources primaires et à des facilités recherchées pour la mise en acte d'un loisir qui se veut résolument contemporain. A ces formes d'étude d'un geste martial, font écho des outils qui peuvent être inscrits

34 Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, trad. fr., Paris 1991 (1<sup>re</sup> éd. allemande 1939).

35 A propos de l'imaginaire, voir notamment: Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Age. Temps, travail et culture en Occident*, Paris 1977; Jacques Le Goff, *L'imaginaire médiéval*, Paris 1985; Lucian Boia, *Pour une histoire de l'imaginaire*, Paris 1998; Pierre Sansot, *L'imaginaire: la capacité d'outrepasser le sensible*, in: *Sociétés* 42 (1993), pp. 411–417.

36 Audrey Tuailon Demésy, *La re-création du passé*, *op. cit.*

dans l'activité culturelle en tant que telle (travail sur les sources primaires ou sur leur traduction), ou ancrés dans le champ du loisir contemporain et des nouvelles technologies (vidéo sur internet, etc.). L'expérimentation peut s'appuyer sur les sources historiques comme sur des reproductions de gestes présentés par d'autres pratiquants. Il s'agit dans ce cas d'une reconstitution d'une reconstitution, qui peut être réactivée à l'infini. Ce qui est mis au centre, ce n'est alors plus le rapport à l'histoire, mais la re-création de «techniques appliquées» dans un cadre uniquement moderne et de loisir physique.

L'expérimentation apparaît bien comme le résultat de la démarche mise en place: elle n'est pas reconstitution fidèle, à l'identique, de gestes martiaux passés, mais bien interprétation en fonction de sources spécifiques et du contexte contemporain des AMHE. De même, la démarche de certains acteurs (historiens professionnels, par exemple) qui tentent l'expérience de la mise en vie de techniques martiales est aussi confrontée à une dimension sociale, qui oriente non seulement les sources utilisées mais aussi les gestes réalisés. Dans cet ordre d'idées, la «belle» technique est aussi celle qui est expérimentée durant un temps certain et qui est reconnue comme étant esthétiquement agréable à regarder, soit parce qu'elle se rapproche de l'image d'une source soit parce qu'elle renvoie à l'idée d'un geste «bien fait».

Cette notion d'esthétisme est un facteur à considérer. Les gestes expérimentés d'après les sources ne sont pas systématiquement accomplis de la même manière par tous les acteurs, parfois parce que leur interprétation diffère, mais aussi parce que l'esthétisme du geste n'est pas toujours pris en compte et varie d'un individu à un autre. Le «beau» geste des AMHE n'est pas la finalité recherchée de prime abord et n'est pas «normé» dans sa réalisation. Là encore, seule une forme avancée d'expérimentation, poussée et répétée, donne naissance à un geste technique qui soit non seulement «efficace» et conforme à la source, mais aussi agréable à regarder. Le geste esthétique est principalement le propre des pratiquants «avancés», voire des instructeurs. Il est souvent désigné ainsi dans les assauts libres ou dans le cas de tests de coupe. Les participants évoquent une «coupe propre», sous-entendu jolie à regarder, parce que nette et précise. A l'inverse, les assauts sont parfois commentés par les pratiquants comme étant «moches», laids, parce que la technique fait défaut ou reste approximative. A ce propos, l'enjeu de l'esthétisme du geste se situe moins dans sa réalisation technique que dans la représentation sociale qu'il va donner de celui qui le porte. En effet, la valeur esthétique d'un geste n'est souvent perceptible que par les autres membres du groupe, ceux qui ont l'habitude de regarder ces techniques et peuvent les différencier, selon une échelle de valeur propre à la communauté. En ce sens, le «beau» geste n'est pas une réalisation dénuée de sens, il est «aussi efficace socialement puisqu'il permet d'exprimer un

héritage et d'asseoir son autorité». <sup>37</sup> En d'autres termes, les variations personnelles visant à effectuer un geste «propre» sont le reflet du statut de celui qui l'exécute au sein du groupe. De plus, «des variantes individuelles marquent des styles personnels que les plus compétents s'autorisent. Seuls celles et ceux qui ont une parfaite maîtrise du geste technique peuvent en jouer en créant des styles qui leur sont propres». <sup>38</sup> La position sociale et l'expérience du pratiquant transparaissent derrière la réalisation des gestes, coupes comme assauts.

Ainsi, le geste technique dépend des sources primaires et des écrits historiques, mais il est soumis à des adaptations, induites par le vocabulaire, le langage, le passage de l'écrit à l'oral et l'expérience corporelle du re-créateur. En outre, les formes avancées de pratique induisant une incorporation des techniques conduisent à une re-création de mouvements, analysés selon des critères esthétiques. Les positionnements des individus au sein du groupe et leur reconnaissance transitent par une application à la fois technique et esthétique des données historiques.

### ***Conclusion***

En conclusion, les AMHE se déclinent sous la forme d'une pratique à double versant (culturel et physique) et d'une multiplicité dans les formes d'expression. Le principe même de «démarche AMHE», évoquée par les pratiquants, doit être repensé en fonction d'un processus qui répond à diverses conceptions de l'activité. Le rapport entretenu avec les manuscrits d'époque conditionne l'activité des arts du combat historique, qui induit elle-même une nécessaire expérimentation martiale. Le travail mené sur les sources par les informateurs rencontrés enclenche une expérimentation martiale de techniques historiquement situées. Pour autant, l'imaginaire est aussi présent dans les re-créations (soit parce que la source ne permet pas de retrouver l'ensemble des techniques, soit parce que le passé martial du pratiquant entre en jeu). Pour cette raison, la méthodologie historique, seule, ne permet pas de justifier ni d'expliquer les AMHE dans leur ensemble. La pratique n'a de sens que si la dimension sociale est prise en compte et ajoutée à l'orientation historique. Une part des affrontements est ainsi nécessairement liée à l'interprétation: les techniques reconstituées ne le sont qu'en fonction d'une époque et d'un contexte moderne, qui induisent une projection du contemporain dans la reconstitution du passé. L'expérimentation comme outil autorisant la remise en vie trouve ici ses limites.

37 Sophie de Beaune, Introduction: esthétique du geste technique, in: *Gradhiva* 17 (2013), p. 18.

38 *Ibid.*, pp. 18–22.



# Untersuchungen zur Relevanz praktisch perspektivierter Analysen in der Fechtbuchforschung

---

Thore Wilkens

Fechtbücher sind in ihrer inhaltlichen und formalen Konzeption nicht einheitlich.<sup>1</sup> Sie alle verbindet jedoch die Thematisierung von technischen Fertigkeiten für den bewaffneten oder unbewaffneten Zweikampf, die vom Buch in die aussertextliche Realität übertragen werden sollen. Darunter ist nicht nur die Realisierung der Bewegungsmuster durch das Befolgen der Anweisungen zu verstehen, sondern auch der mentale Nachvollzug der in den Traktaten vermittelten Bewegungsbilder. Im Folgenden wird dieses verbindende Element als *praktische Funktion* bezeichnet. Alle Ebenen des Fechtbuches sind mit der praktischen Funktion verknüpft. Sie ist jedoch im bisherigen Forschungsdiskurs kaum berücksichtigt worden.<sup>2</sup> Es ist deshalb im Vorfeld zu erläutern, in welcher Weise sie für die Wissenschaft von Relevanz ist. Anhand einer Untersuchung von Forschungsarbeiten aus den Bereichen der germanistischen und der historischen Mediävistik sowie der Sportgeschichte wird die Relevanz der praktischen Funktion verdeutlicht und ihr Stellenwert in der Fechtbuchforschung herausgearbeitet. Anschliessend soll untersucht werden, wie der Wissenschaft die benötigten Erkenntnisse zu dieser Kernfunktion der Zweikampftraktate zur Verfügung gestellt werden können.

Es lässt sich nicht mit Sicherheit sagen, dass eine Nichtberücksichtigung der praktischen Funktion in jedem Forschungsbereich die gleichen Auswirkungen hat.

- 1 Vgl. Jan-Dirk Müller, Bild-Vers-Prosakommentar am Beispiel von Fechtbüchern. Probleme der Verschriftlichung einer schriftlosen Praxis, in: Hagen Keller (Hg.), Pragmatische Schriftlichkeit im Mittelalter, München 1992, S. 251.
- 2 Die Aussage bezieht sich vor allem auf den wissenschaftlichen Diskurs von der Nachkriegszeit bis in die Gegenwart. Dieser spannt sich im Wesentlichen zwischen folgenden Werken auf: Martin Wierschin, Meister Johann, Liechtenauers Kunst des Fechtens, München 1965; Hans-Peter Hils, Meister Johann, Liechtenauers Kunst des langen Schwertes, Frankfurt a.M. 1985; Rainer Welle, «... vnd wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen». Der Ringkampf als adelige Kunst im 15. und 16. Jahrhundert, Pfaffenweiler 1993; Müller, Bild-Vers-Prosakommentar am Beispiel von Fechtbüchern; ders., Zwischen mündlicher und schriftlicher Tradition. Zur Kommunikationsstruktur spätmittelalterlicher Fechtbücher, in: Helmut Hunsbichler (Hg.), Kommunikation und Alltag in Spätmittelalter und früher Neuzeit (Internationaler Kongress, Krems an der Donau, 9. bis 12. Oktober 1990), Wien 1992; ders., Hans Lecküchners Messerfechtlehre und ihre Tradition. Schriftliche Anweisungen für eine praktische Disziplin, in: Jan-Dirk Müller (Hg.), Wissen für den Hof. Der spätmittelalterliche Verschriftungsprozess am Beispiel Heidelberg im 15. Jahrhundert, München 1994; Heidemarie Bodemer, Das Fechtbuch. Untersuchungen zur Entwicklungsgeschichte der bildkünstlerischen Darstellung der Fechtkunst in den Fechtbüchern des mediterranen und westeuropäischen Raumes vom Mittelalter bis Ende des 18. Jahrhunderts, o.Ö. 2008; Matthias Johannes Bauer, Langes Schwert und Schweinespiess. Die anonyme Fechthandschrift aus den verschütteten Beständen des Historischen Archivs der Stadt Köln, Graz 2009.

Deshalb werden für die Untersuchung Arbeiten aus den Bereichen der germanistischen und historischen Mediävistik sowie aus dem Bereich der Sportwissenschaft herangezogen. Die gewählten Forschungsbereiche repräsentieren die hauptsächlichen Themenfelder der Fechtbuchforschung (Text, Bild, kultureller Kontext und Wissensvermittlung). Die Beurteilung des Bildaspekts und eine umfassende Auseinandersetzung mit den Ergebnissen der Kunstgeschichte werden bereits im Rahmen der sportgeschichtlichen Arbeit von Rainer Welle geleistet. Auf die Untersuchung einer kunstwissenschaftlichen Arbeit wird hier deshalb verzichtet.

***Konsequenzen fachsprachlicher Fehldeutungen:  
Stangiers Konstrukt vom Langen Schwert (Historische Mediävistik)***

In seinem Aufsatz «Ich hab herz als ein leb ... Zweikampfrealität und Tugendideal in den Fechtbüchern Hans Talhoffers und Paulus Kals»<sup>3</sup> äussert sich Stangier zu den Zielsetzungen der Fechtbücher dieser Meister. Seinen Analysen zufolge verfolgen Talhoffer und Kal mit ihren Darstellungsstrategien unterschiedliche Intentionen, was aus den inhaltlichen Organisationen ihrer Fechtbücher ersichtlich wird. Nach Stangier gewährt Talhoffer in seinen Werken mit *pragmatischer Nüchternheit*<sup>4</sup> und *wohltdosierter Offenheit*<sup>5</sup> Einblick in die Realität des Ernstkampfes.<sup>6</sup> Als Belege führt er verschiedene Tötungs- und Verstümmelungsdarstellungen in den Werken Talhoffers an.<sup>7</sup> Die untersuchten Werke Paulus Kals<sup>8</sup> werden angeblich von repräsentativen Zwecken bestimmt. Nach Stangier wird aus der Organisation der Inhalte eine Wendung ins Höfische ersichtlich, die bei Talhoffer dominierende Zweikampftematik ist bei Kal nur ein nachrangiger Bestandteil der Fechtlehre.<sup>9</sup> Kals Bücher entbehren jedoch in keiner Weise den von Talhoffer gewährten Einblick in die Zweikampfrealität. Der angeblich höfisch konzipierte Cgm 1507 Kals weist gleich mehrere Tötungsdarstellungen auf. Neben einer Tötung mit der Mordaxt<sup>10</sup> werden zwei Bruststiche mit dem Stechschild,<sup>11</sup> eine blutige Kopfverletzung

3 Thomas Stangier, Ich hab herz als ein leb ... Zweikampfrealität und Tugendideal in den Fechtbüchern Hans Talhoffers und Paulus Kals, in: Franz Niehoff (Hg.), Ritterwelten im Spätmittelalter. Höfische Ritterliche Kultur der Reichen Herzöge von Bayern-Landshut, Landshut 2009, S. 72–93.

4 Ebd., S. 79.

5 Ebd.

6 Ebd.

7 Ebd.

8 Hierbei handelt es sich um Bologna, Biblioteca Universitaria, Ms. 1825 und München, BSB, Cgm 1507. Beide Codices sind während Kals Dienstzeit am Hof Ludwigs des Reichen entstanden und ihm gewidmet. (Vgl. Rainer Leng [bearb.], Katalog der deutschsprachigen illustrierten Handschriften des Mittelalters. Stoffgruppe 38. Fecht- und Ringbücher. Band 4/2, Lieferung 1/2. München 2008, S. 65 u. 68.)

9 Vgl. ebd., S. 87.

10 Vgl. München, BSB, Cgm 1507. Fol. 35v.

11 Vgl. ebd., Fol. 47v u. 48r.

im Kampf zwischen Mann und Frau<sup>12</sup> und ein sprichwörtliches Totschlagen im waffenlosen Nahkampf<sup>13</sup> dargestellt. Kal beschränkt sich jedoch nicht nur auf die explizite Darstellung von Tötungen. Im Bereich des Rossfechtens werden Situationen und Techniken gezeigt, die dem Ernstkampf zuzuordnen sind. Hierbei handelt es sich um die Verteidigung eines Fusskämpfers gegen einen berittenen Gegner. Auf dem ersten Blatt zielt der Fusskämpfer mit dem Spiess auf das Gesicht des Reiters<sup>14</sup>, auf dem zweiten wird dem Pferd mithilfe der Waffe das vordere Beinpaar gebrochen.<sup>15</sup> Die Abbildungen lassen keinen Zweifel über den Kontext der Kampfhandlungen zu.

Ein wichtiges Element in Stangiers Argumentation ist die inhaltliche Füllung der *Kunst des Langen Schwertes* nach Johannes Liechtenauer<sup>16</sup> durch Talhoffer und Kal. Stangier unterläuft in seinen Untersuchungen allerdings ein Fehler, indem er das *Lange Schwert* als Waffenklassifikation versteht. So spricht er bei der Inhaltsangabe des Cod. Icon 394a von zwei Blöcken zum Blossfechten mit dem *Langen Schwert*.<sup>17</sup> Stangiers Auffassung des Begriffs ist nicht zutreffend. Nach Wanke bezeichnet der Begriff *Langes Schwert* bis zum ausgehenden 15. Jahrhundert eine spezifische Führungsweise des Zweihandschwertes. Die Waffe wird mit beiden Händen am Griff gehalten und auf Hieb, Stich und Schnitt gefochten. Eine andere Verwendungsweise ist das Fechten im *Halben Schwert*. Hierbei wird mit der linken Hand die eigene Klinge in der Mitte ergriffen und das Schwert zu einer kurzen Hebel- und Stichwaffe umfunktioniert.<sup>18</sup> Die ersten gesicherten Beweise für diese Begriffsverwendung fallen in die Mitte des 15. Jahrhunderts, genau in die Zeit des (literarischen) Wirkens Talhoffers und Kals.<sup>19</sup> Die begriffliche Undifferenziertheit führt zu einer Auflösung disziplinarischer Grenzen, die in den Fechtbüchern deutlich wahrzunehmen sind. So werden Harnisch- und Blossfechten in den Fechtbüchern getrennt behandelt, da sich die Disziplinen auf taktischer und technischer Ebene wesentlich unterscheiden. Dies lässt sich vor allem auf die unterschiedlichen Trefferzonen zurückführen. Während im Blossfechten aufgrund fehlender

12 Vgl. ebd., Fol. 50r.

13 Vgl. ebd., Fol. 94r. u. Ms. 1825, Fol. 42r.

14 Vgl. ebd., Fol. 18v.

15 Vgl. ebd., Fol. 19r.

16 Die «Kunst des Langen Schwertes» ist eine in Versen verfasste verschlüsselte Fechtlehre, die starken Einfluss auf die Fechtweise mit dem zweihändig geführten Schwert ausübte. Von Liechtenauer selbst ist kein Werk überliefert, seine Lehre (*zedel*) wird jedoch von anderen Fechtmeistern in ihren Werken überliefert und ausgelegt. (Vgl. Müller, Hans Lecküchners Messerfechtlehre und ihre Tradition, S. 358.)

17 Vgl. Stangier, Ich hab herz als ein leb..., S. 79.

18 Vgl. Tillmann Wanke, Anderthalbhänder – Zweihänder – Langes Schwert. Zur Klassifikation, Nutzung und Bezeichnung der grossen Schwerter des Spätmittelalters und der frühen Neuzeit, in: Zeitschrift für historische Waffen- und Kostümkunde 51/2 (2009), S. 22 u. 24.

19 Vgl. ebd., S. 22.

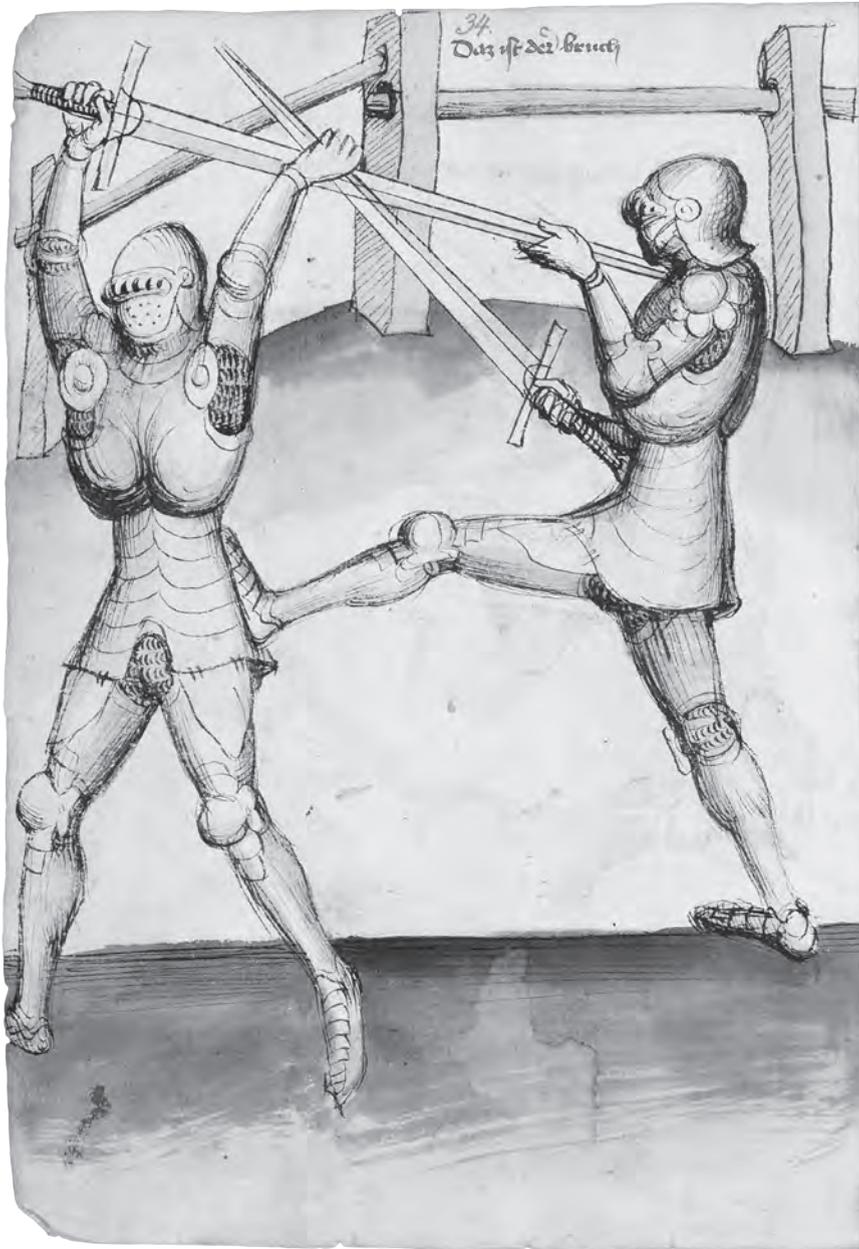


**Abbildung 1:** Das Durchschlüpfen im Blossfechten beziehungsweise Trainingskampf für das Harnischfechten. München, BSB, Cod. Icon 394a, Fol. 31r.

Schutzausrüstung der ganze Körper als potentielle Trefferfläche angesehen wird,<sup>20</sup> muss bei einem voll gerüsteten Gegner gezielt zu den Schwachstellen des Harnischs gearbeitet werden. Aus diesem Grund ist das Halbschwertfechten im Harnischkampf die dominierende Führungsweise des Schwertes. Sie erlaubt präzisere Stiche und bietet mehr Möglichkeiten zum Hebeln des Gegners.<sup>21</sup> Im Blossfechten kommen beide Verwendungsweisen zum Einsatz. Hier steht also die *Kunst des Langen Schwerts* neben der Fechtwaise im *Halben Schwert*. Stangier fasst jedoch beide Disziplinen unter der *Kunst des Langen Schwertes* zusammen. Diese Grenzverwischung nimmt starken Einfluss auf Stangiers Inhaltsanalysen und führt zu einer falschen Darstellung der Fechtbuchinhalte. So schreibt er zum Inhalt des Cod. Icon 394a:

20 So heisst es in der allgemeinen Lehre zum Fechten im Langen Schwert: «zo sal her kunlich czu im hurten vnd varen / snelle vnd risch / czu koppe ader czu leibe» (Nürnberg, Germanisches Nationalmuseum, Hs. 3227a, Fol. 16r.).

21 Vgl. Wanke, *Anderthalbhänder – Zweihänder – Langes Schwert*, S. 24.



**Abbildung 2:** Dieselbe Technik im Harnischfechten. Königseggwald, Gräfliche Bibliothek, Hs. XIX 17.3, Fol. 17v.

Ganze sechs Seiten (Fol. 35v–38r) sind – unter Verzicht auf die finale ›Entscheidung‹ – dem Zweikampf in voller ritterlicher Wehr mit Spiess und Schwert im Kampfring reserviert, eine vergleichsweise schmale Bildsequenz, die quasi wie ein Fremdkörper einer umfangreichen Illustrationsfolge zum Blossfechten mit dem Langen Schwert (Fol. 2r–35r und 38v–40v) und dem Luzerner Hammer (Fol. 41r–53; – Abb. 4) eingeschaltet ist.<sup>22</sup>

Die von Stangier ermittelten Blöcke zum Fechten im *Langen Schwert* sind höchst problematisch. Das Blossfechten im *Langen Schwert* ist definitiv Thema von Fol. 2r–15r sowie 16r–17v, da hier beide Fechter die Waffe mit beiden Händen am Griff fassen. Fol. 15v–19v sind ebenfalls dem Blossfechten zuzurechnen, demonstrieren jedoch den fließenden Übergang der Verwendungsweisen des Schwertes: Die Fechter arbeiten mit technischen Fertigkeiten des *Langen Schwertes* zum Gegner und gehen dann in den Nahkampf unter der Verwendung des *halben Schwertes*. Der Wechsel zwischen der Fechtweise im *Langen* und *Halben Schwert* wird unter anderem durch die verwendete Fachsprache möglich. So wird auf Fol. 19v das «einfallen» vs. dem «schiller in das gewapntett ort» dargestellt.<sup>23</sup> Beim «schiller» handelt es sich um eine technische Fertigkeit des Fechtens im *Langen Schwert* nach der Schule Liechtenauers.<sup>24</sup>

Um die restlichen Darstellungen eindeutig zuordnen zu können, müsste eine umfassende praktische Analyse durchgeführt werden. Fol. 20r–35r zeigen Fechter ohne Rüstungen bei der Ausführung von Halbschwerttechniken. Es ist nicht klar ersichtlich, ob es sich hier um die Darstellung technischer Fertigkeiten des Halben Schwertes im Blossfechten handelt, oder um eine Trainingssituation für den Harnischkampf. Einige Techniken werden in anderen Werken Talhoffers jedoch im Kontext des Harnischkampfes gezeigt: vgl. Abbildung 1 und 2.

Die von Stangier behauptete intentionale Differenz zwischen den Werken Talhoffers und Kals ist nicht haltbar. Kals angeblich höfisierte Werke weisen ebenfalls Tötungsdarstellungen auf. Die Zusammenfassung des Blossfechtens, Harnischfechtens sowie die Führungsweisen des *Langen* und *Halben Schwertes* unter der *Kunst des Langen Schwertes* beruht auf einer Fehldeutung des Begriffs *Langes Schwert* und widerspricht den in den Fechtbüchern vorliegenden disziplinären Einteilungen und Ordnungskonzepten.

22 Stangier, *Ich hab herz als ein leb...*, S. 79.

23 Vgl. München, BSB., Cod. Icon 394a, Fol. 19v.

24 Vgl. Nürnberg, Germanisches Nationalmuseum, Hs. 3227a, Fol. 28v.

***Unbeachtete Funktionsaspekte? Jan-Dirk Müllers Einschätzung von Talhoffers Fassung der Lehre Liechtenauers (Germanistische Mediävistik)***

Zu Beginn der 90er Jahre rücken die Fechtbücher des 15. und 16. Jahrhunderts in die Perspektive der germanistischen Mediävistik. Im Rahmen von zwei Aufsätzen<sup>25</sup> und einem Tagungsbeitrag erläutert Müller den Prozess der Verschriftlichung einer vormals mündlich überlieferten Lehrtradition. Der Gegenstand seiner Untersuchung ist dabei vor allem die gereimte Lehre Johannes Liechtenauers zum Fechten im *Langen Schwert* und die auf dieser Lehre basierende Messerfechtlehre Johannes Leckküchners. Müller weist einen Funktionswandel der liechtenauerischen Fechtlehre nach. Diese wandelt sich im Laufe des 15. Jahrhunderts von einer anwendungsnahen Lehranweisung zu einem sinntestellten Autoritätsbeweis.<sup>26</sup> Anhand der Konzeption der Messerfechtlehre Leckküchners erläutert Müller zudem die Emanzipation der Lehrschrift vom situativen Kontext.<sup>27</sup> Müller stützt sich beim Nachweis des Wandels der Lehrschrift auf die formale Gestalt der *zedel*, deren Reimschema im Laufe der Zeit zunehmend korrumpiert wird. Anhand der Verderbnisse von Talhoffers Zedelfassung wird dies verdeutlicht. Nach Müller ist

der Wortlaut manchmal völlig unverständlich, die Versgestalt ist zerstört, wichtige Glieder sind ausgelassen, manches ist sachlich entstellt. [...] Die Verse verselbständigen sich zu einem auf der Oberfläche einigermassen intakten schriftsprachlichen Text, dem teils nur sein praktischer Wert abhandengekommen ist.<sup>28</sup>

Ausgehend von der Versgestalt sind der zunehmende Verfall der ursprünglichen Bedeutung und der funktionelle Wandel der *zedel* ohne Zweifel erkennbar. Es stellt sich jedoch die Frage, ob sich eine sachliche Entstellung beziehungsweise das Abhandenkommen des praktischen Wertes ausschliesslich über die Verderbnis der Verse und ohne eine Analyse der praktischen Konsequenzen begründen lässt. Anhand des als sinnlos befundenen Krumphauverses<sup>29</sup> soll dies erläutert werden. Müller begründet die Sinnlosigkeit des Verses mit dem Wegfall des Zielpunktes. Nach der ältesten Fassung der Lehre soll der Hau zur Flachseite des gegnerischen Schwertes geschlagen werden: «Haw krump / zuo den flechen den meistern wiltu sie swechen.» (Älteste bekannte Fassung der *zedel* aus der Hs. 3227a.). In Talhoffers Fassung fehlt dieser Zielpunkt: «haw chrump zu im slahenn / den meistern

25 Müller, Bild-Vers-Prosakommentar am Beispiel von Fechtbüchern, S. 355–382; ders., Zwischen mündlicher und schriftlicher Tradition, S. 379–400.

26 Vgl. Müller, Hans Leckküchners Messerfechtlehre und ihre Tradition, S. 383.

27 Vgl. ebd., S. 383f.

28 Vgl. ebd., S. 372f.

29 Krumphau: Ein von oben geführter Hau, bei dem nicht grade zum Gegner, sondern bogenförmig oder krumm geschlagen wird. Vgl. Nürnberg, Germanisches Nationalmuseum, Hs. 3227a, 25v.

wiltu sy swechen.»<sup>30</sup> Es ist unbestreitbar, dass die Anweisung Talhoffers von der ursprünglichen Gestalt der Verse abweicht, aber sie sind deshalb nicht sinnlos. Vielmehr findet eine Verschiebung des Fokus in der Lehre der technischen Fertigkeit statt. Nach der talhoferschen *zedel* soll der Krumphau im Schlag angebracht werden. Diese Anweisung mag zuerst verwirrend erscheinen, ist jedoch vor der Gesamtkonzeption der liechtenauerischen Langschwertlehre durchaus nachvollziehbar. Ein Kernprinzip der Lehre ist die Verwandbarkeit der Häue. Die verschiedenen Hiebarten existieren nicht getrennt voneinander. So kann ein Fechter beispielsweise mit einem Oberhau (vertikal von oben nach unten geführter Hieb) den Angriff beginnen und je nach Reaktion des Gegners in einen anderen Hau verwandeln. In der Hs. 3227a, dem ältesten Fechtbuch der Liechtenauertradition,<sup>31</sup> wird dieser Kernaspekt ausführlich beschrieben: «das ist der überhaw / vnd der vnderhaw / von beiden seiten / dy sint dy hawpt hewe vnd grunt aller ander hewe».<sup>32</sup> Mit den anderen Häuen sind in diesem Falle die fünf verborgenen Häue (Zorn-, Twer-, Schiel-, Scheitel- und Krumphau) gemeint. Die Verwendung der *zedel* könnte im Falle Talhoffers über einen reinen Autoritätsbeweis hinausgehen und eine Doppelfunktion einnehmen. Vor dem Hintergrund der aktuellen Forschungslage muss diese Vermutung allerdings Spekulation bleiben. Für einen Beweis wäre nicht nur eine Edition sämtlicher Fassungen der *zedel* nötig, sondern auch eine vollständige Edition der Fechtbücher Talhoffers und eine kritische Untersuchung seiner Fechtweise. Die hier angestellten Überlegungen zur Doppelfunktion legen jedoch das Potential einer praktisch orientierten Perspektive offen. Hinter der von Müller postulierten Sinnlosigkeit des Verses verbirgt sich eine eigene Forschungsfrage, die nach neuen Methoden und speziell aufbereitetem Material verlangt.

***Berücksichtigung der praktischen Funktion: Rainer Welles «...vnd wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen.» (Sportgeschichte)***

In seiner Dissertation «'... vnd wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen'. Der Ringkampf als adelige Kunst im 15. und 16. Jahrhundert.»<sup>33</sup> legt Welle eine umfassende Analyse der Ringkampftraktate des ausgehenden Mittelalters und der Frühen Neuzeit vor. Er trägt dabei der Komplexität des Gegenstandes Rechnung und bemüht sich um eine holistische Arbeitsweise. Neben der Katalogisierung der Handschriften baut Welle Stemmata auf, erläutert die Rolle des Ringkampfes in

30 Ebd., S. 372, Fussnote 60.

31 Vgl. Leng (bearb.), KdiH, S. 5.

32 Nürnberg, Germanisches Nationalmuseum, Hs. 3227a, Fol. 24r.

33 Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen».

der Kultur des Mittelalters und überprüft bestehende Untersuchungen und Urteile der Fachwelt. Zudem zieht er einen Vergleich zwischen der mittelalterlichen und der modernen Unterrichtspraxis im Ringkampf. Er äussert sich ausserdem zu den Qualitäten der technischen Fertigkeiten und ihrer Darstellungen. Dabei greift er auf seine Erfahrungen als Bundestrainer des Deutschen Ringerbundes zurück.<sup>34</sup> Seine Sachkenntnis versetzt ihn in die Lage, einen Grossteil der bestehenden Forschungsliteratur zu relativieren und diskursive wie auch perspektivische Schwächen der Fechtbuchforschung aufzuzeigen. Vor den von Welle aufgeworfenen Kritikpunkten zeichnen sich zwei Hauptmängel der Forschung ab. Der erste ist eine Übergewichtung der ästhetischen Aspekte in der Fechtbuchforschung. Die Untersuchungen Welles zum Cod. I.6.4°2<sup>35</sup> machen dies deutlich. Der aus zwei Teilen<sup>36</sup> bestehende Codex diente Dürer als Vorlage für die Anfertigung eines eigenen Fechtbuchs, welches in der kunsthistorischen Fachwelt aufgrund seiner ästhetischen Qualitäten grosse Beachtung findet. Dem Cod. I.6.4°2 wird aufgrund seiner mangelnden Ästhetik wenig Aufmerksamkeit geschenkt, und er wird lediglich als Vorlage Dürers gewürdigt.<sup>37</sup> Aus kunsthistorischer Sicht mag dieses Urteil berechtigt sein, dennoch muss die Frage gestellt werden, ob die Bestimmung der Leistung und des Wertes einer bildlichen Darstellung nicht unter Berücksichtigung seiner eigentlichen Funktion geschehen sollte. Welle weist die Untersuchung unter rein ästhetischen Beschreibungskategorien zurück, da dieser Aspekt «bei dem Gegenstand dieser Handschriften eine untergeordnete Rolle spielt.»<sup>38</sup> Die von ihm durchgeführte Analyse enthüllt das eigentliche Potenzial der im Cod. I.6.4°2 enthaltenen Ringlehre. Aufgrund seiner Beschreibungsqualitäten, der beachtlichen Zahl von ursprünglich 131 Ringkampfstücken<sup>39</sup> und der zahlreichen Hinweise auf taktische Aspekte<sup>40</sup> ist sie als ein einzigartiges Meisterwerk im Bereich der Zweikampfraktate zu sehen.

Ein weiterer Mangel bei Welle ist die fehlende Beschreibung der Tiefenanalyse der Inhalte, etwa der Konzeption, Strukturierung oder der Unterschiede im Detail der Techniken. Durch seine Fachkenntnisse im Ringkampf ist Welle in der Lage, diese Tiefenanalysen durchzuführen, was zu überraschenden Ergebnissen führt. Ein Beispiel sind seine Ergebnisse zu den Werken des Fechtmeisters Paulus Kal,

34 Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. XIV.

35 Augsburg, Universitätsbibliothek, Oettingen-Wallerstein, Cod. I.6.4°2.

36 Erster Teil: Fecht- und Ringbuch (ca. 1470), zweiter Teil: Kriegsbuch 1. Hälfte des. 15 Jahrhunderts.

37 Vgl. Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. 112.

38 Vgl. ebd.

39 Einige der Stücke sind im Codex nicht mehr enthalten, sie sind jedoch im Fechtbuch Dürers überliefert.

40 Dieser Aspekt wird in den meisten Ringertraktaten des 15. Jahrhunderts nicht thematisiert. Sie beschränken sich auf die Beschreibung der Bewegungsmuster.

der ein Zeitgenosse Talhoffers gewesen ist. Talhoffer und sein umfangreiches Werk sind bereits Gegenstand ausgedehnter Einzelforschung gewesen. Hils hat Talhoffers Leistungen umfassend dargestellt,<sup>41</sup> jedoch zu Lasten Kals, der in den Schatten seines Zeitgenossen und Konkurrenten gestellt wird. Kal habe Hils zufolge «dem erfolgreicheren Talhoffer nichts gleichwertiges entgegenzusetzen». Grosse Teile von Kals Werk seien aus den Büchern Talhoffers kopiert worden, wobei Hils im Falle der Abbildungen zum Kampf zwischen Mann und Frau Unvollkommenheit und Abweichung attestiert.<sup>42</sup> Entsprechende Belege werden jedoch nicht geliefert.<sup>43</sup> Welle unterzieht Kals Werk einer umfassenden Tiefenanalyse und kommt zu anderen Schlüssen. Kals Werk ist den späteren Arbeiten Talhoffers in ästhetischen Aspekten nicht ebenbürtig.<sup>44</sup> Die Darstellungen sind fertigungsbezogen und beschränken sich auf technische Aspekte.<sup>45</sup> Dennoch weist Kals Werk eine Reihe von Eigenleistungen und Innovationen auf. Welles Untersuchungen bringen hervor, dass Kal das Technikrepertoire des Ringens um zwölf Stücke erweitert, die in Talhoffers Werk nicht zu finden sind. Darüber hinaus bemüht sich Kal als erster um eine Systematisierung des Ringens durch die Reihung der Stücke nach thematischer Zusammengehörigkeit. Eine innovative Leistung, die von späteren Quellen übernommen wird.<sup>46</sup>

Welle trägt dem Wesen der Fechtbücher als Gebrauchsschriften zur Darstellung von Bewegungsmustern Rechnung, indem er den praktischen Aspekt zum Ausgangspunkt seiner Studien macht. Durch diese Neuperspektivierung kommt es zu einer umfassenden Neugewichtung der Quellen und des Forschungsfeldes. Diese Leistungen sind auf seine Erfahrungen im Ringkampf zurückzuführen. Es sind jedoch auch diese Kenntnisse, die der Arbeit in bestimmten Bereichen zum Verhängnis werden.

Im Verlauf der Lektüre wird deutlich, dass Welle seine Erkenntnisse nicht nur aus der Rezeption des Quellenmaterials gewonnen, sondern die technischen Anweisungen auch in die Tat umgesetzt hat. Im Rahmen seiner Untersuchungen zur Textebene der Fechtbücher wird dies deutlich:

Der Text selbst liefert eine phänographische Bewegungsbeschreibung, d.h. er beschränkt sich auf die Darstellung des sinnlich wahrnehmbaren Aspekts der Bewegung.

41 Vgl. Hans-Peter Hils, Die Handschriften des oberdeutschen Fechtmeisters Hans Talhoffer. Ein Beitrag zur Fachprosaforchung des Mittelalters, in: *Codices manuscripti* 9 (1983), S. 97–121.

42 Vgl. ebd., S. 112.

43 Welle beklagt den Vorwurf des Plagiats als vorschnelles Urteil, welches nur aus einer ungenügenden Beschäftigung mit Kals Werk resultieren kann. Vgl. Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. 83.

44 Vgl. Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. 242f.

45 Vgl. ebd., S. 243.

46 Vgl. ebd., S. 87.

[...] Der Bewegungsvollzug erfolgt durch das schrittweise zeitlich aufeinanderfolgende Realisieren der Teilhandlungen. Auf der Textebene wird diese zeitliche Komponente durch die Konjunktion 'vnd' angezeigt.

'Slach auß mit deiner rechten hant sein tencke vnd var Jm mit der hant czwischn dy pain vorn durch durch vnd vaß In hindenn pey der ioppenn oder auf den elpogen vnd heb Jn auff. [...]

Beim Bewegungsnachvollzug zeigte sich jedoch auch die Unzulänglichkeit der Beschreibung. So müssen bei einigen technischen Fertigkeiten einzelne Teilhandlungen auf einer zeitlichen Ebene realisiert werden.<sup>47</sup>

Allerdings bleibt die genaue Methode des Bewegungsnachvollzuges unerklärt. Durch die Auslagerung des Bewegungsnachvollzuges entzieht sich ein nicht zu unterschätzender Aspekt in Welles Erkenntnisprozess dem kritischen Diskurs. Zwar werden im Kapitel Analyse und Strukturierung der motorischen Tätigkeit im Ringkampf generelle Grundlagen zur technischen Fertigkeit, den biomechanischen Aspekten und die Vorgehensweise bei der Einordnung technischer Fertigkeiten in das Kategoriensystem erläutert, eine generelle Intransparenz bleibt dennoch bestehen. So sagt Welle zur Zuordnung von uneindeutigen Techniken:

In denjenigen Fällen, in denen der mittelalterliche Ringkampfmeister in keiner Beziehung auf ein technisch-taktisches Element verweist, das jedoch beim Nachvollzug der Bewegung als solches zu werten war, wurde die technische Handlung dennoch in die Kategorie 'Fertigkeitsebene' aufgenommen.<sup>48</sup>

Eine Vorgehensweise dieser Art verlangt nach einer ausführlichen Dokumentation des Bewegungsnachvollzuges. Dem Rezipienten muss eine Überprüfung des Erkenntnisprozesses ermöglicht werden. Ansonsten ist eine Trennung zwischen den aus der Quelle entnommenen Bewegungsmustern und eventuell aus dem Sportringen eingeflossenen Bewegungen und Taktiken nicht möglich. Unter der Berücksichtigung der von Welle bearbeiteten Quellenmenge wäre die Forderung nach einer Dokumentation sämtlicher Interpretationen unrealistisch. Eine Erläuterung der Methode an einem ausgewählten Beispiel wäre jedoch möglich gewesen. So bleibt dem Rezipienten jedoch der gesamte Prozess der praktischen Analyse vorenthalten. Dennoch sind die von Welle vorgebrachten Ergebnisse richtungsweisend und nicht zu ignorieren. Seine Arbeit verdeutlicht den hohen Stellenwert, den inhaltliche Sachkenntnisse für die Arbeit mit Anleitungstexten besitzen. Welles Kenntnisse des Ringkampfes ermöglichen es ihm, den Kernaspekt der Zweikampftraktate zu identifizieren und eine Untersuchungsmethode zu entwickeln, die den praktischen Aspekt konsequent berücksichtigt.

47 Ebd., S. 76.

48 Ebd., S. 314.

### *Zwischenfazit*

Die Untersuchung von Arbeiten aus dem historischen (Stangier) und dem germanistischen Bereich (Müller) zeigen, dass sich die Nichtbeachtung des praktischen Aspekts negativ auf die Forschungsergebnisse auswirkt. Im Falle Müllers bleiben Fragen zum Funktionswandel der *zedel* Liechtenauers unbeantwortet. Das Urteil der Sinnlosigkeit und sachlichen Entstellung von Talhoffers Fassung der *zedel* wird lediglich anhand der Vergestalt nachgewiesen. Selbst wenn eine Erforschung aus praktischer Perspektive zur Zeit der Untersuchung nicht möglich gewesen sein sollte, hätte Müller in seiner Argumentation darauf hinweisen müssen. Im Falle von Stangiers Arbeiten fallen die Konsequenzen wesentlich drastischer aus. Er postuliert eine Differenz in den Konzeptionen der Werke Talhoffers und Kals. Talhoffer verfolge Stangier zufolge eine praktische Linie und gebe in seinen Werken Ausblicke auf die Zweikampfrealität seiner Zeit. Als Beleg führt Stangier mehrere Tötungs- und Verstümmelungsdarstellungen an. Die untersuchten Werke Kals weisen hingegen eine angebliche Wendung ins Höfische auf. Ein wesentlicher Punkt in seiner Argumentation ist das Fehlen von Tötungsdarstellungen in den untersuchten Fechtbüchern Kals. Mittels einer Quellenanalyse ist das Gegenteil bewiesen worden. Kals Werke beinhalten mehrere Tötungen in unterschiedlichen Disziplinen. Die von Stangier aufgestellten Untersuchungen zur inhaltlichen Konzeption der Fechtbücher basieren zudem auf einem falschen Verständnis der Fachsprache und der disziplinären Ordnung, wie sie sich aus den Quellen des 15. Jahrhunderts ergibt. An einer Inhaltsanalyse des Cod. Icon 394a wurde verdeutlicht, dass die von Stangier vorgenommene Strukturierung der Inhalte nicht haltbar ist. Zuordnungsprobleme technischer Fertigkeiten, die aus dem Material hervorgehen, werden ignoriert. Die oberflächliche Quellenanalyse und das Missverständnis der Fachbegriffe führen zu einer fragwürdigen Auffassung der Quelleninhalte und ihrer Konzeption. Stangiers Arbeit verliert durch diese Mängel stark an Glaubwürdigkeit.

Welle berücksichtigt die Kernfunktion des Gegenstandes und wählt bei seiner Analyse der Ringertraktate eine praktische Perspektive. Der Mehrwert dieses Perspektivwechsels wird in einer kompletten Neugewichtung der Quellen deutlich. Beispielhaft wurde im Rahmen dieser Arbeit die Entdeckung des Cod. I.6.4<sup>o</sup>2 als Meisterwerk im Bereich der Zweikampftraktate und die innovativen Strukturierungsversuche Paulus Kals angeführt. Welles Arbeit mangelt es im Bereich der praktischen Interpretation (Bewegungsnachvollzug) jedoch an Transparenz. Dies ist ein Problem, da ein Grossteil der wertenden Urteile Welles durch diese Interpretationen beeinflusst sein dürfte. Seine Biographie als Trainer für das gegenwärtige Sportringen verleiht diesem Kritikpunkt zusätzliche Schärfe. Aufgrund der

Intransparenz der Interpretationsmethode und der fehlenden Dokumentation des Erkenntnisprozesses ist für den Rezipienten nicht ersichtlich, wie stark der Einfluss von Bewegungsmustern und Strukturen des Sportringens in den praktischen Interpretationen ist. Welles Ergebnisse zur Analyse und Strukturierung der motorischen Tätigkeit im Ringkampf bleiben dadurch angreifbar.

### ***Zur Relevanz praktisch perspektivierter Analysen***

Die mangelhafte Berücksichtigung der praktischen Funktion ist als ein Kernproblem der Fechtbuchforschung anzusehen. Durch fehlende Erkenntnisse in diesem Bereich entstehen zahlreiche Probleme in den Fachforschungen. Stangiers falsches Verständnis der Fachsprache und die daraus resultierende Missdeutung der Inhaltsstrukturen hätten durch Kenntnisse der Gebrauchsweise des zweihändigen Schwertes vermieden werden können. Müllers Untersuchungen zum Funktionswandel der *zedel* wären vermutlich differenzierter ausgefallen, wenn wissenschaftlich überprüfbare Erkenntnisse zur Fechtweise Talhoffers und den praktischen Konsequenzen der Abweichungen in seiner *zedel* verfügbar gewesen wären. Welle weist zudem der Kunstgeschichte eine dem Gegenstand unangemessene Tendenz zur Übergewichtung ästhetischer Kategorien nach. Zusammen mit der mangelnden Rückbindung an die praktische Funktion der Bücher kommt es zu eindimensionalen Urteilen, die ein unzutreffendes Bild vom Wert und den Leistungen des Gegenstands vermitteln. Welles Ergebnisse zum praktischen Wert des Cod. I.6.4<sup>o</sup>2 verdeutlichen dies.

Die Analyse der Fechtbücher unter Einnahme einer praktischen Perspektive ist für eine valide Erforschung der Fechtbücher unverzichtbar. Die Mängel an Welles Arbeit haben jedoch gezeigt, dass die Analyseprozesse nicht ausserhalb des wissenschaftlichen Diskurses gestellt werden dürfen. Die Formulierung einer Methode, die den gesamten praktischen Interpretationsprozess transparent und damit diskursiv fruchtbar macht, hat deshalb oberste Priorität. Im Folgenden soll eine mögliche Methode vorgestellt werden.

### ***Praktische Interpretationsmethode***

Im Zentrum der praktischen Perspektive steht der handlungsbezogene Nachvollzug der Inhalte. Dieser Nachvollzug drückt sich durch eine in der Praxis erprobte Interpretation der Anweisung aus. Die Handlungsanweisungen werden vom Rezipienten ausgeführt. Das Resultat ist ein Bewegungsmuster, welches einen Eindruck von der Leistungsfähigkeit der Anweisungen vermittelt. Da einzelne technische Fertigkeiten jedoch immer Teil eines Kampfsystems sind, kann und darf sich eine

praktische Interpretation niemals auf eine einzelne technische Fertigkeit beschränken. Zum vollen Verständnis der Anweisungen und den Lehrstrategien des jeweiligen Buches ist die Berücksichtigung intra- und intertextueller Bezüge unerlässlich. Diese Bezüge können über die Grenzen der jeweiligen Disziplin hinausgehen. Welle hat diese disziplinübergreifenden Bezüge bereits angedeutet, indem er dem Ringen einen massgeblichen Einfluss auf den Stil der bewaffneten Kampfweise attestiert.<sup>49</sup>

Die praktische Interpretationsmethode dokumentiert den Weg vom Quellenmaterial bis zum erarbeiteten Bewegungsmuster. Der Interpret stellt dem Rezipienten das Primärmaterial zur Verfügung und formuliert an diesem Material eine Verlaufsbeschreibung des Stückes<sup>50</sup> beziehungsweise der technischen Fertigkeit. Hierbei stützt er sich ausschliesslich auf die im Primärtext enthaltenen Informationen. Anhand der Verlaufsbeschreibung kann festgestellt werden, welche Text- und Bilddetails vom Interpreten beachtet beziehungsweise nicht beachtet worden sind. In den Interpretationsprämissen wird anschliessend die Technik einer Gefechtsart (Ernstkampf, Wettkampf, etc.) zugeordnet. Anschliessend werden die Ansprüche erläutert, die eine technische Fertigkeit beziehungsweise ein Stück erfüllen muss, um im Rahmen der angebenen Gefechtsart funktional zu sein. Auf diese Weise entsteht ein nachvollziehbarer Kriterienkatalog, der eine Überprüfung der Bewegungsmuster und eine Gewichtung möglicher Abweichungen vom Text- und Bildmaterial gewährleistet. Die Interpretation wird unter Verwendung von Fotos oder Videomaterial vorgestellt. Anschliessend werden die essentiellen Kriterien formuliert, die für eine erfolgreiche Durchführung der Technik ermittelt worden sind. Bei diesen Kriterien kann es sich um eine bestimmte Anordnung der Gliedmassen, oder um Distanz-, Winkel- und Kräfteverhältnisse handeln. Sollte es sich um die Interpretation eines ganzen Gefechtssystems handeln, wird die Technik im System verortet. Anhand einer Verteidigungstechnik gegen einen Faustschlag aus dem Cod. I.6.4°2 soll der Vorgang der praktischen Interpretation verdeutlicht werden. Da es sich um eine Text-Bild-Quelle handelt, müssen im Vorfeld einige Anmerkungen zur Qualität der im Codex enthaltenen Darstellungen der technischen Fertigkeiten gemacht werden.

Die Nachfolgenden Abbildungen werden zeigen, dass die Bilder des Codex sehr präzise die für die technischen Fertigkeiten relevanten Details darstellen. Das Bild ist allerdings nicht als Abbildung eines bestimmten Zeitpunktes zu verstehen, sondern als eine Ansammlung von Details, manchmal können auch mehrere Zeitpunkte in einem Bild zusammenfliessen. Bestimmte Details lassen sich zudem

49 Vgl. Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. XVI.

50 Stück: Eine Abfolge mehrerer technischer Fertigkeiten.

nicht direkt dem Bewegungsmuster zuordnen, sondern dienen als Hinweise auf räumliche oder situative Aspekte. Im Falle der hier untersuchten Technik handelt es sich um die Positionierung und Stellung der Hände des Angreifers (rechts im Bild). Es wird im Verlauf der Interpretation auf die Ausdeutung dieser Details eingegangen.

### *Praktische Interpretation*



**Abbildung 3:** Armbruch gegen einen Schlag zum Gesicht. Augsburg, Universitätsbibliothek, Oettingen-Wallerstein, Cod. I.6.4°2, Fol. 65r.

Item mer ein stuck wenn dir ainer nach dem / angesicht slecht mit der feüst so vach den slag / in dein rechte hant vnd stoß in auf den elpogen / mit deiner tencken hant als hie gemalt stet so / prichstu im den armen<sup>51</sup>

### *Verlaufsbeschreibung*

Der Angreifer (rechts) schlägt mit der rechten Faust (aus Text ersichtlich) zum Gesicht des Verteidigers. Dieser weicht dem Schlag nach links aus, während er seine rechte Hand an das Handgelenk des Gegners führt und mit der linken Hand gegen den Ellenbogen schlägt. Der Verteidiger steht beim Ausführen leicht schräg zur Angriffslinie<sup>52</sup> des Gegners. Der Körper ist etwas nach vorne gelehnt und der Stand weit. Der rechte Fuss steht im 90°-Winkel zur Angriffslinie des Verteidigers. Die rechte Hand des Angreifers ist geöffnet, die linke ist ebenfalls geöffnet und hängt an der linken Körperseite herab.

51 Rainer Welle, «...vnd mit der rechten faust ein mordstück kompt von deme ringen». Baumanns Fecht- und Ringkampfhandschrift, München 2014, Fol. 65v.

52 Gedachte Linie, die vom Zentrum des Gegners in den Raum gezogen wird. Auf ihr ist maximale Kraftentfaltung möglich.

### ***Interpretationsprämissen***

Die praktische Interpretation einer technischen Fertigkeit kann sich nicht auf das bloße Nachahmen der beschriebenen Bewegungsmuster beschränken. Um ein funktionales Bewegungsmuster erarbeiten zu können, muss der Anwendungskontext der Technik bestimmt werden. Der Kontext definiert die essentiellen Kriterien, die von der Technik erfüllt werden müssen, um funktional zu sein. Da es sich bei der Technik des Verteidigers um einen Armbruch handelt, ist das Stück dem Ernstkampf (im Folgenden Kriegeringen)<sup>53</sup> zuzuweisen.

Technische Fertigkeiten des Kriegeringens müssen vielfältige Ansprüche erfüllen, um funktional zu sein. Im Falle der hier vorgestellten Beispielanalyse werden lediglich drei der wichtigsten Aspekte vorgestellt, um den Text nicht unnötig in die Länge zu ziehen, hierbei handelt es sich um die Aspekte «Angriffsintention», «Prioritäten des Selbstschutzes» und «verfügbare Zeit».

Im Laufe eines Ernstgefechts versuchen beide Kämpfer, durch den Angriff leicht verletzlicher Körperstellen, die Initiative zu erlangen und den Gegner auszuschalten. Wegen der hohen Adrenalinausschüttung in Gefahrensituationen kann nicht davon ausgegangen werden, dass der Gegner nach einem erfolgreichen Treffer kampfunfähig ist. Der Eigenschutz des Kämpfers hat deshalb oberste Priorität. Zudem läuft der Kampf sehr schnell ab, die Technik muss deshalb in einem sehr kleinen Zeitfenster realisierbar sein.

### ***Zur Genese einer Verteidigungstechnik***

Der Ausgangspunkt einer Verteidigungstechnik ist die Angriffstechnik des Gegners, sie gibt dem Verteidiger den zu beschützenden Körperbereich vor und definiert gleichzeitig die angreifbaren Stellen (Blößen) am Körper des Gegners. Aus den Kriterien «Angriffstechnik des Gegners», «Zielpunkt der gegnerischen Technik» und «Blößen des Gegners» ergibt sich die Wahl der Verteidigungstechnik, die im Idealfall gleichzeitig einen Gegenangriff beinhaltet. Da radikale Wechsel der Bewegungsrichtungen im Kampf nicht ohne Probleme realisiert werden können, müssen die Teilbewegungen einer Technik aufeinander aufbauen. Ausgangspunkt der gesamten Verteidigungstechnik ist die Meidbewegung. Hierbei handelt es sich um die kurze Bewegung eines Körperteils beziehungsweise des Körpers, um einem gegnerischen Angriff zu entgehen. Das Konzept lässt sich direkt aus den Inhalten des Cod. I.6.4<sup>o</sup> 2 erschliessen. Verschiedene technische Anweisungen weisen deutlich auf die Verwendung von Meidbewegungen hin. So stellt die geg-

53 Vgl. Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. 8.

nerische Meidbewegung in der auf Fol. 69r erläuterten Angriffstechnik ein wichtiges Element zur erfolgreichen Realisierung der Technik dar:

Item mer ein stuck so dir ainer pöse wort gibt so thü als welstu in mit deiner rechten hant an das or slachen so zuckt er den fuß haupt an weg mit dem slach in mit deinem tencken fuß an seinen rechten fuß alz hie gemalt stet so velt er an rucken.<sup>54</sup>

Der Angreifer provoziert gezielt eine Meidbewegung des Gegners um einen Fussfeger zu realisieren.

### *Interpretation des Stücks*



**Abbildung 4:** Grundstellung: Die Gegner stehen sich im Nahkampf gegenüber und haben den linken Fuss vorgesetzt. Foto: Tobias Naumann.

54 Vgl. Welle, «...vnd mit der rechten faust ein mordstuck kompt von deme ringen», S. 220.



**Abbildung 5:** Meidbewegung und Konterattacke: Der Angreifer führt mit der rechten Hand einen Faustschlag zum Gesicht des Verteidigers. Dieser entgeht dem Angriff, indem er den Kopf nach links bewegt und gleichzeitig mit dem linken Bein leicht nach aussen schreitet. Der Fuss wird schräg zur Angriffslinie des Gegners (weisse Linie) abgesetzt. Während dieser Ausweichbewegung schlägt er mit der offenen linken Hand gegen den Ellenbogen des Gegners, um ein Umschwenken des Armes zu verhindern. Gleichzeitig schlägt er mit seiner rechten Hand gegen das rechte Handgelenk des Angreifers. Foto: Tobias Naumann.



**Abbildung 6:** Rotation des rechten Beins. Eine gegenläufige Armbewegung führt zu einer Überstreckung des gegnerischen Ellenbogengelenks. Der Angreifer befindet sich kurzzeitig in einem schmerzhaften Streckhebel, der in den eigentlichen Armbruch mündet. Für das Brechen eines Gelenks bedarf es einiger Kraft, vor allem wenn der Gegner über eine ausgeprägte Muskulatur verfügt. Der Armbruch wird deshalb mithilfe der Beinarbeit unterstützt: Sobald der linke Fuss des Verteidigers Bodenkontakt findet, rotiert der rechte Fuss in einer halbkreisförmigen Bewegung nach. Dies führt zu einer Gewichtsverlagerung nach vorne, was eine Verstärkung des Drucks auf den Ellenbogen zur Folge hat. Der Armbruch wird auf diese Weise wesentlich erleichtert. Foto: Tobias Naumann.



**Abbildung 7:** Endposition und Detailansicht des Ellenbogenhebels. Foto: Tobias Naumann.

### *Essentielle Kriterien der technischen Fertigkeit*

Die Voraussetzung für den Erfolg dieser Technik ist der gestreckte Arm des Angreifers. Bei einer ausgeprägten Ellenbogenbeugung würde das Gelenk dem Druck folgen und rotieren. Diese Grundvoraussetzung führt zum Anwendungszeitpunkt der technischen Fertigkeit. Sie wird angewandt, wenn der Gegner zu weit schlägt. Im Bild könnte dieser Aspekt durch die Positionierung der gegnerischen ausgestreckten Angriffshand auf der Höhe des Gesichts des Verteidigers angedeutet sein. Für das Detail ist aus praktischer Sicht kein Nutzen im Bewegungsmuster des Stücks erkennlich. Gleiches gilt für die herabhängende linke Hand des Angreifers. Beide könnten aber als Hinweise auf die Reichweite und die Gefahrenzonen interpretiert werden. Die geöffnete rechte Hand suggeriert die Streckung des Armes, als wolle etwas erreicht werden, dass sich knapp ausserhalb der bequemen Reichweite befindet. Die herunterhängende linke Hand des Angreifers könnte auf die Unerreichbarkeit und somit die kurzzeitige Sicherheit des Verteidigers hinweisen.

Mithilfe der praktischen Interpretationsmethode wird der Interpretationsprozess transparent und auch für Rezipienten nachvollziehbar, die nicht über entsprechende Bewegungserfahrungen verfügen. Sollte der Verdacht einer Fehlinterpretation vorliegen, kann durch die Unterteilung in Primärtext, Verlaufsbeschreibung, Interpretationsprämissen und Interpretation festgestellt werden, auf welcher Stufe der Interpret irrt.

Die praktische Interpretation ist ein essentieller Bestandteil, um den Inhalt und die Leistungen eines Fechtbuches fassbar zu machen, und ist deshalb der Grundlagenforschung zuzuordnen. Die Anfertigung solcher Interpretationen muss von

Wissenschaftlern mit Spezialkenntnissen übernommen werden. Der Interpret muss über mediävistisches und kampfkünstlerisches Wissen verfügen. Zudem benötigt er ein hohes Mass an Bewegungserfahrung. Diese muss vermutlich in einer etablierten Kampfkunst oder -sportart erworben worden sein, wie es etwa bei Welle der Fall ist. Damit nicht die Gefahr einer unreflektierten Projektion konditionierter Bewegungsmuster und Taktiken auf den Inhalt der Quelle entsteht, die eine Verzerrung der Ergebnisse zur Folge hätte, muss der Interpret über ein hohes Mass an Reflexionsfähigkeit verfügen und jedes Detail seiner Interpretation argumentativ an der Quelle belegen.

Die hier erläuterte praktische Auswertung der Inhalte muss bereits während der Editierung des Materials erfolgen und direkt in die Edition einfließen. Aufgrund der grossen Menge an Datenmaterial bieten sich hierfür vor allem digitale Editionsverfahren an. Sie haben den Vorteil, dass Interpretationsvideos direkt in den Text eingebettet und somit zu einem festen Bestandteil der Argumentationskette werden können, ohne den Rezeptionsfluss zu unterbrechen. Eine Edition in gedruckter Form ist ebenfalls möglich, das Videomaterial muss dann jedoch auf einen Datenträger ausgelagert werden.

### ***Fazit und Ausblick***

Die Analyse von Forschungsarbeiten aus den Bereichen der Germanistischen und Historischen Mediävistik sowie der Sportwissenschaft offenbaren die Relevanz praktisch perspektivierter Analysen in der Fechtbuchforschung. Die Analyseergebnisse tragen wesentlich zum inhaltlichen und strukturellen Verständnis der Zweikampftraktate bei. Untersuchungen zur praktischen Ebene sind deshalb nicht als Ergänzung fachhistorischer Untersuchungen zu sehen. Sie bilden vielmehr die Grundlage für eine nachhaltige Erforschung einzelner Aspekte der Zweikampftraktate.

Die Editoren von Zweikampftraktaten müssen zukünftig die praktische Natur ihres Gegenstandes berücksichtigen und die Inhalte für die akademische Öffentlichkeit aufbereiten. Die aktuellen Editionsformate werden dieser Anforderung nicht gerecht. Um ein Verständnis der Inhalte zu ermöglichen, muss dem Rezipienten ein Eindruck von den im Buch überlieferten technischen Fertigkeiten und Kampfsystemen ermöglicht werden. Zu diesem Zweck wurde im Rahmen dieser Arbeit die praktische Interpretationsmethode vorgestellt. Sie ermöglicht den Nachvollzug des Interpretationsprozesses von der Quelle bis zum nachgebildeten Bewegungsmuster.

Die Priorität der Gegenstände ist durch die Arbeiten von Welle bereits festgelegt worden. Die Ringertraktate müssen zuerst einer umfassenden Analyse unter-

zogen werden, da das Ringen die motorische Basis der Waffendisziplinen darstellt. Zwei Werke geniessen in diesem Bereich oberste Priorität: An erster Stelle steht die kommentierte Abschrift der 1539 gedruckten «Ringer Kunst» des Fabian von Auerswald. Nach Welle ist die Abschrift in der 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts entstanden. Der Kommentator erweitert die stark fertigungsbezogene «Ringer Kunst» um generelle Erläuterungen zu den Prinzipien des Ringkampfes, dem taktischen Verhalten und biomechanischen Gesetzmässigkeiten.<sup>55</sup> Die kommentierte Abschrift liefert damit einen unvergleichlichen Einblick in den technisch-taktischen Standard des Ringkampfes. Da die «Ringer Kunst» lediglich 85 Stücke umfasst, ist sie für die Erprobung der praktischen Methode auf der Systemebene gut geeignet. An zweiter Stelle steht der Cod. I.6.4<sup>o</sup>2. Aufgrund des heterogenen Inhalts<sup>56</sup> kann eine praktische Analyse aufschlussreiche Erkenntnisse zu interdisziplinären Bezügen liefern. Die praktische Edition dieser Quellen bildet den Schlüssel für weitere praktische Forschungen zu den Zweikampftraktaten des 15. und 16. Jahrhunderts. Sie liefern die benötigten Erkenntnisse zum Ringkampf und somit zur Basis aller Kampfsysteme dieser Zeit. Der Cod. I.6.4<sup>o</sup>2 und die «Ringer Kunst» sind zudem zwei der einflussreichsten Werke ihrer jeweiligen Zeit. Techniken aus diesen Büchern lassen sich in späteren Zweikampftraktaten<sup>57</sup> wiederfinden. Sie können so als interpretatorische Basis bei der praktischen Erschliessung weiterer Quellen dienen.

55 Vgl. Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. 170f.

56 Der Codex enthält neben zahlreichen Ringstücken Anweisungen zum Umgang mit dem Zweihand-schwert, dem Langen Messer, dem Dolch und dem Stechschild.

57 Vgl. Leng, KdIH, S.110 (Cod. I.6.4<sup>o</sup>2) und Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S.162 (Ringer Kunst und kommentierte Abschrift).



# La méthode expérimentale appliquée à l'étude du geste guerrier: l'exemple des formations collectives d'infanterie du Moyen Age central (XI<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles)

---

Gilles Martinez

Lorsque l'on évoque le champ de bataille du Moyen Age, les images qui viennent immanquablement à l'esprit sont celles des charges de chevaliers et des mêlées confuses, des actes de courage et des massacres, des cris des devises et ceux d'agonie. S'ajoutent parfois à cela les clichés hollywoodiens où, quelle que soit l'époque représentée, des combattants, ayant revêtu de lourdes armures de plates dans lesquelles ils peuvent à peine bouger, s'affrontent en maniant une épée démesurément longue, après avoir abandonné bien vite un bouclier aussi encombrant qu'inutile. Ainsi, ce n'est pas sans un certain effort qu'il faut envisager le combattant médiéval<sup>1</sup> comme possiblement discipliné, à l'inverse des stéréotypes véhiculés dans la culture populaire et alimentés par les chansons ou le cinéma.

Cet effort – cette réflexion –, l'historien-expérimentateur doit lui aussi s'y astreindre. Mais s'il est habitué à considérer l'exagération ou le manque de fiabilité de certaines sources, il ne lui en faut pas moins se méfier d'une forme «d'inconscient collectif» plus insidieuse.<sup>2</sup> Celle-ci intervient dans l'abord de certaines positions ou certains mouvements qui pourraient être considérés aujourd'hui comme normaux, mais qui ont en fait changé plusieurs fois par le passé. Des gestes paraissant simples, comme un coup de poing, la marche, ou encore la station debout, se sont transformés au cours de l'histoire sous l'effet des diverses évolutions culturelles, technologiques ou scientifiques. Et ils ne sont que quelques exemples d'un «naturel» qui ne l'est pas forcément. Loin d'être une évidence, ce préalable doit revenir sans cesse à l'esprit lors d'un travail expérimental.

Le présent article veut illustrer ces difficultés, afin de mener une réflexion et proposer certaines bases méthodologiques pour l'expérimentation du geste guerrier collectif. Pour ce faire, il entend définir ce qui apparaît comme les trois étapes majeures, allant de l'analyse «historienne» des sources à un «cycle expérimental» précis et complet, en incluant une phase intermédiaire ou «cycle pré-expérimental». Les exemples sont choisis dans le cas de l'infanterie du Moyen Age féodal, troupes

1 Ainsi qu'il est défini dans l'ouvrage collectif pionnier: *Le combattant au Moyen Age* (actes du XVIII<sup>e</sup> Congrès de la société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public: Montpellier 1987), Paris 1991.

2 Tel qu'identifié et analysé par l'historien du cinéma John Aberth, *A Knight at the Movies: Medieval History on Film*, New York/London 2003.

où il peut être observé une certaine cohérence dans les formes du combat.<sup>3</sup> Il faut finalement préciser, avant tout développement, qu'il est hors de propos ici de présenter une étude complète de l'art de la guerre des unités à pied des XI<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles, mais qu'il s'agit de faire un point de méthode en nous appuyant sur un exemple précis, en l'occurrence un geste du lancier de première ligne: celui qu'il peut réaliser en rangs compacts, la lance couchée sous l'aisselle.<sup>4</sup>

### *L'analyse historique*

Les unités d'infanterie du Moyen Age central n'ont fait l'objet jusqu'à présent que d'un nombre restreint de travaux dans la littérature scientifique francophone.<sup>5</sup> Ceux-ci sont moins importants encore si on les considère du point de vue de l'histoire du geste. Le caractère récent de la discipline ou encore les difficultés liées à l'expérimentation du combat de groupe<sup>6</sup> n'expliquent pas tout. Le domaine semblait «réservé» jusqu'à présent au monde de l'histoire vivante: avec plus ou moins d'adaptation aux armes et usages de l'époque – et donc d'intérêt scientifique –, des reconstituteurs contemporains tentent d'appliquer des cadres, des ordres ou des formations... Les contributions de cette sorte – faut-il le préciser? – sont d'une qualité très variable, parfois intéressantes, mais toujours trop peu diffusées.<sup>7</sup>

Pourtant, les recherches – à caractère scientifique – sur le geste sont susceptibles d'amener de vrais éclaircissements pour la connaissance historique, et ce à différents niveaux. Outre les apports directs à la discipline, qui seraient en eux-

3 Cette question est traitée – entre autres choses, mais de manière restreinte à l'exemple de la France méridionale – dans notre thèse de doctorat: *La res militaria* dans l'espace toulousain du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, Université Paul Valéry-Montpellier III.

4 Pour le lecteur désireux d'avoir plus d'informations, notamment sur l'art du combat des XI<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles ou encore l'apport des sources de cette période pour l'histoire du geste (*infra*), nous renvoyons à notre thèse de doctorat, citée dans la note précédente.

5 Parmi ceux-ci, se trouve notamment l'ouvrage pionnier, mais trop méconnu, de Henri Delpech: *La tactique au XIII<sup>e</sup> siècle*, 2 t., Paris 1886. Il faut par ailleurs préciser deux points sur cette pauvreté de la littérature scientifique française. D'une part, celle-ci détonne comparativement au nombre élevé d'études sur la chevalerie. D'autre part, elle n'est pas représentative de l'ensemble des recherches internationales, notamment anglophones, lesquelles se penchent plus fréquemment sur les questions liées à l'infanterie: par exemple, David Nicolle (*Arms and Armour of the Crusading Era, 1050–1350*, 2 t., Londres 1988; *French Medieval Armies 1000–1300*, Londres 1991), Maurice H. Keen (*Nobles, Knights and Men-at-arms in the Middle Ages*, Londres 1996; *Medieval Warfare: A History*, Oxford 1999) ou encore John Keegan, pour son regard sur le simple soldat que nous souhaitons avoir, même si ses travaux ne concernent pas uniquement l'époque féodale (*The Face of Battle: A Study of Agincourt, Waterloo, and the Somme*, London 1976; *A History of Warfare*, London 1993). Il en va de même, en Allemagne, pour les recherches de Hans-Henning Kortüm (*Krieg im Mittelalter*, Berlin 2001; *Kriege und Krieger 500–1500*, Stuttgart 2010).

6 *Infra*.

7 Par exemple, en France, parmi les quantités d'exercices effectués à l'occasion de manifestations historiques, seul Chris Mézier, à notre connaissance, a proposé une petite synthèse de ses expériences – très discutable, mais qui a le mérite d'exister: <http://www.petit-fichier.fr/2012/05/05cadreordrechris13> (consulté le 12.01.2015).

mêmes suffisants, elles renseignent aussi sur les hommes de cette époque. Ainsi, voit-on apparaître chez ces combattants d'infanterie – délaissés au profit des chevaliers, mais qui étaient pourtant plus nombreux<sup>8</sup> –, de nouveaux éléments définissant leurs fonctions et leurs rôles au sein des armées médiévales. Enfin, avec l'histoire du geste et des techniques, c'est un pan même des sciences historiques qu'il faut redéfinir. Pour notre sujet, par exemple, la question de la faisabilité et de l'intérêt de la lance couchée sous l'aisselle pour un soldat à pied induit la problématique d'une éventuelle reproduction du modèle chevaleresque par les artistes du temps. L'expérimentation peut permettre ici, non pas de trancher de manière définitive, mais *a minima* d'incliner vers une hypothèse ou une autre. En retour, les domaines artistiques (histoire de l'art, de la littérature, etc.) se retrouvent donc concernés par nos problématiques expérimentales.

Volontairement, donc, le parti pris a été de mener nos tests à contre-courant de ce qui pouvait être fait jusqu'alors: d'une part, d'agir en dehors du cadre de la reconstitution, avec un protocole scientifique permettant la critique des données<sup>9</sup>; d'autre part, en partant moins de la formation globale où l'individu disparaît au profit du collectif, que de l'individu et de sa place dans la formation.<sup>10</sup> Ce double renversement des perspectives permet un travail moins limité, et en un sens moins biaisé. En effet, par ce procédé, l'armement devient une donnée centrale – la principale, même. Or, celui-ci se trouve être le seul type de sources directes à notre disposition pour les XI<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles.<sup>11</sup> Comme l'équipement de cette époque ne variait pas, ou très peu, entre un combat singulier et un combat collectif, et comme la question de son port, de son rôle et de son usage peut être aussi analysée dans le premier contexte, il est alors possible de se servir en partie des informations recueillies lors d'expérimentations sur le duel – lesquelles permettent de disposer de données plus fiables<sup>12</sup> – pour celles menées sur le champ de bataille.

Il convient donc, en amont de la phase expérimentale, d'envisager le matériel en usage par l'infanterie des XI<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles. Naturellement, il ne s'agit pas ici de dresser une liste exhaustive de l'armement de cette période. Un corpus réduit de

8 Voir notamment Jean Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Age*, Paris 2008, pp. 114–119; et Philippe Contamine, *La guerre au Moyen Age*, Paris 1980, pp. 159–169.

9 *Infra*, partie 2 et 3.

10 Il faut préciser que cette question concerne sans doute plus le chercheur contemporain que l'homme médiéval, du moins d'après ce que laisse en voir les sources. Toutefois, il ne faudrait pas non plus trop grossir le trait et oublier que la formation individuelle fait partie des préceptes généraux de la tactique. Certains indices, qu'il faudrait analyser plus en détail, laissent même entrevoir une préoccupation médiévale vers un aguerrissement des combattants non-chevaliers.

11 Par distinction avec les époques postérieures, où nous possédons des livres de combat (dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle, principalement aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, voir Sergio Boffa, *Les manuels de combat*, Turnhout 2014), renseignant tant sur la mécanique humaine que sur celle de l'objet.

12 *Infra*, en particulier la note 30.



**Figure 1:** Sergent à pied. Chapiteau du cloître de l'abbatiale Sainte-Foy de Conques, début du XII<sup>e</sup> siècle. Cliché de l'auteur.

sources iconographiques suffit à rendre compte du manque d'homogénéité de l'équipement des troupes à pied. En outre, certaines imprécisions du champ lexical ajoutent des difficultés d'identification à l'ensemble. Sans doute ne faut-il donc

pas être trop strict dans la définition de l'équipement du sergent: l'hétérogénéité devait être la règle dans ces armées.<sup>13</sup>

Malgré tout, certaines caractéristiques générales se distinguent. Le trait le plus fréquent est le port quasi systématique du grand bouclier. Celui-ci peut être de différents types (écu normand ou aragonais, rond, etc.) et a tendance à se raccourcir sensiblement sur la période (il semble qu'il reste toutefois plus long que celui du cavalier). La tête est généralement protégée, au minimum par une cale rembourrée, plus souvent par une coiffe de mailles ou un casque (là encore, de formes variées), parfois par l'association de ces éléments. Le visage en revanche est systématiquement découvert. Enfin, si la lance apparaît comme l'arme majoritaire, il faut noter aussi l'usage non négligeable d'autres armes d'hast ou de poing. De l'ensemble de ces éléments se dégage l'impression d'une certaine complémentarité de l'équipement<sup>14</sup>, laquelle pourrait être associée à des usages spécifiques des troupes à pied.

Suite au premier travail sur l'armement – et, par extension, sur le combat singulier –, il devient dès lors possible d'aborder des sources plus spécifiques aux formations militaires. Quelles données historiques permettent de renseigner sur la nature des formations de ces combattants à pied, apparaissant imprécisément dans de nombreux témoignages? Le chercheur se heurte en fait aux difficultés d'un corpus disparate<sup>15</sup>...

Quelques éléments de réponse peuvent être apportés par les chansons de geste. Les mentions sont sibyllines – il faut l'avouer –, mais un examen attentif laisse voir des indices sur l'atournement, l'ordre et les espacements dans les rangs. Ainsi, par exemple, dans la *Chanson d'Antioche*<sup>16</sup>, chanson de geste en ancien français du début du XII<sup>e</sup> siècle, relatant la prise d'Antioche par les Croisés lors de la première croisade (1098):

[Les Français] sortirent de la ville en bon ordre et en rangs serrés.<sup>17</sup>

Le lendemain matin, quand l'aube se mit à poindre, hommes de troupe et chevaliers s'équipèrent et se munirent de maillets de fer et de pics d'acier aiguisé. Sortant des tentes en rangs serrés, ils se placèrent en bon ordre et plus de quatre cents trompettes lancèrent leurs sons éclatants.<sup>18</sup>

13 Sur l'armement, voir notamment Claude Gaier, *Les armes*, Turnhout 1979.

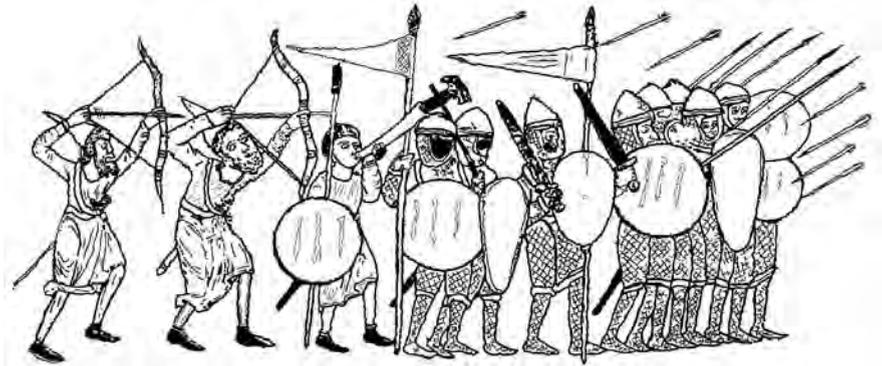
14 Cette complémentarité doit être envisagée de manière large, en associant notamment les armes et les usages de la cavalerie. Il est donc hors de propos de le faire ici: nous renvoyons le lecteur une nouvelle fois à notre thèse de doctorat (citée en note 3).

15 Précisons à nouveau ici qu'il ne s'agit pas de faire une analyse complète des sources, mais bien d'illustrer par quelques exemples de différents types la démarche analytique précédant les démarches expérimentales.

16 Anonyme, *La Chanson d'Antioche*, éd. Bernard Guidot, Paris 2011.

17 Vers 2554: Et issent de la vile et rengiés et serrés. (*Ibid.*, pp. 392–393.)

18 Vers 3200–3204: El demain, quant li aube se prist a esclairier, / S'adouberent par l'ost serjant et chevalier Et portent mals de fer et pis turcois d'acier. / Des herberges s'en issent serré et font rengier, / Plus de .IIII.C. cors i fisent grailloier. (*Ibid.*, pp. 442–443.)



**Figure 2:** Formation d'infanterie. D'après le *Commentaire sur l'Apocalypse et le Livre de Daniel*, Espagne (Tolède?), v. 1220 – New York, Morgan Library, ms. M 429, fol. 149 v. Dessin: Sylvain Masson.<sup>19</sup>

Si les chansons de geste sont souvent assez peu précises sur les détails guerriers de l'infanterie, on pourrait s'attendre à ce que les histoires ou les chroniques le soient d'avantage. Or généralement, il n'en est rien. Traditionnellement rédigées de la main d'un clerc, ces sources ne s'avèrent pas très éloquentes ou fiables en matière d'art militaire. Toutefois, avec la diffusion de l'écrit au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, certaines trouvent leur origine au sein du monde laïc. C'est le cas de la *Vie de Saint Louis*, écrite par Jean de Joinville.<sup>20</sup> Son témoignage est d'autant plus précieux que – fait rare – l'auteur a réellement combattu au cours des événements qu'il relate. Le sénéchal de Champagne, proche compagnon du roi, rapporte ainsi le débarquement des Croisés sur la plage de Damiette, lors de la septième croisade, en 1249:

Aussitôt qu'ils [les cavaliers légers égyptiens] nous virent à terre, ils vinrent vers nous en piquant des éperons. Quand nous les vîmes venir, nous fichâmes les pointes de nos écus dans le sable et aussi les fûts de nos lances dans le sable, les pointes vers eux. Aussitôt qu'ils les virent disposées comme pour les atteindre au ventre, ils tournèrent devant derrière et s'enfuirent.<sup>21</sup>

19 La version originale de cette enluminure est consultable en ligne: <http://www.themorgan.org/collections/swf/pageEnlarge.asp?id=540> (08.08.2014).

20 Jean de Joinville, *Vie de Saint Louis*, éd. Jacques Monfrin, Paris 1995.

21 § 156: Si tost comme il nous virent a terre, il vindrent ferant des esperons vers nous. Quant nous les veismes venir, nous fichames les pointes de nos escus ou sablon et le fust de nos lances ou sablon et les pointes vers eulz. Maintenant que il virent ainsi comme pour aller parmi les ventres, il tournerent ce devant darieres et s'en fouierent. (*Ibid.*, pp. 238–239.)

A l'instar de certaines sources écrites, la nature généralement artistique de l'iconographie rend son interprétation délicate. L'expérimentateur ne serait-il pas tenté d'y voir une réalité historique, là où il n'y a qu'une recherche stylistique? La plus grande prudence est donc nécessaire dans l'abord de l'image, afin de ne pas être orienté sur des pistes faussées par les stéréotypes, les modèles, ou encore les aspects symboliques ou allégoriques d'une œuvre.<sup>22</sup> Toutefois, il faut aussi reconnaître que certaines de ces images semblent refléter une vision réaliste du combat.

La Figure 2 illustre une formation d'infanterie. Face à un ennemi (non visible ici), un groupe compact de lanciers en équipement lourd (casques, hauberts de mailles...) se protège, boucliers imbriqués, de tirs de flèches. D'autres guerriers, plus espacés et équipés d'armes de poing (épées et hache), auxquels se sont joints les porteurs de bannières, sont figurés au deuxième rang.<sup>23</sup> Enfin, à l'arrière se trouvent les unités les moins protégées: des archers, tirant par-dessus leurs propres troupes, ainsi qu'un musicien (sonneur de cor), tous probablement en vêtements civils. L'ensemble de ces éléments s'éloigne de l'iconographie biblique plus traditionnelle et laisse entrevoir un caractère organisé, qui semble une possible représentation de la réalité du champ de bataille.<sup>24</sup>

D'une manière un peu surprenante, le témoignage sur le combat de groupe le plus précis à ce jour est contenu dans un recueil de textes législatifs. Les *Siete partidas*<sup>25</sup> furent élaborées sous le règne d'Alphonse X le Sage, entre 1256 et 1265, par un groupe de juristes castillans dirigés par le roi en personne, dans le but d'uniformiser la législation du royaume de Castille. À la *Secunda partida*, la loi XVI du titre XXIII entend dire «combien il y a de types de divisions militaires, et comment elles peuvent être distinguées». Elle décrit de manière assez détaillée sept formations: la haie, la meule, le coin, le mur, l'enceinte (ou cour), les ailes et l'attroupelement. S'il n'est pas certain qu'elles soient toutes destinées à l'usage de l'infanterie, une au moins – l'enceinte – lui est spécifique.

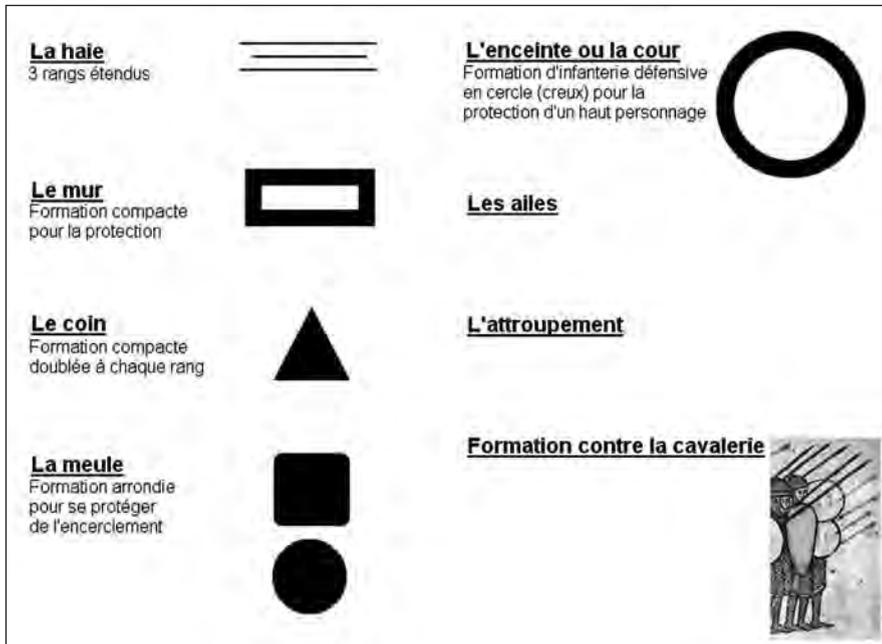
Les données sur l'affrontement collectif au Moyen Âge central sont donc pour le moins éparses et souvent le chercheur parcourt des œuvres complètes pour n'y trouver finalement qu'une courte mention à une quelconque organisation. Cependant, cette même pluralité des sources assure par recoupement une certaine fiabilité de l'information, puisque différents documents, de type et d'origine variés, assurent parfois d'une même réalité du combat. Ainsi, comme il apparaît assez

22 Jérôme Baschet, *L'iconographie médiévale*, Paris 2008; Olivier Boulnois, *Au-delà de l'image. Une archéologie du visuel au Moyen Âge (V<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, Paris 2008.

23 C'est du moins l'hypothèse la plus probable, mais il pourrait s'agir aussi de la représentation des ailes.

24 Voir également David Nicolle, *European Medieval Tactics*, t. 1 (*The Fall and Rise of Cavalry 450-1260*), Oxford 2011, p. 56.

25 Samuel Parsons Scott (trad.) et Robert I. Burns (éd.), *Las Siete Partidas*, 5 vol., Philadelphie 2001.



**Figure 3:** Hypothèse de formations d'infanterie, d'après les sources des XI<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles. Schéma de l'auteur.

régulièrement des traces d'ordre au sein des rangs ou certains traits généraux en matière d'armement, il ne faut guère s'étonner au final de trouver – très ponctuellement – des détails plus précis sur l'organisation et les fonctions de ces formations.<sup>26</sup> Formations à soumettre à présent aux règles et usages de la méthode expérimentale.

### *Le cycle pré-expérimental*

Après le travail d'historien *stricto sensu* intervient ce que nous nommons le «cycle pré-expérimental». Celui-ci se définit comme une phase transitoire permettant d'amener un premier ressenti sur le champ étudié. S'il n'exclut pas l'usage traditionnel de la méthode DiPHTeRIC (Données initiales, Problème, Hypothèse(s), Test, Résultats, Interprétation, Conclusion)<sup>27</sup>, il semble préférable de le distinguer

<sup>26</sup> Delpech, *op. cit.*, pp. 267–393; Nicolle, *op. cit.*, t. 1, pp. 42–57.

<sup>27</sup> Jean-Yves Cariou, La formation de l'esprit scientifique – trois axes théoriques, un outil pratique: DiPHTeRIC, in: Bulletin de l'Association des Professeurs de Biologie et Géologie 2 (2002), pp. 279–320.

d'un cycle expérimental «classique», car il ne peut être aussi cadré, du fait de la nécessité de prise de sensation – on pourrait dire de prise d'expérience – avec les principales données issues des sources (pièces archéologiques, postures récurrentes dans l'iconographie, etc.).<sup>28</sup>

Outre cet apport kinesthésique (mais fortement en lien avec lui, car issu de lui), le cycle pré-expérimental en permet d'autres, qu'il est possible de regrouper en deux catégories. Il vient tout d'abord à l'esprit les éléments historiques, puisqu'en donnant les bases nécessaires, ces premiers tests amènent les premières réponses, mais aussi de nouvelles questions. C'est ainsi que se dessine, assez naturellement, une hiérarchie du travail à effectuer. De là résulte un deuxième type d'apports que sont les éléments méthodologiques. Cette pratique initiale de l'expérimentateur le confronte aux difficultés particulières du domaine étudié. En cernant ces difficultés, il peut ainsi affiner la méthodologie qu'il doit poursuivre.

Le cycle pré-expérimental doit donc conduire à une appréhension globale du sujet analysé, sans perdre de vue les sources. C'est pourquoi nos tests ont débuté avec les informations récurrentes sur le combat de groupe : les formations attestées, et notamment les variations de densité des rangs (serrés ou espacés); la présence de plusieurs lignes, lesquelles peuvent se soutenir ou se relayer; l'utilisation de différentes armes.<sup>29</sup> Toutefois, afin de ne pas déboucher sur une vision trop restreinte – et restrictive pour la suite –, ces différentes données ont été conjuguées de façon assez libre, sans trop de cadres ou de limites.

Ce premier temps du travail expérimental a permis globalement d'accréditer les sources qui semblaient plus précises sur le combat de l'infanterie. Ainsi, les changements d'écart entre les hommes apparaissent tout à fait réalisables à l'échelle de petites unités (pour la dizaine, par exemple). Pour des groupes plus conséquents, il se peut qu'il y ait une complémentarité avec les lignes arrière. Si l'incorporation de celles-ci n'est pas évidente, elle peut effectivement s'envisager de manière ponctuelle pour apporter une aide aux troupes engagées. Il est enfin apparu que les armes d'hasts – la lance notamment – s'adaptaient plus facilement aux différences d'espacement que les armes de poing, lesquelles nécessitaient obligatoirement une certaine distance pour être manipulées.

Au regard du cycle pré-expérimental, les données principales, isolées depuis les sources, interagissent *de facto*. Il faut préciser immédiatement que ce n'est pas parce qu'elles ont été analysées ensemble que ce point s'est dégagé: les tests auraient pu être non concluants, comme ils l'ont été pour le geste des épéistes ou

28 Brice Lopez, Les jeux olympiques antiques. Pugilat, orthopale, pancrace, Noisy-sur-école 2010, pp. 42–44.

29 Ces éléments ont été définis suite au travail préalable d'analyse historique.

des massiers en rangs serrés. Cette complémentarité des armes et des types de combattants dans les formations d'infanterie est un fait classique au cours de l'histoire.<sup>30</sup> Pour l'époque médiévale, cela pouvait sembler différent, car le piéton est souvent considéré uniquement comme un soutien du cavalier, voire comme un auxiliaire à la bataille. La réalité apparaît plus complexe: une certaine solidarité devait exister chez les sergents à pied du Moyen Age central. Ce point amène par ailleurs beaucoup d'autres questions, non seulement sur les cadres d'ordre et de commandement, mais aussi sur l'entraînement et l'expérience des troupes.

Le cycle pré-expérimental permet aussi de toucher plus concrètement aux facteurs de difficultés, voire d'impossibilités, du sujet étudié. Pour le cas du combat de groupe, ils sont de trois sortes. Il y a tout d'abord la part pragmatique des moyens matériels: la quantité d'hommes présents sur un champ de bataille nécessite, pour la crédibilité des tests, des partenaires, adversaires et équipements nombreux et variés. Les composantes humaines – entraînement, état de forme, psychologie, moral – jouent également un rôle, mais se révèlent compliquées à appréhender, à isoler. Enfin, il faut observer la différence existant entre le geste historique, dont la finalité est la blessure ou la mort, et sa recréation contemporaine. La dangerosité du premier empêche (heureusement) toute répliquabilité immédiate lors de tests par la seconde.<sup>31</sup>

Naturellement, outre leur étendue, ces données ne sont pas isolées les unes des autres. Ainsi, pour un seul geste, il faut étudier son exécution par plusieurs combattants, avec un équipement, une expérience et un entraînement variés, cela face à des adversaires qui ont des équipements, expériences et entraînements tout aussi divers, le tout dans différentes situations. On comprend aisément que cette multiplication exponentielle des possibilités, comme des facteurs d'incertitude, rend l'expérimentation du combat de groupe particulièrement longue et ardue. L'idée consistant, à l'instar du combat singulier, à expérimenter ensemble le maximum, voire l'intégralité, des données est donc impossible à réaliser.

Cette impossibilité, mais aussi les premières réponses apportées et les nouvelles questions soulevées par ce cycle pré-expérimental, obligent le chercheur à s'adapter et à établir clairement une méthodologie à suivre lors des cycles expérimentaux ultérieurs. Comme il est impossible de recréer ne serait-ce qu'une situation complète d'un affrontement de groupe, il lui faut analyser par «isolat», c'est-

30 C'est le cas notamment dans la phalange grecque ou macédonienne, dans la légion romaine, dans les *tercios* espagnols de l'époque moderne, etc.

31 Il faut préciser que cet élément est spécifique à l'expérimentation du combat de groupe. En effet, pour l'expérimentation du duel, il est possible de travailler directement certaines finalités d'incapacité ou d'immobilisation de l'adversaire. La réalité du champ de bataille est, elle, plus meurtrière, et même s'il y a parfois la pratique de capture et de rançon, celle-ci s'adresse surtout aux chevaliers et non aux sergents d'infanterie.

à-dire en se concentrant sur un seul aspect du combat. Celui-ci doit être choisi initialement parmi les points les moins obscurs des sources. Enfin, de la même manière que l'historien a à cœur de définir précisément le contexte, l'expérimentateur doit poser un cadre strict à ses tests.

### *Le cycle expérimental*

Les unités compactes de lanciers sont une donnée qui apparaît assez fréquemment dans les sources. De plus, la phase pré-expérimentale a permis d'en entrevoir l'importance. Aussi, notre premier cycle expérimental s'est-il naturellement porté sur cet aspect. Il y a été associé le geste de poussée à la lance, dont une relation s'était elle aussi dessinée au préalable. La méthode définie ci-dessus a donc été appliquée au cas étudié. Elle peut se résumer clairement dans le tableau suivant (Fig. 4).

Les résultats obtenus au cours de ce cycle expérimental ont été riches. Lors de leur interprétation, il s'est dégagé à la fois une concordance et une cohérence des données, malgré la précaution prise au départ d'employer divers procédés afin de ne pas orienter les réponses. Certains traits généraux sur le geste du lancier en formation resserrée se sont dessinés.

Les appuis et le corps se sont assez naturellement profilés et inclinés sensiblement vers l'avant, afin de pousser plus efficacement, mais aussi de faire face au mieux à la pression adverse. Le bouclier, porté sur le côté gauche, s'est placé quasi perpendiculairement à la ligne scapulaire, de sorte qu'il agissait comme une barrière entre les adversaires les protégeant au mieux de l'estoc des armes. A l'imitation du geste du chevalier, la lance, tenue à une main, s'est retrouvée plaquée sous l'aisselle, dans le but d'en assurer une meilleure prise. Enfin, la tête s'inclinait instinctivement vers l'avant lors de l'impact pour protéger le visage sans découvrir le reste du corps, ce qui avait pour conséquence de présenter à la lance adverse la partie sommitale du casque, généralement pointue, et donc sans point d'accroche.

Au niveau d'un groupe, les écus se sont imbriqués vers la droite, en se posant partiellement au-dessus de celui du partenaire immédiat. Rapidement, il est apparu que pour maintenir cette cohésion des rangs lors des déplacements, il était nécessaire d'avoir une certaine cadence. Celle-ci est rendue possible, assez facilement, par le contact entre les combattants, mais aussi par la vue. En effet, dans la position décrite ci-dessus, le regard est sensiblement de côté, ce qui permet de voir à la fois son adversaire et son équipier de droite. L'intérêt principal d'avoir un groupe compact semble résider dans la force qui se dégage de la pression collective et donne le sentiment de se transmettre à l'individu.

Face à la lance, cette position du mur est intéressante, car elle permet d'éviter des brèches où l'arme peut pénétrer. Réciproquement, cette formation explique (en

CYCLE EXPÉRIMENTAL : LA POUSSÉE À LA LANCE EN RANGS SERRÉS	
<u>Observation du corpus de sources (partiel)</u>	
<p>[...] Quand son chevalier vit cela, il abandonna son maître et le cheval, et, au passage que je fis, pesa sur moi de sa lance entre mes deux épaules, et me coucha sur le cou de mon cheval, <b>et me tint si pressé</b> que je ne pouvais pas tirer l'épée que j'avais à la ceinture. Je fus obligé de tirer l'épée qui était ma selle ; et quand il vit que j'avais tiré l'épée, il ramena sa lance à lui et me laissa.<sup>1</sup></p>	
<p><b>Guerriers combattants.</b>          Décret de Gratien, Bologne, v. 1170-1190 – Chambéry, BM, ms. 13, fo 105 (photo : IRHT-CNRS).</p>	
<u>Problème</u>	
<ul style="list-style-type: none"> <li>– Y a-t-il une relation possible entre les formations d'infanterie en rangs serrés et les techniques de pression à la lance ?</li> </ul>	
<u>Hypothèses contextuelles</u>	
<ul style="list-style-type: none"> <li>– Dans le cadre d'un affrontement sur le champ de bataille.</li> <li>– Infanterie contre infanterie.</li> <li>– Geste exécuté à la lance associée au bouclier.</li> </ul>	
<p><sup>1</sup> § 221 : [...] <i>Et quant son chevalier vit ce, il lessa son seigneur et son cheval, et m'apoya, au passer que je fis, de son glaive entre les II espauls et me coucha sur le col de mon cheval et me tint si pressé que je pavoie traire m'espee que j'avoie ceinte. Si me couvint triare l'espee qui estoit a mon cheval ; et quant il vit que j'oz m'espee traite, si tira son glaive a li et me lessa.</i> (Jean de Joinville, <i>id.</i>, p. 276-279).</p>	

**Figure 4:** Le cycle expérimental: l'exemple de la poussée à la lance en rangs serrés.

partie au moins) la nécessité d'appuyer et de presser la lance sur les boucliers ennemis. Ainsi, au lieu du coup direct, lequel est difficile à porter même sur les zones peu protégées et expose à la venue au corps à corps sans usage possible de l'arme, il semble préférable d'amener ou de préparer la formation adverse à se rompre, afin de la vaincre ensuite plus facilement.

Cadres expérimentaux des tests

## Critères d'évaluation :

- Estimation de la faisabilité et du processus.
- Contextualisation de l'efficacité et des limites.

(N. B. : un critère objectif est l'observation de la capacité à maintenir la cohésion du groupe.)

## Limitations :

- Emploi d'armes sécurisées (tests en groupe).
- Concentration sur l'opposition lancier-lancier (faciliter l'émergence du geste du lancier).
- Interdiction des manœuvres de contournement (absence d'ailes).

## Elargissements possibles :

- Inclusion d'une deuxième ligne travaillant à l'identique.
- Variation des dispositifs.
- Opposition à différents adversaires.

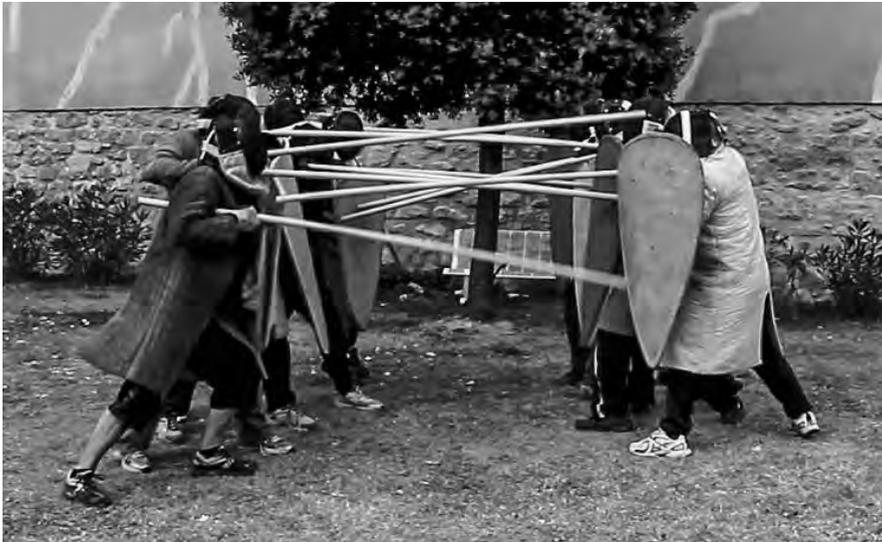
## Condition de réalisation (synthèse) :

- Conduite des tests à une vingtaine de reprises, avec des dizaines de répétitions des mouvements lors de chaque série.
- Variation des procédés (groupes allant de dix à trente pratiquants, avec différents niveaux, orientés par des consignes dissemblables, etc.).

Résultats (synthèse)

- Formation en rangs serrés avec la lance plaquée sous l'aisselle parfaitement réalisable (voir la description dans la partie « Interprétation des résultats »).
- En position défensive (sans déplacement), l'unité est extrêmement solide et difficile à rompre.
- En position offensive, face à un adversaire en rangs espacés, l'unité est généralement plus puissante. Cependant, cette formation peut manquer de réactivité et présenter des faiblesses sur les ailes (nouveaux tests expérimentaux à mener).
- Face à un adversaire utilisant la même formation, l'avantage est souvent à celui qui maintient la plus grande cohésion de groupe. Il est toutefois fréquemment observé que la désolidarisation ne se produit qu'après une pression avec les boucliers, les lances n'ayant servi qu'à « préparer le terrain » (nouveaux tests expérimentaux à mener).

Il va sans dire que ces quelques éléments ne prétendent pas cerner entièrement la façon de combattre de l'infanterie du Moyen Age central. Ils tentent d'apporter des éclaircissements sur un aspect particulier de l'affrontement. Mais naturellement, des élargissements sont possibles. En fin de cycle, ils peuvent donner de nouvelles pistes et aussi permettre ultérieurement de relier les isolats entre eux.



**Figure 5:** Expérimentation de la poussée à la lance en rangs serrés, menée avec l'association Les Milites de Dun, en octobre 2013. Cliché de l'auteur.

C'est ainsi que quelques variations des dispositifs ont été effectuées au cours de certains tests sur la poussée de lance. Il semble confirmé que ce geste est plus efficace en rangs serrés, car l'effet de pression est accentué par le groupe, et ce même si on profite des écarts pour avoir une deuxième ligne qui travaille à l'identique. En revanche, si le combattant du deuxième rang saisit sa lance en posture haute (prise inversée), il se crée une couverture sur les épaules de la première ligne, où une faiblesse avait été observée.

Toutefois, les éléments inconnus au sujet de la deuxième ligne semblent encore trop nombreux pour commencer l'expérimentation de sa relation avec la première. L'arme ou les armes utilisées, leur tenue, la gestion générale de ce rang, etc. sont autant d'éléments qu'il faut sans doute considérer prioritairement. A cela s'ajoute le fait que les caractéristiques de la première ligne, ou même des caractéristiques plus générales, sont encore bien peu définies. Citons de manière non exhaustive, le cadre d'ordre, la marche au pas, la capacité de perforation de la lance – laquelle n'est pas uniquement utilisée en poussée –, l'opposition à d'autres armes, entre différentes formations, autant d'éléments à envisager avant d'aborder plus en détail l'interaction entre les corps de troupes.

Pour le présent cycle, nous avons procédé à des tests lors d'une vingtaine de reprises (comprenant, à chaque fois, des dizaines de répétitions des mouvements), au sein de différents groupes, de différents niveaux, informés par différentes consignes. Cette méthode, qui demande un temps relativement conséquent pour arriver à cerner un seul geste, dans une seule situation, est néanmoins la seule permettant d'avoir des résultats fiables. C'est la raison pour laquelle il convient d'être prudent avant de faire des liens entre les différents isolats, voire d'envisager ceux-ci, car cela pourrait nuire à l'objectivité des tests ultérieurs. Il faut donc se montrer patient et admettre que cela prendra sans doute plusieurs années de recherche et d'expérimentation dans ce domaine avant de commencer à voir se dessiner des rapports.

### ***Conclusion***

S'il semble trop tôt et hors de propos ici d'essayer d'apporter des conclusions générales sur le combat de groupe du Moyen Age central, quelques nouvelles données commencent tout de même à apparaître.

Les premiers retours d'expérience portent naturellement sur le geste: gestes possibles ou impossibles à effectuer, gestes efficaces et économes, etc. Ainsi, la position de la lance couchée sous l'aisselle pour le combattant d'infanterie est non seulement possible à effectuer en rangs serrés, mais possède de surcroît une utilité manifeste, notamment lors de la venue à «la presse».

Associé à la complémentarité qui se dégage de l'équipement, l'usage des armes renseigne aussi sur ces hommes à pied, dont il a sans doute été trop dit qu'ils n'avaient qu'une piètre valeur militaire. Lors de nos tests, la prise et le maintien efficace des rangs serrés se sont révélés – à notre surprise – relativement facile à exécuter et à reproduire. Cela sous-entendrait que des rudiments martiaux pouvaient être enseignés relativement rapidement, sans nécessité de passer par un cadre militaire très strict ou dûment établi. En corrélation avec d'autres unités, les soldats d'infanterie seraient donc susceptibles d'avoir eu un rôle, si ce n'est déterminant, du moins plus important qu'il n'a été vu jusqu'alors. Naturellement, cela renvoie inévitablement aux questions plus vastes des formations et du commandement, mais avec de nouveaux apports et un regard neuf.

Au niveau des champs disciplinaires, l'exemple choisi tend à montrer qu'il ne faut pas catégoriser les modèles uniquement d'après des conventions littéraires ou iconographiques. Si, comme tendent à le prouver les tests, la tenue de la lance sous le bras n'est pas l'apanage des chevaliers, alors la reproduction de cette saisie par l'infanterie dans les œuvres artistiques n'est pas plus une copie du modèle équestre, mais bien le reflet d'une certaine réalité du champ de bataille. Ainsi, une meilleure

connaissance des pratiques permettrait de revoir le sens de certains gestes dans l'art et, par extension, le classement établi au sein des «catalogues gestuels».<sup>32</sup>

Enfin, au terme de cette étude, il semble important d'insister sur la méthode qui se dessine pour l'expérimentation du combat de groupe. A partir de la mise en place d'un premier cadre général, certains aspects plus précis – récurrent dans les sources – peuvent être approfondis, puis coordonnés ultérieurement. Si ce procédé doit être comparé – lorsqu'il y aura des publications scientifiques de leurs travaux – avec celui des autres expérimentateurs de la militaria historique, et peut donc encore fluctuer, il faut néanmoins noter que les caractères généraux d'une méthodologie expérimentale au sens large commencent à émerger<sup>33</sup>...

L'expérimentation a donc une place au rang des disciplines historiques. Il ressort des rencontres entre historiens du geste qu'elle est le procédé – l'outil – nécessaire à la redécouverte des techniques, au même titre que la numismatique est celui de l'histoire des monnaies ou la sigillographie celui de l'histoire des sceaux. Mais, de la même manière que le numismate ne peut étudier qu'à partir de l'invention de la monnaie, ou le sigillographe qu'à la création des sceaux, l'expérimentateur ne peut se substituer à l'apparition des sources sur le geste, qu'elles soient documentaires, iconographiques ou archéologiques. En aucun cas, il ne doit inventer pour satisfaire à un désir de pratique, ou encore pour coller à des réalités modernes, supposées ou fantasmées. Ce point peut sembler évident, mais il convient pourtant de le réaffirmer. Il fait ressortir un élément capital: l'expérimentation s'inscrit dans un processus large de compréhension du passé. Elle n'est ni une fin en soi, ni un prétexte. Elle est encadrée par les méthodes d'analyse historique, qui en sont le préalable et le but.

Au final, si nous sommes arrivés à montrer que l'expérimentation pouvait être rigoureuse, si nous avons apporté des preuves que l'expérimentation devait être considérée comme une science historique – certes, récente – au même titre que celles encore nommées parfois «disciplines auxiliaires à l'histoire», alors l'objectif de cet article aura été atteint.

32 François Garnier, *Le langage de l'image au Moyen Age*, t. 1 (Signification et symbolique) et t. 2 (Grammaire des gestes), Paris 1982 et 1989.

33 Le lecteur peut s'en rendre compte à la lecture du présent ouvrage.

# Restitution des gestes martiaux: évolutions et révolutions au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle

---

Pierre-Henry Bas

Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, à Augsbourg, le conseiller et trésorier de la ville Paul-Hector Mair<sup>1</sup> peut se réjouir de la concrétisation d'une commande exceptionnelle: la réalisation de plusieurs volumineux manuscrits traitant de l'art du combat: «*Opus Amplissimum de Arte Athletica*», l'œuvre la plus magnifique, la plus complète, sur l'art des athlètes. Ces ouvrages rédigés en haut-allemand précoce<sup>2</sup> et en latin<sup>3</sup> représentent une somme de travail considérable. Chacun des six tomes comprend environ trois cents folios richement illustrés et aborde l'art du combat dans sa totalité, à savoir, la lutte, l'escrime, le combat en armure ou encore à cheval.<sup>4</sup> Paul-Hector Mair est un homme du passé tourné vers l'avenir; son travail sert à préserver l'art ancien du combat, entre autres celui que nous pouvons attribuer au mythique maître d'armes du XIV<sup>e</sup> siècle, Johannes Liechtenauer. Humaniste, il rappelle dans une chronique introductive l'habitude des anciens, qu'ils soient Grecs, Romains ou Germains, de pratiquer les armes pour le jeu, et cela en prévision de la guerre. Prenant ces ancêtres pour des modèles, il semble chercher à instruire la population «ignorante, impertinente et paresseuse» d'Augsbourg.<sup>5</sup> Pour ce faire, il tire d'autres ouvrages d'escrime qu'il possède ou qu'il a pu consulter, la majeure partie des connaissances martiales qu'il adapte sous la forme d'une espèce d'encyclopédie présentant différents enchaînements techniques entre deux

- 1 La vie de cet individu n'est pas dénuée d'intérêt: en plus de son travail de chroniqueur et de compilateur, il est membre du conseil (*Ratsdiener*) de la ville d'Augsbourg en tant que secrétaire en 1537, puis trésorier de l'hôtel de ville en 1541. Accusé de malversations financières et de détournement de fonds publics, il est condamné puis pendu en décembre 1579. Voir à ce sujet Kazuhiko Kusudo, «P. H. Mair (1515–1579): A Sports Chronicler in Germany», in: John McClelland et Brian Merrilles (éds.), *Sport and Culture in Early Modern Europe - Le Sport dans la Civilisation de l'Europe Pré-Moderne*, Toronto 2002, pp. 339 à 355 et Benedikt Mauer, «Sammeln und Lesen – Drucken und Schreiben. Die vier Welten des Augsburger Ratsdieners Paul Hector Mair», in: Franz Mauelshagen und idem (Hg.), *Medien und Weltbilder im Wandel der Frühen Neuzeit*, Augsburg, 2000, pp. 107 à 131.
- 2 Le *Frühneuhochdeutsch* concerne la période allant environ de 1350 à 1650, tel que le définit Wilhelm Scherer, *Zur Geschichte der deutschen Sprache*, Berlin 1868.
- 3 Un premier ensemble de deux tomes est rédigé uniquement en allemand: Dresden, Sächsische Landesbibliothek, Mscr. Dresd. C93 et C94. Un second est rédigé en latin où sont ajoutées quelques planches, München, Bayerische Staatsbibliothek, Cod. icon. 393, t. I et II. Enfin un troisième combine les deux langues sur une même page, Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. Vind. 10825/26. Nous pouvons évaluer la date de création de ces manuscrits entre 1542 et 1552.
- 4 Concernant ces trois formes de combat du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, nous renvoyons à la publication de Daniel Jaquet (éd.), *L'art chevaleresque du combat. Le maniement des armes à travers les livres de combat (XIV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles)*, Neuchâtel 2013.
- 5 Mscr. Dresd. C93, fol. 2r à 16r.

combattants. Chaque folio est composé d'un titre, d'une illustration où sont figurés deux combattants et d'un texte explicatif détaillant chaque mouvement successif des deux protagonistes. Certaines parties des manuscrits, comme celles traitant de l'épée à deux mains, de la dague, ou d'un type de combat plus spécifique, sont complétées par un texte recopié à partir de manuscrits antérieurs.<sup>6</sup>

À la même période en 1553, en Italie cette fois-ci, paraît un ouvrage d'escrime révolutionnaire: le *Trattato di Scientia d'Arme, con un Dialogo di Filosofia*.<sup>7</sup> A nouveau, l'initiateur de ce projet n'est pas un maître d'armes, puisque son auteur Camillo Agrippa est un architecte et un ingénieur de Rome. Il met en avant une escrime rationnelle centrée sur l'étude de la rapière, une épée à une main qui privilégie l'estoc aux coups de taille. Il s'agit d'une véritable réduction en art,<sup>8</sup> qui expose, à travers des principes et des techniques clairs, sa vérité à propos d'une escrime que nous pouvons qualifier de géométrique.

Ainsi, les ouvrages de Mair apparaissent comme une conclusion des arts martiaux allemands traditionnels, sous la forme classique d'un manuscrit. À l'opposé, celui d'Agrippa marque un nouveau tournant aussi bien sur le plan de la codification que de la didactique, en prenant cette fois-ci la forme d'un traité imprimé.

Ces ouvrages sont étudiés par certaines associations d'AMHE<sup>9</sup>, lesquelles cherchent à décortiquer les techniques et à en sublimer le contenu, en mêlant étude théorique et *expérimentation gestuelle*.<sup>10</sup> Toutefois, le vœu d'exhaustivité de Mair, avec par exemple des centaines d'enchaînements à l'épée à deux mains, a pour conséquence un travail expérimental assez laborieux.<sup>11</sup> Au contraire, l'ouvrage

6 Nous pouvons notamment citer pour l'épée à deux mains une glose de l'escrime de Liechtenauer assez proche d'un manuscrit faussement attribué au seul Juden Lew, Augsburg, Universitätsbibliothek, Cod. I.6.4<sup>o</sup>.3, 1450, ou encore un texte sur le combat au long couteau (le *messer*), lié en particulier à un manuscrit de Hans Lecküchner, Heidelberg, Universitätsbibliothek, Cod.Pal.Germ. 430, 1478.

7 Traité sur la science des armes avec un dialogue philosophique, Camillo Agrippa, *Trattato di Scientia d'Arme, con un Dialogo di Filosofia*, Rome, 1553. Édition: Ken Mondschein, *Fencing: A Renaissance Treatise by Camillo Agrippa*, New York 2009. Une seconde édition est publiée à Venise en 1568, intitulée *Trattato di scienza d'arme, e un dialogo in detta materia*.

8 «Du latin *ad artem redigere*: [consiste à] rassembler des savoirs épars, fragmentaires et souvent non-écrits, les mettre en ordre méthodique à l'aide des mathématiques, de la rhétorique, de la figuration. Contribuer ainsi au bien public.» Définition donnée en quatrième de couverture dans Pascal Dubourg-Glatigny et Hélène Vérin (éd.), *Réduire en art, la technologie de la Renaissance aux Lumières*, Paris 2008. Concernant Camillo Agrippa, voir l'article de Pascal Brioiest, *La réduction en art de l'escrime au XVI<sup>e</sup> siècle*, in: *ibid.*, pp. 293–316.

9 Arts martiaux historiques européens. Paulus Hector Mair est plus particulièrement étudié par l'association REGHT (Recherche et Expérimentation du Geste Historique et Technique).

10 L'expérimentation gestuelle en arts martiaux est le fait de respecter une méthodologie au caractère scientifique intégrant la pratique physique. Son rôle est de réfuter ou de valider une hypothèse concernant les différents paramètres de réalisation d'une technique, d'étudier l'intégration de celle-ci dans un schéma tactique et son application à vitesse réelle.

11 Ce travail reste toutefois indispensable à l'accumulation d'expériences, c'est-à-dire aux savoir-faire empiriques fondés sur l'étude pratique des pièces. Sans toujours comprendre dans un premier temps

d'Agrippa paraît plus accessible grâce à son effort didactique. Nous avons donc voulu comparer ces deux œuvres que tout semble opposer, afin de comprendre ce qui est vraiment novateur dans l'escrime d'Agrippa, ou du moins dans sa manière de rationaliser l'escrime. L'objet de cet article est ainsi d'illustrer comment une comparaison textuelle doublée de l'expérimentation gestuelle permet de mieux étudier et de restituer les gestes martiaux des livres de combat du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Tout d'abord en posant la question de l'efficacité gestuelle, puis celle de la systématique, enfin celle de la transposition des codifications gestuelles. L'objectif est ainsi dans un premier temps de contextualiser la pratique des techniques exposées. Dans un second temps, de s'intéresser à la mise en système de ces techniques. Et pour finir, dans un troisième temps, de tenter de substituer un procédé de codification à un autre de manière à offrir de nouvelles clefs de lecture.

### *La notion d'efficacité*

Mair est assez clair en ce qui concerne son projet auctorial: il explique dans son introduction qu'il souhaite à la fois conserver et transmettre l'art athlétique du combat et fait rentrer son étude dans un processus éducatif. A l'opposé, l'escrime d'Agrippa aurait pour objet le pragmatisme du duel improvisé ou celui organisé en champ clos, littéralement avec des barrières: *ne gli steccati*.<sup>12</sup> A première vue, l'objectif est donc forcément de tuer ou de blesser comme l'indique le texte, mais il est précisé également qu'il est possible de perdre le duel en touchant simplement les barrières délimitant le combat.<sup>13</sup> De plus, le fait que la cible principale soit souvent la poitrine permet peut-être de pratiquer ce type d'escrime de manière plus sécurisée dans les salles d'armes en évitant de blesser le visage. Le même rapprochement peut être fait avec l'escrime de Mair qui concerne davantage le combat ludique et l'escrime d'école. C'est du moins ce que laisse à penser le type d'armes illustrées, des armes «neutralisées» qui tiennent davantage de l'instrument pour faire de l'escrime que de l'outil pour tuer.<sup>14</sup> Il n'est donc pas possible de s'appuyer sur les ouvrages de Mair afin d'observer «l'efficacité réelle» d'une arme en faisant, par

tous les paramètres techniques et les conséquences exactes de ses gestes, le chercheur peut se créer petit à petit une «empathie» technique et tactique difficile à restituer par écrit. Ce qui lui permet par la suite d'avoir l'intuition nécessaire à la formulation de bonnes hypothèses de travail. Voir à ce sujet: Daniel Jaquet et Dora Kiss, L'expérimentation du geste martial et artistique: regards croisés, in: E-Phaïstos 3/2 (2015).

12 Agrippa, Trattato di Scientia d'Arme..., *op. cit.*, introduction.

13 *Ibid.*, lib. 2, cap. 7.

14 Les épées sont des *fechtschwerten*, des épées à lame souples non aiguisées et démunies de pointe. Certaines armes sont en bois ou en cuir comme les poignards et les sabres courbes: les *dussacken*. Le travail à la pique se fait avec de longs bâtons sans fer, les hallebardes possèdent souvent quant à elles des pointes sphériques émoussées.

exemple, des tests de coupe ou de perforation avec une arme tranchante et effilée. Seul peut être étudié la polyvalence, l'efficacité martiale et la maniabilité de l'arme. Nous noterons aussi que contrairement à aujourd'hui, l'absence apparente de port de protections de corps et de tête conduit certainement à un risque accru de blessures, aux doigts, aux coudes, ou au visage. C'est ce que montrent d'ailleurs certaines illustrations où du sang gicle parfois d'un crâne suite à un puissant coup.<sup>15</sup>

Ainsi le combat à pied, dans un contexte ludique ou proto-sportif, consiste au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle à vaincre son adversaire sur le plan technique et non sur le plan réel. C'est-à-dire à gagner l'affrontement en respectant les conventions et les règles d'une escrime comme finalité et non pas à mettre hors de combat un adversaire en utilisant l'escrime comme moyen.

A la question de savoir si l'étude des techniques permet de relever leur efficacité, la réponse dépendra toujours de l'objectif initial: s'agit-il de mettre hors de combat l'adversaire, de le tuer ou de le blesser? Ou encore seulement de le toucher ou de contrer ses attaques? Plus que l'analyse des livres de combat, l'étude du contexte permet de juger de la pertinence d'une technique. Car, comme l'explique Rainer Welle en s'appuyant sur l'exemple de la lutte, la distinction entre une technique ludique et une technique sérieuse se perçoit lors de sa résolution et non dans le temps de sa réalisation.<sup>16</sup> Autrement dit, l'évaluation de l'efficacité d'une technique n'est pas forcément possible à travers l'analyse des paramètres moteurs. Par exemple à la lutte, les techniques qui visent à faire tomber l'adversaire ou à lui faire une clef de bras ne deviennent réellement dangereuses que dans le cas où elles sont réalisées entièrement avec un maximum de force contre un adversaire très peu coopératif. Cela dépend aussi en partie du profil et de la condition physique de ce dernier. Certains textes précisent tout de même qu'il est possible de briser le bras de l'adversaire, où illustrent certains coups «mortels» dans des contextes bien particuliers<sup>17</sup>, mais pour les autres situations il est assez difficile de s'assurer des conséquences immédiates d'un coup.<sup>18</sup>

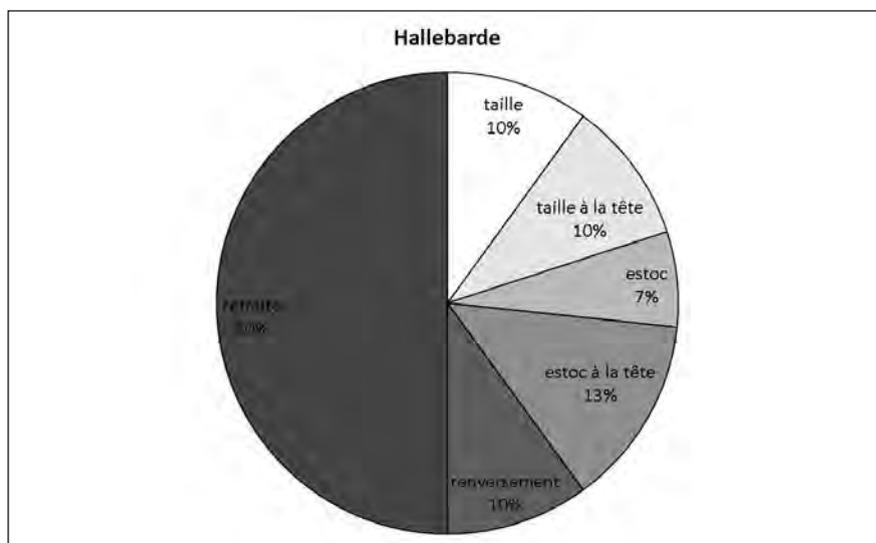
15 Mscr. Dresd. C.93.: A l'épée à deux mains: fol. 32v, pl. 21; fol. 52v, pl. 62 et fol. 73r, pl. 111; au lourd bâton de paysans: fol. 225v à 226v, pl. 5–8; et dans l'affrontement entre des armes différentes: fol. 228rv, pl. 3 et 4 et fol. 232r, pl. 11. Le manuscrit latin montre un peu plus de blessures à l'épée à deux mains: Cod.icon.393, fol. 48rv, pl. 61–62; fol. 54v, pl. 74 et fol. 73r, pl. 111.

16 Rainer Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen». Der Ringkampf als adelige Kunst im 15. und 16. Jahrhundert: Eine sozialhistorische und bewegungsbio-graphische Interpretation aufgrund der handschriftlichen und gedruckten Ringlehren des Spätmittelalters, Pfaffenweiler 1993, p. 2, cit. in Daniel Jaquet, *Fighting in the Fighschools late XVth, early XVIth century*, in: *Acta Periodica Duellatorum* 1 (2013), pp. 51–52.

17 Chez Mair, il s'agit des affrontements avec des armes différentes pour le self-défense cité à la note 14: nous y voyons des crânes ensanglantés, des corps et des gorges transpercés de part en part...

18 Il est possible d'étudier d'autres sources, comme les documents judiciaires et les lettres de rémission afin d'y analyser les blessures et les homicides. Voir Pierre-Henry Bas, *Le combat à la fin du Moyen*

Généralement en escrime et en lutte, une technique ou une pièce (*Stück*) est présentée, accompagnée d'une éventuelle technique de contre, qui sera éventuellement elle-même contrée. L'originalité de Mair est qu'en plus de proposer de manière analytique chaque pièce une à une, il propose des enchaînements où les deux adversaires interagissent, exécutant des actions simultanées inscrites de manière chronologique. Il est possible de se focaliser sur l'action finale de chacun de ces enchaînements – le «dénouement» – et de quantifier le nombre de coup d'estocs, de coups de taille, de renversements de l'adversaire ou de remises à distance afin de s'éloigner de celui-ci. Par exemple, les retraites sont bien plus nombreuses pour les armes d'hast. Cela peut témoigner de la nécessité de garder une certaine distance afin de pouvoir exécuter un autre enchaînement ou bien la volonté de ne pas terminer par un véritable coup mettant hors de combat l'adversaire. S'il s'agit d'une taille ou d'un estoc, celui-ci, donné de manière classique, pourra être contré par une autre technique du manuscrit, l'occasion d'exécuter un nouvel enchaînement.



**Figure 1:** Finalité des enchaînements à la hallebarde de Mair à partir de 21 pièces<sup>19</sup> et de 30 dénouements.<sup>20</sup>

Age et durant la première modernité: théories et pratiques, thèse de doctorat dirigée par Bertrand Schnerb, Université Lille III, 2015, et *idem*, The true edge: a comparison between self-defense fighting from German «fight-books» (Fechtbücher) and the reality of judicial sources (1400–1550), in: *Acta Periodica Duellatorum* (1) 2013, pp. 179–195.

19 Mscr. Dresd.C.93, fol. 202r à 211v, pl. 1–21 et Cod. Vind. 10826, fol. 120r, pl. 21.

20 Le dénouement est, comme nous l'avons vu, la dernière action d'un enchaînement. Par conséquent, ils sont plus nombreux car certains enchaînements offrent *in fine* plusieurs possibilités.

La moitié des pièces à la hallebarde de Mair se terminent par une retraite et à peine un quart des coups finaux sont délivrés en direction de la tête. La priorité est donc donnée à l'enchaînement et aux questions rythmiques et non à la conséquence finale.

Cela pose la question de l'efficacité et du pragmatisme en combat ludique. Est-ce que l'exécution de ces techniques a réellement pour but de toucher de la manière la plus simple ou la plus sûre l'adversaire sans être touché en retour?

A l'opposé d'Agrippa qui reste attaché à un strict pragmatisme pour le duel<sup>21</sup>, l'expérimentation gestuelle des pièces et le maniement des armes en général laissent à penser à deux rationalisations différentes de l'escrime. En effet, les situations martiales proposées par Mair sont parfois d'une telle richesse et d'une telle spécificité, que nous dépassons souvent le cadre d'un combat traditionnel de base entre deux individus pas ou peu versés dans l'art de l'escrime.<sup>22</sup> A chaque problème posé, l'escrime germanique propose à travers l'œuvre de Mair diverses solutions additionnées de leur contre. Le pragmatisme est donc relatif, l'efficacité relève apparemment aussi bien de la dimension tactique (l'enchaînement des techniques) que de l'aspect technique (le choix d'une technique spécifique). Il s'agit, comme aux échecs, de réfléchir aux coups suivants, que ce soit par une tactique offensive afin de déborder l'adversaire, ou défensive afin de reprendre l'initiative après avoir temporisé. L'expérience qui consiste à reproduire ces enchaînements, avec ou sans le consentement d'un adversaire, montre les limites pratiques de ce genre d'approche où seul un très grand savoir-faire technique doublé d'une très grande expérience permettraient d'appliquer réellement un matériel technique aussi complexe. Une hypothèse est que ce type de codification est peut-être avant tout un exercice didactique. Cet ouvrage fournirait à l'éventuel lecteur et pratiquant un solide bagage technique et la possibilité d'acquérir des automatismes en les étudiant et en répétant ces gestes techniques. Si le lecteur est un maître qui a ses propres élèves, il pourrait même s'agir d'un répertoire de pièces et d'enchaînements à enseigner. Cependant, Mair donne en introduction quelques pistes de réflexion sur les raisons pratiques d'une telle codification. Il explique que certaines techniques illustrées sont issues d'ouvrages antérieurs<sup>23</sup>, réalisées par deux escrimeurs compétents qui ont servi de modèles vivants.<sup>24</sup> La mise en pratique d'assauts

21 Par exemple, Agrippa a pour principe de toujours menacer son adversaire de la pointe de son arme, de faire les mouvements les plus courts et les plus rapides. Il remet souvent explicitement en cause les techniques des autres maîtres et les habitudes de son époque.

22 C'est ce que tend à démontrer l'étude des combats réels à partir de l'exposé des lettres de rémission. Voir Bas, «Le combat à la fin du Moyen Âge».

23 Par son autographe, nous connaissons d'ailleurs la liste des ouvrages en sa possession. De plus certaines similitudes iconographiques ou textuelles avec d'autres manuscrits sont assez évidentes.

24 Par. ex.Cod. 10825, fol. 13r. Cité dans Kusudo, P. H. Mair (1515–1579), *op. cit.*, p. 347.

du même type a permis également de souligner la pertinence technique de certains enchaînements et de révéler qu'à côté des techniques complexes se présentaient des situations courantes et de solides principes. De plus, à la différence des autres auteurs antérieurs de la tradition Liechtenauerienne, nous comprenons les possibilités ou parfois les nécessités de parer, de menacer, de ne pas toucher à chaque action, mais de s'y essayer. Ainsi, Mair expose à la fois des situations tactiques et techniques très complexes et les moyens de les neutraliser et de les utiliser, où interviennent finalement des techniques assez basiques et une logique d'enchaînement. En absence d'autres sources, nous pouvons difficilement nous demander à quel niveau ce type de codification reflète véritablement les pratiques ludiques des salles d'armes et autres lieux de rassemblements d'escrimeurs. Ce qui est certain, c'est qu'il devait y exister des contraintes techniques dues à l'absence de protections de corps, conduisant à des formes de conventions et à une certaine logique à suivre.<sup>25</sup>

### *La notion de système*

Un survol rapide des pièces de l'*Arte Athletica* donne l'impression qu'il n'y a pas de système, malgré une très forte cohérence technique au sein de l'ensemble du corpus. Ce constat invite à une double lecture: une première globale et sensiblement conforme à la construction de l'ouvrage, consistant à lire intégralement les deux tomes avant de revenir sur certaines de ces parties, cette dernière démarche étant facilitée par Mair grâce à l'ajout d'un index. Une seconde plus attentive à l'organisation interne du manuscrit, en commençant par les armes ou disciplines principales – comme l'épée à deux mains, le dussack, le bâton à deux bouts, la lutte, la dague –, jusqu'aux armes plus spécifiques comme la pique, la rapière ou encore la faucille.<sup>26</sup> Deux exemples illustrent bien la nécessité de cette approche: la lutte est présente avec toutes les armes, pourtant elle n'est qu'en grande partie expliquée à la fin de la section sur le *blossfechten*. En ce qui concerne les armes d'hast, il semble difficile d'étudier correctement la hallebarde sans avoir assimilé préalablement l'usage de l'épée à deux mains, puis du bâton. Partir d'une arme principale à la fonction propédeutique – c'est-à-dire dont l'enseignement initial

25 Voir Bas, «Le combat à la fin du Moyen Age», *op. cit.*

26 Cela concerne avant tout le combat à pied sans armure, le combat nu ou *blossfechten*. Les armes principales sont celles que nous avons l'habitude de retrouver dans les autres manuscrits et les traités antérieurs (même si le dussack remplace ici le couteau à clou ou *messer*). Les armes plus spécifiques sont celles dont l'usage est original. Ces armes et leurs utilisations sont étudiées en détails dans Bas, «Le combat à la fin du Moyen Age», *op. cit.*

sert aussi de base pour les autres armes<sup>27</sup> –, est ce que propose également Agrippa en consacrant la majorité de son ouvrage à la rapière.

La différence entre les deux œuvres vient surtout du fait que là où Agrippa raisonne davantage en termes de système, Mair préfère exposer et résoudre des problèmes afin sans doute, comme nous l'avons vu, de conserver une certaine richesse technique qui ne pourrait intégrer un système fermé. Néanmoins, Mair applique toujours les principes fondamentaux de l'école liechtenauerienne, lesquels reposent sur des notions de temps, de force et sur la faculté à juger dans quelle situation physique on se trouve.<sup>28</sup> Il développe même ce lien à la biomécanique en introduction<sup>29</sup> où il explique qu'il existe chez l'homme trois balances/équilibres ou *waagen*: la balance haute avec le corps tendu et les pieds joints, la médiane avec les jambes plus écartées, enfin la basse avec le corps solidement affaissé vers le bas. Il s'agit d'indications on ne peut plus précieuses, car la «balance» détermine à la fois l'équilibre et la stabilité du corps, mais aussi la portée de l'arme. C'est d'ailleurs par ce point qu'Agrippa commence lui aussi son œuvre en abordant cette question sous l'angle de la géométrie.<sup>30</sup> L'ensemble de ces notions et de ces principes sont vérifiables par la simple pratique physique, en étant debout et en se saisissant d'une épée.

Dans le même ordre d'idées, Mair précise aussi les points faibles du corps humain pour le corps à corps: le menton, la gorge, les poignets, les plis du coude, les coudes et les jarrets. La pratique montre la pertinence d'un tel paradigme biomécanique, au fondement de tout système martial. Mair réalise ainsi lui aussi une véritable réduction en art.<sup>31</sup> Son travail respecte en tout point ce type de démarche, puisque lui aussi choisit et adapte des images issues de très nombreux ouvrages, que ce soit des illustrations isolées ou bien détachées de leur texte. Il les classe de manière rigoureuse, puis les commente à nouveau pour la jeunesse et pour la postérité. En ce qui concerne Agrippa, il est parfois difficile d'y distinguer toujours la limite entre l'art et la science.<sup>32</sup> En effet, il est possible de considérer qu'Agrippa, par son projet didactique, par sa manière de codifier et d'expliquer les gestes, réa-

27 «Von Fechten in der Stangen/Weliche ein Vrsprung ist viler wehre/als Langspiesz/schefflin/helmparten vnd zuberstangen» [Du combat au bâton lequel est la source de nombreuses armes comme la pique, la demi-pique, la hallebarde et la guisarme], in: Andre Paurenfeyndt, *Ergründung Ritterlicher Kunst der Fechterey*, Francfort 1531, p. 44.

28 Le fort, le faible, l'entre-temps, l'avant et l'après, respectivement pour simplifier: *Stark*: la partie de la lame près de la garde; *Swach*: la partie de la lame près de la pointe; *Indes*: le moment où les armes rentrent en contact; *Vor*: l'instant avant ce contact; *Nach*: l'instant après ce contact.

29 Par. ex. mscr. Dresd. C.93, fol. 19r.

30 Il s'agit du rapport comparé entre l'écartement de la jambe et la portée du bras conduisant au développement, voir Agrippa, *Trattato di Scientia d'Arme*, *op. cit.*, cap. 2, p. 4b.

31 Voir note 7.

32 Dietl Cora, et Georg Wieland (éd.), *Ars und Scientia im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit: Ergebnisse interdisziplinärer Forschung*: Georg Wieland zum 65. Geburtstag, Tübingen/Basel 2002.

lise bien une réduction en art.<sup>33</sup> Mais à la lumière des écrits aristotéliens, il pourrait s'agir également d'une «réduction en science». L'art est dans son aspect opératif un savoir-faire, une habileté qui a vocation à produire des choses matérielles ou immatérielles comme le sont les gestes. La science a surtout pour objet l'explication et l'interprétation des phénomènes, la recherche de principes et de règles que l'on retrouve dans la nature: elle démontre l'art, en s'appuyant sur des preuves scientifiques.<sup>34</sup> Par conséquent, l'approche scientifique d'Agrippa dans son *Traité de la science des armes* nous apparaît plus clairement que dans *L'œuvre la plus magnifique sur l'art des athlètes* de Mair.

La question est maintenant de savoir s'il est possible, sur le modèle d'Agrippa, d'opérer à notre tour une «réduction en science» de l'ouvrage de Mair afin d'y appliquer de nouvelles clefs de lecture et d'en faciliter l'explication comme l'enseignement.

### *Transposer un système?*

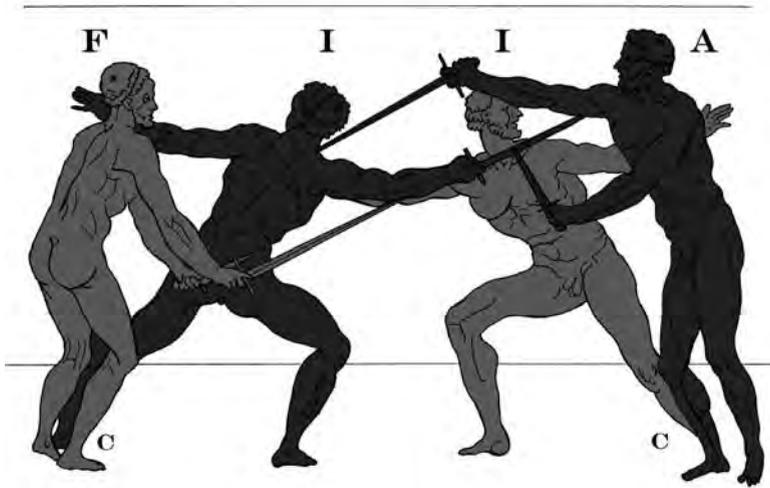
Le traité d'Agrippa invite à transposer aussi bien les mécanismes de son raisonnement, que sa manière de codifier le mouvement à l'œuvre de Mair. Prenons ici un exemple de chaque:

- La méthode «agrippienne» commence par l'étude des gardes principales nommées A, B, C, D, etc. où les aspects offensifs et défensifs sont tour à tour analysés.<sup>35</sup> Après avoir exposé les bases et les principes des différentes gardes et des coups, Agrippa présente leurs applications dans sa seconde partie, en exposant entre autres les feintes plus complexes. Il est possible d'appliquer cette méthode aux ouvrages de Mair, que ce soit dans la manière d'aborder le problème des gardes ou l'application des techniques en fonction de la situation.
- En ce qui concerne les illustrations, Agrippa est le premier à présenter sur une même gravure les différentes phases d'un mouvement, usant ainsi de la parataxe, c'est-à-dire la juxtaposition d'images afin de recréer la dynamique du

33 Briost, La réduction en art, *op. cit.*

34 Voir Aristote, Physique, L.II, ch.2, Métaphysique, I.I, Ethique à Nicomaque, L.VI, ch. 3 et 4. Didier Ottaviani, La méthode scientifique dans le Conciliator de Pietro d'Abano, in: Méthodes et statut des sciences à la fin du Moyen Age, Villeneuve-d'Ascq 2004, pp. 13–26.

35 Il est intéressant de remarquer que l'auteur insiste sur les actions où les gardes habituelles sont utilisées contre ces gardes, leur défaut et les moyens de les contrecarrer. C'est un point important qui montre qu'à l'opposé des traités plus tardifs, il est possible d'exposer des choses qu'il ne faut surtout pas faire. Ainsi, restituer l'escrime ancienne consiste également à accepter de reproduire des erreurs et à retrouver le contexte général dans un certain art pouvait s'appliquer, pas toujours efficacement, mais intelligemment.



**Figure 2:** L'escrimeur de gauche est en tierce, dite garde C (non représentée sur l'image); pour vaincre son adversaire en A, il fait une feinte et vient en position F avant d'estoquer en I. Toutefois, quand l'escrimeur de droite part lui aussi initialement de la garde C, il peut attaquer son adversaire en I sur le temps où il fait sa feinte et vient en position F. C'est ce qui est illustré simultanément sur cette image. Schématisation tirée de Camillo Agrippa, *Trattato di Scientia d'Arme*, Rome, 1553, lib. 2, cap. 10. Réalisation graphique de l'auteur.

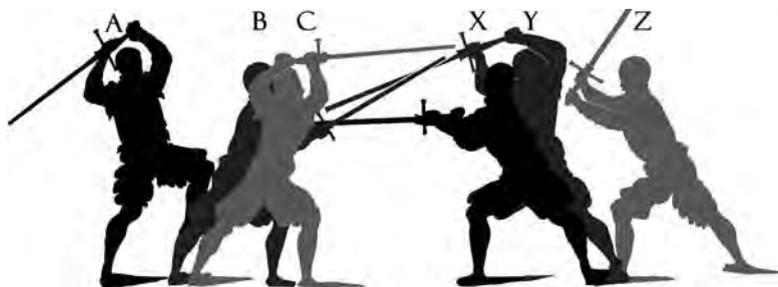
mouvement.<sup>36</sup> Il passe d'une position prédéfinie à une autre en respectant à la fois la perspective et la logique escrime fondée sur le temps aristotélicien.<sup>37</sup>

Finalement Mair, à travers ses enchaînements, opère exactement le même type de raisonnement. Les gardes principales et secondaires sont présentées tout au long de son ouvrage. Le passage de l'une à l'autre garde peut se faire en donnant un coup.<sup>38</sup> Son seul défaut est celui de l'exhaustivité et il ne pourrait se contenter comme Agrippa de certaines relations entre les différentes postures sur une même planche

36 Sydney Anglo, *L'escrime, la danse et l'art de la guerre, le livre et la représentation du mouvement*, Paris 2011, pp. 33–34.

37 Pour Aristote, le temps n'est pas chronologique, c'est un mouvement. C'est pourquoi seules les positions initiales et finales sont représentées. Aristote, *Physique*, trad. Annick Stevens, Paris 2008, p. 182.

38 Concernant l'analyse technique des images des livres d'armes, voir Pierre-Henry Bas, *L'art du combat germanique: images didactiques et gestes martiaux, (XV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles)*, in: *Figuration du conflit*, Bruxelles 2013, pp. 45–63.



**Figure 3:** La pièce du coup de la colère ou *Zornhaw* d'après P.-H. Mair. Ici un adversaire en A attaque un adversaire en Z; il vient en B pour frapper furieusement Z qui vient alors en Y pour le contrer. B s'en défend, donc Y vient en X en croisant ses bras. B reprend à nouveau l'initiative en parant X est en venant en C. Réalisation graphique de l'auteur.

afin de s'assurer de la compréhension de son potentiel lecteur. D'ailleurs la pratique montre que de très nombreuses actions se font de pied ferme ou en restant quasiment sur place, ce qui rendrait la planche peu lisible. Il est tout de même possible de regrouper et de décaler les différentes postures dispersées dans l'ouvrage afin de recréer un mouvement.

### **Conclusion**

C'est à travers l'étude de l'ouvrage d'Agrippa que nous comprenons mieux les desseins de Mair: une hiérarchie entre les gardes, des principes, des réponses adaptées à des problématique variées. Hormis leur codification, Agrippa comme Mair présentent tous deux un raisonnement similaire, sans doute dû à leur expérience de la pratique des armes. Agrippa offre ainsi une nouvelle clef de lecture, en illustrant clairement ce qu'est un véritable traité d'escrime, une formidable rationalisation, fruit d'un certain type de réduction en art. A l'inverse, Mair opère une réduction en art, mais tout en étant sensiblement plus respectueux de la réalité de l'affrontement et de l'art de la nuance. Il ne cherche pas forcément à expliquer ou à rationaliser l'art de l'escrime, il l'expose avant tout avec sa richesse et ses incertitudes.

En complément à l'étude des contextes, cette démarche permet de proposer de nouveaux postulats sur lesquels sont fondées les hypothèses soumises à l'expérience pratique et à l'expérimentation gestuelle. Tous les ouvrages techniques ne peuvent se lire comme des manuels contemporains.<sup>39</sup> La volonté de toucher à tout

<sup>39</sup> Pierre-Alexandre Chaize, Des mots aux gestes: le rôle du texte et du vocabulaire dans l'expérimentation historique, in: *Staps* 101 (2013), pp. 103–118.

prix, en émettant des hypothèses sur les conséquences physiques, reste un postulat abscons qui fausse trop souvent notre compréhension gestuelle des livres de combat et des arts martiaux du XVI<sup>e</sup> siècle. L'escrime et la lutte que Mair et Agrippa exposent apparaissent surtout comme une finalité en soi, basée sur des principes martiaux initialement fondés et vérifiables, qui peuvent aussi servir de support à une pratique plus ludique ou sportive reposant sur des conventions. Ce sont ces principes et ces conventions qu'il s'agit de redécouvrir et de synthétiser.

**2<sup>e</sup> partie:**

**Le geste martial et sa culture  
matérielle**



# Les apports de la cinésiologie dans l'approche expérimentale pluridisciplinaire de l'étude du geste historique: l'étude de cas de l'impact du port de l'armure sur le comportement moteur

---

Daniel Jaquet

Cet article propose d'évaluer les bénéfices d'une approche interdisciplinaire impliquant notamment la cinésiologie dans l'étude du geste martial historique, en particulier pour son expérimentation. Après quelques remarques épistémologiques et méthodologiques, une étude de cas sur l'impact biomécanique du port de l'armure sera brièvement présentée. Une revue des résultats permettra de mettre en lumière les apports et les limites de la méthode à l'étude du geste, spécifiquement pour l'approche expérimentale et la mise en place de protocoles d'expérimentation.

L'étude des arts martiaux historiques européens est principalement nourrie par le corpus de sources des livres de combat.<sup>1</sup> Cette littérature technique, encore relativement peu étudiée, pose un certain nombre de problèmes interprétatifs, notamment au niveau du lexique technique, de la mise par écrit des techniques (codification, inscription, description), du rapport entre texte et image pour les témoins comportant les deux éléments et de ses potentielles fonctions dans les processus de transmission du savoir martial (espace discursif, valeur didactique, objet de mémoire).

Dans le cadre de mes recherches sur le sujet, j'ai choisi d'utiliser l'expérimentation comme méthode complémentaire d'analyse aux approches disciplinaires plus classiques pour l'étude des documents et de l'histoire des techniques. J'emploie des démarches expérimentales poursuivant deux objectifs principaux. Le premier revient à réduire les abstractions textuelles et iconographiques. A ce sujet, ainsi que pour la question de la place de l'expérimentation dans l'étude du geste en sciences humaines, je renvoie le lecteur à l'article rédigé avec Dora Kiss proposant une comparaison entre nos deux champs d'études (danse et arts martiaux).<sup>2</sup> Le second prend en compte la culture matérielle et les contextes d'application des gestes codifiés et s'applique à mesurer l'impact de ces derniers dans la performance du

1 Pour une introduction au sujet, voir les études réunies et la bibliographie dans Daniel Jaquet (éd.), *L'art chevaleresque du combat: le maniement des armes à travers les livres de combat (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, Neuchâtel 2013. Voir également le fascicule de Sergio Boffa, *Les manuels de combat (Fechtbücher et Ringbücher)*, Turnhout 2014 (Typologie des sources du Moyen Age occidental 84).

2 Daniel Jaquet et Dora Kiss, *L'expérimentation du geste martial et artistique: regards croisés*, in: *E-Phaistos* 3/2 (2015).

geste. Dans le cadre de mes recherches doctorales,<sup>3</sup> j'ai mené l'enquête sur le combat en armure au travers d'un large corpus de sources couvrant la période entre la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et le deuxième tiers du XVI<sup>e</sup> siècle. L'étude de cas proposée ci-dessous s'inscrit dans cette recherche.

### *L'investigation des savoirs sensorimoteurs et étude diachronique de techniques corporelles*

Très peu de recherches prosopographiques ont été entreprises sur les auteurs des livres de combat, encore moins sur les parcours intellectuel et matériel des œuvres. Les chercheurs ne s'accordent pas tous sur l'identification des publics cibles et des contextes d'application des gestes techniques. Toutefois, la plupart s'accordent sur le fait que la majorité de cette littérature technique a été produite par des détenteurs du savoir martial et est principalement destinée à des praticiens, comme démontré par J.-D. Müller.<sup>4</sup> Cette constatation implique donc qu'une partie des savoirs nécessaires à la performance de ces gestes (nommés «savoirs sensorimoteurs» ci-après) ne sont pas mis par écrit, car supposés sus par le lectorat.<sup>5</sup> Le lecteur moderne est ainsi forcé de travailler en émettant un certain nombre d'hypothèses sur ces prérequis qu'il est quasiment impossible d'établir à partir de l'étude de documents.<sup>6</sup> Ceux-ci composent donc autant de pièces manquantes au puzzle et rendent *de facto* les interprétations modernes discutables.

Le problème principal de la validité (scientifique et pragmatique) d'une action performée de manière diachronique d'après l'analyse de sa mise à l'écrit s'inscrit à deux niveaux distincts. Le premier est relatif à l'ensemble des procédés permettant

3 Daniel Jaquet, *Combattre en armure à la fin du Moyen Age et au début de la Renaissance d'après les livres de combat*, thèse de doctorat, Université de Genève 2013. Publication chez Brepols (coll. *De diversis artibus*), en préparation.

4 Jan-Dirk Müller, *Bild-Vers-Prosakommentar am Beispiel von Fechtbüchern. Probleme der Verschriftlichung einer schriftlosen Praxis*, in: Hagen Keller, Klaus Grubmüller, Nikolaus Staubach (éd.), *Pragmatische Schriftlichkeit im Mittelalter: Erscheinungsformen und Entwicklungsstufen* (Akten des Internationalen Kolloquiums, 17.–19. Mai 1989), München 1992, pp. 251–282. *Idem*, *Zwischen mündlicher Anweisung und schriftlicher Sicherung von Tradition. Zur Kommunikationsstruktur spätmittelalterlicher Fechtbücher*, in: Wolfram Herwig (éd.), *Kommunikation und Alltag in Spätmittelalter und früher Neuzeit* (internationaler Kongress, Krems an der Donau, 1990), Wien 1992, pp. 379–400. *Idem*, *Hans Lecküchner Messerfechtlehre und die Tradition*, in: *idem* (éd.), *Wissen für den Hof der spätmittelalterliche Verschriftungsprozess am Beispiel Heidelberg im 15. Jahrhundert*, München 1994, pp. 355–384.

5 Voir à ce sujet, le concept de savoir tacite (*tacit knowing*) appliqué au livre de combat dans Eric Burkart, *Die Aufzeichnung des Nicht-Sagbaren. Annäherung an die kommunikative Funktion der Bilder in den Fechtbüchern des Hans Talhofer*, in: *Das Mittelalter* 19 (2014), pp. 253–301.

6 Ce point a été relevé par de nombreuses études, pour les questions relatives à l'entraînement martial des combattants en armure, voir notamment Gregory Malszecki, *The armoured body: Knightly Training and Techniques for Combative Sports in the High Middle Ages*, in: John McClelland and Brian Merrillees (éd.), *Sport and culture in early modern Europe*, Toronto 2010, pp. 115–125.

l'interprétation du média (texte, image, signe) qui, suivant les cas, peuvent faire l'objet d'un nombre variable d'hypothèses ayant un impact sur la performance. Le second est lié intrinsèquement au savoir sensorimoteur<sup>7</sup> de l'individu performant l'action.<sup>8</sup> Le concept de savoir sensorimoteur est lié à celui de la corporalité qui regroupe non seulement les attributs physiologiques du corps, mais également l'ensemble de ses *habitus*<sup>9</sup> dans le sens de ses «modes d'action» et de leur influence sur le comportement tel que défini par M. Mauss puis P. Bourdieu.

Il s'agit d'un problème central de la démarche expérimentale – ou expérimentielle<sup>10</sup> –, puisqu'il y a, dans notre cas, un fossé d'un demi-millénaire qui sépare la corporalité de l'expérimentateur et celle du pratiquant investigué. Il a toutefois été démontré qu'il existe des moyens pour aborder ce problème et «historiciser» la corporalité.<sup>11</sup> Néanmoins, ces différents moyens sont discutables et critiquables en fonction d'une part des méthodes et des objectifs du chercheur et, d'autre part, des sources à sa disposition. Il s'agit de poser concrètement les problèmes qui sont les nôtres dans le cadre de notre démarche et de proposer les moyens de résoudre les problématiques, tout en sachant que vouloir «retrouver» ou «reproduire» une corporalité historicisée d'un combattant en armure est un objectif inaccessible. D'ailleurs, cela ne fait pas partie des buts de nos travaux, l'expérimentation étant

- 7 Dans le premier sens du terme: qui relève à la fois des fonctions sensorielles et de la motricité. Ce concept est largement utilisé en psychologie, en psychopathologie et en particulier dans les études du développement de l'enfant. Ce type de savoir est déjà décrit et utilisé par Jean Piaget (Introduction à l'épistémologie génétique. Vol. 1 La pensée mathématique, Paris 1950.). Un autre terme qui se base sur ce concept est également employé: l'intelligence sensorimotrice, qui correspond à la capacité d'utiliser consciemment ou inconsciemment ce savoir.
- 8 Problème déjà soulevé et traité par de nombreux chercheurs, voir Robert Cooter: «Of central concern to these scholars was the question of how to make the lived experience of the past a part of the living present, or how to put the experiential sense of presence into history writing», Roger Cooter, *The turn of the body: history and the politics of the corporeal*, in: *Arbor : Ciencia, Pensamiento y Cultura* 743 (2010), pp. 393–405, cit. p. 399.
- 9 Selon Pierre Parlebas: «Habitudes et attitudes socialement acquises qui sous-tendent et pré-déterminent partiellement les façons de penser, de sentir et d'agir de tout individu et traduisent notamment le rapport qu'il entretient avec son corps», Pierre Parlebas, *Jeux, sports et sociétés: Lexique de praxéologie motrice*, Paris 1999, p. 154.
- 10 La distinction entre les deux démarches repose sur la nature, mais surtout l'objectif de l'entreprise. Voir l'introduction du volume, mais également l'exemple traité dans Daniel Jeffrey, *Experiential and Experimental Archaeology with Examples in Iron Processing*, in: *Institute for Archaeo-Metallurgical Studies Newsletter* 24 (2004), pp. 3–16. Pour une approche plus générale de l'expérimentation archéologique, voir l'article de référence de Peter J. Reynolds, *The Nature of Experiment in Archaeology*, in: Anthony F. Harding (éd.), *Experiment and Design: Archaeological Studies in Honour of John Coles*, Oxford/Oakville 1999, pp. 156–62.
- 11 Différentes méthodes sont revues, discutées ou proposées dans Adam Bencard, *History in the flesh – investigating the historicized body*, thèse de doctorat, Université de Copenhague 2008. Voir également l'approche théorique et interdisciplinaire par la bioarchéologue Joanna R. Sofaer, *The body as Material Culture: a Theoretical Osteoarchaeology*, Cambridge 2006. De manière plus générale, voir l'ouvrage de synthèse de Daniel Lieberman, *The Story of the Human Body: Evolution, Health, and Disease*, New York 2013.

utilisée soit pour pallier un manque de sources, soit pour valider des hypothèses établies dans le cadre de l'analyse documentaire ou de l'étude des objets.

### *L'étude de la culture matérielle et de son impact sur la performance gestuelle*

Les objets conservés (mobilier des collections et objets archéologiques) peuvent permettre d'aborder une partie des problématiques, pour autant que leur étude ne soit pas inerte (à partir des mesures prises par les institutions ou des observations à travers une vitre), alors que c'est leur comportement mécanique ou dynamique qui est fondamental. La preuve de concept établie par mes travaux consiste à étudier le port de cet équipement et son influence physiologique et mécanique sur le comportement moteur d'expérimentateurs, de manière à pouvoir dégager des postulats comblant les éléments manquants du discours technique des livres de combat. Si ces livres proposent des techniques de combat spécifiques pour les affrontements en armure, ils ne justifient pas cette partition logique. En effet, des techniques similaires entre les registres de combat sans et avec armure sont proposées de manière sensiblement différente. La raison principale de ces différences de traitement est le port de l'armure (protection élevée rendant obsolète une partie des attaques sur un corps non protégé, limitation relative de certains mouvements employés de manière offensive et défensive, maniement des armes spécifiques pour optimiser leur potentiel vulnérant contre un corps protégé, etc.). Toutefois, au-delà de déductions logiques, quasiment aucun travail ne rend compte de tentatives de quantification ou d'approches expérimentales sur ces problématiques.

J'ai travaillé avec une réplique réalisée dans une démarche d'archéologie expérimentale<sup>12</sup> – consistant à retrouver les éléments fonctionnels de la pièce originale, pas uniquement son apparence – d'un harnais du milieu du XV<sup>e</sup> siècle,<sup>13</sup> représentatif des illustrations des livres de combat (Fig. 1).<sup>14</sup> Cette réplique a été portée régulièrement par l'expérimentateur de manière à «habituer» le corps.<sup>15</sup> Cet élément

12 Réalisée avec une équipe d'experts, financée par la fondation Ernst et Lucie Schmidheiny.

13 Le harnais est attribué au comte Palatin Frédéric le Victorieux (1425–1476), conservé à Vienne (voir légende de la Fig. 1). Voir notamment à ce sujet, Ortwin Gamber et Bruno Thomas, *Katalog der Leibrüstskammer: Der Zeitraum von 500 bis 1530*, Wien 1976, p. 58; Lionello Giorgio Boccia et Natalia Masserano, *Armi difensive dal Medioevo all'Età Moderna*, Firenze 1982, pp. 60, 79, 90 et 105, et Alan R. Williams, *The knight and the blast furnace: a history of the metallurgy of armour in the Middle Ages & [and] the early modern period*, Leiden 2003, pp. 95–96.

14 Les raisons ayant présidé au choix de ce harnais, ainsi que la description des procédés de fabrication de la réplique sont discutées dans Jaquet, *Combattre en armure...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 296–314. La comparaison entre ce type de harnais et les représentations dans les livres de combat font également l'objet de développement dans Nicolas Baptiste, «L'armure et ses typologies. Etude comparée des représentations et des objets», in: Jaquet (éd.), *L'art chevaleresque du combat...*, *op. cit.*, pp. 121–152, pour le harnais en question, pp. 132–134.

15 L'engagement corporel répété permet au corps de construire des «habitudes motrices», voir John Edward Russon, *Human Experience Philosophy, Neurosis, and the Elements of Everyday Life*,



**Figure 1:** Comparaison entre la pièce originale (Harnais de guerre, divers ateliers milanais, 1450. © Wien, Hofjagd- und Rüstkammer, Kunsthistorisches Museum, inv. A2), la réplique utilisée pour les démarches expérimentales et une illustration d'un livre de combat à la hache, 1468–1475. © München, Bayerische Staatsbibliothek, Cgm 1507, f37v).

est d'importance, puisqu'il a bien été démontré, par exemple dans le cadre de la course à pied, que le port d'équipement spécifique ainsi que les savoirs

Albany 2003, pp. 29–30. Pour une étude issue des sciences cognitives sur ce type «d'habitation», voir Elizabeth Thelen, *Time-Scale Dynamics and the Development of an Embodied Cognition*, in: Robert F. Port and Timothy van Gelder (éd.), *Mind as Motion Explorations in the Dynamics of Cognition*, Cambridge 1995, pp. 69–100.

sensorimoteurs des coureurs ont une influence critique sur la performance de la course.<sup>16</sup> Pour le cas du port de l'armure, les éléments suivants ont notamment une influence sur le comportement moteur et seul un port régulier permet au corps de pouvoir optimiser d'une part les capacités motrices, d'autre part les dimensions proprioceptives relatives à la performance:

- le surpoids déplace le centre de gravité et augmente la dépense énergétique;
- les limitations de mouvement imposées par l'articulation de pièces métalliques rigides modifient les capacités motrices et nécessitent pour certains mouvements le développement de musculature spécifique.

Le port de l'armure conditionne le mouvement du corps par nature. Tout le problème consiste à établir quels sont les types de conditionnement et à trouver un moyen de les quantifier, afin de mesurer leur impact sur la conduite motrice (la dépense énergétique et les degrés de liberté de mouvement). De nombreuses sources attestent de ce conditionnement sans pour autant le détailler, en particulier les sources narratives.<sup>17</sup> Il faut toutefois soumettre ces sources à une analyse critique, une emphase sur les limitations induites par le port de l'armure étant souvent invoquée par les auteurs pour diverses raisons. La mauvaise compréhension – ou appréhension – de ces emphases a conduit, au travers des publications de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle,<sup>18</sup> à construire un imaginaire romantique de l'armure qu'il s'agit aujourd'hui de déconstruire.

Les travaux et l'établissement des méthodes de recherche ont été réalisés en collaboration avec des spécialistes de l'étude du mouvement humain.<sup>19</sup> Les outils

16 Il existe de nombreuses publications sur le sujet. Un des articles de référence en la matière: Daniel E. Liebermann, Madhusudhan Vendadesan, William A. Werbel [et al.], Foot strike patterns and collision forces in habitually barefoot versus shod runners, in: *Nature* 463/7280 (2010), pp. 531–535.

17 Voir notamment: Guillemette Bolens, L'armure médiévale: motricité, corps de métal et imaginaire social, in: Véronique Adam et Anna Caiozzo (éd.), *La fabrique du corps humain: la machine modèle du vivant*, Grenoble 2010, pp. 313–350.

18 Parmi de nombreux exemples, en voici un représentatif, pourtant de la plume d'un historien de l'escrime: «Rough and untutored fighting of the Middle Ages represented faithfully the reign of brute force in social life as well as in politics. The stoutest arm and the weightiest sword won the day [...] those were the days of crushing blows with mace or glaive, when a knight's superiority in action depended on his power of wearing heavier armour and dealing heavier blows than his neighbour, when strength was lauded more than skill, and minstrels sang of enchanted blades that naught could break», Egerton Castle, *Schools and Masters of Fence, from the Middle Ages to the Eighteenth Century*, London 1885, p. 32.

19 Les travaux ont été réalisés entre 2011 et 2012 dans trois laboratoires avec les spécialistes suivants: le laboratoire de l'Unité d'orthopédie et de traumatologie du sport (UOTS, resp. Dr. Jean-Luc Ziltener); le laboratoire de cinésiologie Willy Taillard (Hôpitaux universitaires de Genève, resp. Dr. Stéphane Armand) et le studio de capture de mouvement de la Fondation Artanim (resp. Dr. Caecilia Charbonnier). Ma gratitude va en particulier au professeur Bengt Kayser (ISSUL, Université de Lausanne et Genève), qui a coordonné les travaux et lui-même traité les données des expérimentations relatives à la dépense énergétique, et au Dr. Alice Bonnefoy Mazure, qui a traité les données pour les limitations

et les méthodes scientifiques développés pour l'étude du geste, dans le cadre clinique ou celui de la recherche médicale, permettent aujourd'hui de mesurer le mouvement humain jusqu'à un niveau de détail très serré, par l'implémentation de modèles mathématiques à l'analyse de captation vidéo de mouvements. La cinésiologie, en particulier l'approche cinématique, permet notamment la mesure de simulations et d'expérimentations de séries de mouvements complexes et l'analyse critique des données. Les objectifs principaux de nos travaux étaient ainsi la quantification et l'étude des dépenses énergétiques, ainsi que des limitations de mouvement dans les trois plans de l'espace par une comparaison des performances de séquences de mouvement avec et sans armure. Le premier objectif a fait l'objet d'un précédent proposé par une autre équipe de recherche.<sup>20</sup> Les résultats obtenus par nos travaux correspondent aux mesures effectuées, même si nos conclusions et notre analyse sont quelque peu divergentes.<sup>21</sup> Je propose donc de ne présenter ici que les résultats obtenus pour l'analyse cinématique des limitations de mouvement.

### *Mesure du degré d'amplitude de mouvement pendant la marche et analyse des mouvements fonctionnels*

Le but de ce protocole expérimental a été de mesurer et de comparer les amplitudes articulaires dans les trois plans de l'espace développées au cours de mouvements réalisés par un expérimentateur «avec et sans armure», afin de quantifier et de déterminer l'impact du port de l'armure sur les mouvements humains simples tels que la marche et plus complexes tels que des mouvements fonctionnels (Fig. 2).

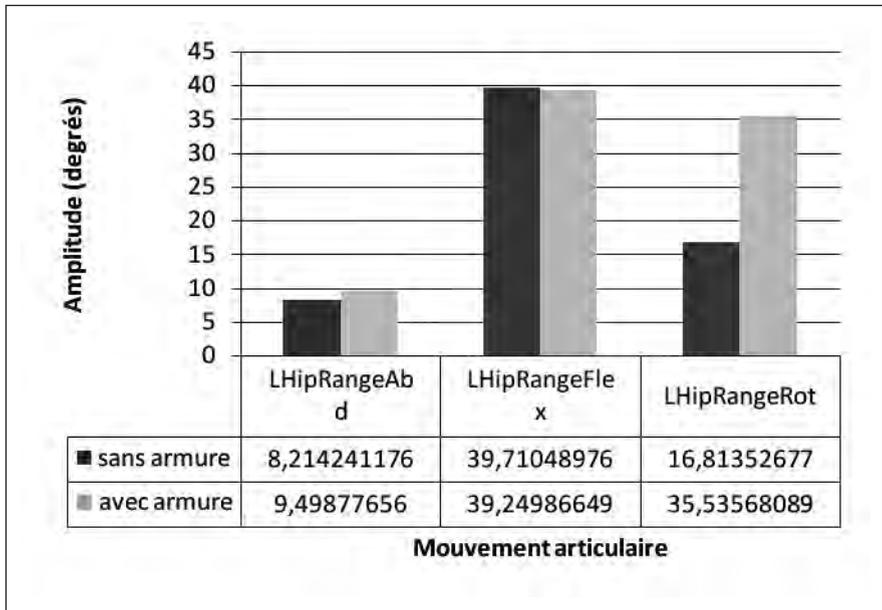
Pour cela, des systèmes d'analyse du mouvement optoélectroniques<sup>22</sup> ont été utilisés afin d'enregistrer les mouvements. Puis, à partir de l'enregistrement de ces

de mouvement, fourni les rapports et collaboré à la présentation de nos travaux lors du colloque. Voir l'article présentant les résultats détaillés de ces expériences dans la revue *Historical Methods*, en préparation (Range of motion and energy cost of locomotion of the late medieval armoured fighter: confronting the medieval technical literature with modern movement analysis.).

20 Graham N. Askew, Federico Formenti et Alberto E. Minetti, Limitations imposed by wearing armour on Medieval soldier's locomotor performance, in: *Proceedings of the Royal Society: Biological Sciences* 279/ 1729 (2012), pp. 640–644.

21 Comme le font remarquer les auteurs, la répartition du poids de l'armure sur l'ensemble du corps permet des performances étonnantes en comparaison des expériences menées avec le même type de surcharge, mais via un sac à dos. Il est néanmoins dommage que cet article mette en perspective les résultats de l'expérience dans un contexte de batailles rangées précédant l'équipement employé de près d'un siècle (Crécy 1346 et Agincourt 1415, alors que les répliques sont d'une typologie datant au mieux de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle). De plus, le poids de l'armure peut être utilisé dans des récits de bataille comme un type d'emphase dramatique et non comme observation objective dans les sources narratives, en particulier pour le cas cité (le récit des batailles mentionnées par Jean Froissard).

22 12 caméras VICON MX3+ pour le laboratoire de cinésiologie Willy Taillard (HUG); 24 caméras VICON MXT40S pour le studio d'enregistrement de mouvement de la Fondation Artanim (Genève).



**Figure 2:** Détail des mesures du mouvement de la hanche gauche pendant la marche.

mouvements, une analyse cinématique 3D a permis de quantifier, de comparer et de décrire de façon objective les mouvements articulaires réalisés par l'expérimentateur «avec et sans armure».

Après une phase de calibration des caméras permettant de définir le volume de mesure, des marqueurs cutanés passifs rétro-réfléchissants sont collés sur la peau, et dans notre cas, sur la structure même de l'armure.<sup>23</sup> Ensuite, l'expérimentateur a effectué librement des déplacements<sup>24</sup> ou des séries de mouvements<sup>25</sup> au centre du volume observé. La lumière infrarouge est émise par les diodes placées autour des

23 L'expérimentateur a été équipé de 39 marqueurs rétro-réfléchissants collés directement sur la structure de l'armure. Afin de respecter au mieux le modèle cinématique utilisé par la suite de cette étude et de pouvoir comparer les données enregistrées «avec armure» à celle enregistrées «sans armure», les marqueurs ont été collés au plus près des points anatomiques classiquement utilisés au cours d'une analyse quantifiée de la marche en laboratoire.

24 Pour la marche, cinq aller-retour dans le volume d'espace mesurés à vitesse de marche naturelle. Les cycles de marche correspondent à l'instant où le talon touche le sol, puis au décollement des orteils et à l'instant où le talon touche à nouveau le sol. Le cycle de marche se décompose en deux phases, une phase dite d'appui durant laquelle le membre inférieur est en charge, et une phase dite de balancement ou oscillante durant laquelle le membre inférieur n'est pas en contact avec le sol.

25 Pour les mouvements fonctionnels, cinq répétitions des mouvements de flexion/extension, d'adduction/abduction et de rotation interne/externe pour chaque articulation, c'est-à-dire: chevilles, genoux, hanches, pelvis, épaules, coudes et poignets.

objectifs. Cette lumière est réfléchié passivement par les marqueurs vers les caméras qui transforment le signal lumineux en signal électrique grâce à des capteurs photoélectriques. Les données sont alors traitées et exportées sur un logiciel d'acquisition.<sup>26</sup> Le temps mis par le rayon pour être réfléchi est analysé et permet de déterminer la position du marqueur. Grâce à la synchronisation de plusieurs caméras, on peut décrire géométriquement le marqueur dans l'espace tridimensionnel défini à partir de l'étape de calibration.<sup>27</sup>

### ***Résultats et interprétation de l'étude de cas***<sup>28</sup>

L'impact du port de l'armure sur l'amplitude des mouvements est observable, mais relatif. Dans certains cas, l'amplitude des mouvements avec armure est même plus élevée que sans armure. Pour la marche, la différence mesurée est minime (différence moyenne pour la marche 2,48%)<sup>29</sup>.

Les cas observés où l'amplitude de mouvement est plus grande avec le port de l'armure que sans s'expliquent d'une part par la conception de l'équipement qui tend à favoriser un type de mouvement par rapport à un autre, d'autre part par le poids de ce dernier qui a un impact sur la dynamique par la force inertielle. Par exemple, pendant la marche, les mouvements de la hanche ont une amplitude plus élevée (mesurée jusqu'à 15%) avec le port d'armure que sans (Fig. 2).

D'ailleurs, une partie des pièces d'armement défensif que j'ai pu observer et manipuler démontrent une amplitude de mouvement potentielle plus élevée que l'amplitude naturelle moyenne. Par exemple, certains gantelets permettent une flexion extrême du poignet, alors qu'ils limitent l'adduction et l'abduction. Toutefois, ce type d'examen doit être effectué au cas par cas sur les pièces et ne permet en aucun cas de tirer des généralités. Il est possible de soupçonner que ce type de mobilité revêt un caractère tactique. Certains mouvements en combat doivent être limités pour éviter une fracture ou protéger un endroit spécifique, tandis que d'autres doivent être libres de toute contrainte. Les résultats de l'expérience

26 Labellisation et traitement des données par le logiciel Vicon Nexus 1.7.1 (Vicon Peak, Oxford, UK). Après le traitement proprement dit des données, les courbes cinématiques correspondant aux mouvements dans les trois plans de l'espace ont été calculées grâce au logiciel Nexus 1.8 software (Vicon Peak, Oxford, UK) and Matlab 2012a (MathWork, USA).

27 Aurelio Cappozzo, Ugo Della Croce, Alberto Leardini [et al.], Human movement analysis using stereophotogrammetry. Part 1: theoretical background, in: *Gait & posture* 21/2 (2005), pp. 186–196.

28 L'ensemble des résultats sont consultables dans la thèse citée en note 3 et l'expérience fait l'objet d'un article à paraître: Daniel Jaquet, Alice Bonnefoy-Mazure, Stéphane Armand [et al.], Range of motion and energy cost of locomotion of the late medieval armoured fighter: confronting the medieval technical literature with modern movement analysis, in: *Historical Methods*.

29 Cette moyenne est obtenue par la différence des moyennes des trois degrés de liberté de mouvement entre séries avec et sans port de l'armure. La différence la plus élevée est de 22°; la plus faible de -18°.

tendent à étayer cette hypothèse, même s'il faudrait effectuer une série d'expérimentations supplémentaires spécifiquement sur ce point pour pouvoir l'attester.

Dans le cadre de la mesure des mouvements fonctionnels, certains mouvements complexes ou spécifiques sont limités comme la flexion de l'épaule (limitation causée par l'articulation des plaques défendant l'épaule),<sup>30</sup> mais ce mouvement n'a pas d'utilité dans une situation de combat, au contraire, il expose une faiblesse (l'aisselle). Un autre exemple est observable dans la flexion/extension du coude, nécessaire au geste du combat, mais dont l'extension maximale est limitée par l'articulation des plaques pour protéger le coude contre une contrainte adverse visant à la dislocation,<sup>31</sup> alors que l'amplitude de la flexion/extension utile en combat n'a pas de contrainte. D'autres mouvements utiles en combat comme l'adduction du bras ne sont pas limités, même en amplitude maximale.<sup>32</sup>

De plus, un autre facteur influe de manière importante sur ces résultats: les contraintes imposées par le port du vêtement, qui n'ont pas été mesurées. En effet, il est possible d'observer que le vêtement impose des contraintes plus élevées que l'armure elle-même. Ainsi la flexion/extension du bras et l'abduction/adduction de la hanche<sup>33</sup> sont fortement contraintes en raison des défenses de maille cousue sur le vêtement. Le peu de recherches effectuées sur ces vêtements spécifiques, en particulier sur les défenses de maille, et la relative rareté de sources (matérielles et documentaires) rendent alors la démarche expérimentale de recréation de ces vêtements conjecturale. La solution choisie dans cette version du vêtement est donc peut-être à revoir. Des recherches et des tests expérimentaux mesurant l'impact spécifique du vêtement sur l'amplitude des mouvements doivent ainsi être menés.<sup>34</sup>

Bien entendu, ce type de démarche implique la prise en compte des limites abordées ci-dessus. En particulier, la question de la performance diachronique de gestes mis par écrit qui nécessite de s'interroger d'une part sur le statut de cette mise par écrit et sur les problèmes interprétatifs, d'autre part sur les questions relatives à la distance entre la corporalité et les savoirs sensorimoteurs du public de destination de la littérature technique et des expérimentateurs. De plus, le fait que l'équipement porté soit une réplique implique une série de limites supplémentaires.

30 Flexion/extension de l'épaule: différentiel de 66.27°. Il s'agit de la valeur la plus élevée du test.

31 Flexion/extension du coude: différentiel de 36.8°.

32 Au contraire, elle est même favorisée par le port de l'armure. Adduction du bras: différentiel négatif de 0.46°.

33 Abduction/adduction de la hanche: différentiel de 29.91°.

34 A noter que très peu d'études ont été consacrées à la question du vêtement d'armes. Voir à ce sujet Tobias Capwell, A depiction of an Italian arming doublet, c. 1435–45, in: *Historische Waffen- und Kostümkunde* 44/2 (2002), pp. 77–196.

Hormis cette série de limites liées à la démarche, les limites suivantes doivent être prises en considération. Ces différents protocoles n'ont été testés que sur un seul sujet. Leur valeur scientifique selon les critères en vigueur est donc relative. Il s'agit de preuves de concept qui appellent d'autres protocoles d'une part pour confirmer les résultats, d'autre part pour approfondir différents points relevés précédemment, même si nous pouvons néanmoins nous baser sur des résultats connexes d'après l'étude de F. Formenti [et al.], citée précédemment (cette recherche n'a examiné que l'aspect de la dépense énergétique). Les autres limites sont d'ordre technique.<sup>35</sup>

### **Conclusion**

Malgré ces limites, les tests menés confirment le postulat déduit que l'armure limite les mouvements. Si cette déduction peut être confirmée par des analyses de sources narratives ou techniques (qu'il faut impérativement distancier des représentations modernes véhiculées par le cinéma, héritées de la période victorienne)<sup>36</sup>, ou encore par l'observation d'objets (limitée par l'examen statique – souvent à travers une vitrine – d'objets complexes), il faut souligner l'apport de données chiffrées permettant une quantification de ces limitations de mouvement ou d'impact physiologique.

Le port de l'armure conditionne les facultés motrices (impact physiologique et biomécanique). Cet impact désormais chiffré est très relatif et démontre que l'armement défensif étudié est non seulement d'une excellente conception, mais également d'une très bonne facture. Avec un tel type d'armure, le combattant peut monter à l'échelle, courir,<sup>37</sup> se relever depuis toutes les positions (couché à plat ventre, sur le dos et sur le côté)<sup>38</sup>, performer le répertoire technique contenu dans les livres de combat, etc.

La dépense énergétique impliquée par le port d'une surcharge pondérale importante est atténuée par la répartition de ce poids sur l'ensemble du corps. Elle

35 Le placement des marqueurs pour les mesures biomécaniques s'effectue en général sur un sujet nu de manière à situer précisément l'articulation mesurée. Le système technique utilisé ne permet pas de placer les marqueurs sous l'armure, puisqu'ils sont passifs, c'est leur réfléchissement qui est capté par le système optique. Ils ont donc été placés au plus près de l'articulation, mais sur la surface de l'armure, ce qui peut avoir provoqué des imprécisions relatives dans les captures de mouvement.

36 Voir à ce sujet l'étude de John Aberth, *A Knight at the Movies: Medieval History on Film*, New York/London 2003.

37 Comme mentionné par exemple dans la biographie chevaleresque de Jean le Maingre dit Bouccault (éd. Denis Lalonde, Genève/Paris 1985).

38 Comme déjà mis en image dans les années 1920 dans une vidéo didactique du Metropolitan Museum of Art (New York), *A Visit to the Armor Galleries*, short movie, 1924, 30.21min. (<http://www.metmuseum.org/metmedia/video/collections/aa/>, 30.10.2014). Au sujet de ce type d'approche, voir la contribution de Nicolas Baptiste dans ce volume.

diminue toutefois certainement les capacités physiques du combattant sur le moyen et long terme. Cette diminution relative dépend de la condition physique et de l'entraînement du combattant.

Ces tests confirment le besoin d'expérimenter les gestes de combat en armure avec le port d'une réplique faite sur mesure et de bonne qualité, car l'impact de ce type d'équipement sur les capacités motrices est avéré. Cela invalide toutes les démarches expérimentales (ou expérientielles) du geste sans le port d'armement défensif ou avec le port d'un équipement de mauvaise qualité. De plus, ces tests démontrent que les limitations relatives imposées par le port de l'armure n'ont que peu d'impact sur un répertoire de mouvements utiles en combat et même que certains mouvements sont favorisés dans leur dynamique. Le port de l'armure influe donc de manière positive sur la performance de gestes spécifiques par la force inertielle et la conception de l'armement, réduisant ou favorisant l'amplitude de certains mouvements. Je souligne que ce type d'observation est inédit dans la littérature spécialisée. La quantification et l'analyse de données issues d'expérimentation à partir de l'analyse de littérature technique médiévale (telle que les livres de combat) permettent d'apporter des données fiables pour la recherche sur les armes et armures et les savoirs corporels liés au combat, mais également de manière plus large de contribuer à réviser bon nombre de stéréotypes issus de l'image du chevalier médiéval.

# La pratique de la coupe: un apport à l'étude et à l'interprétation des arts martiaux historiques européens

---

Olivier Gourdon

L'étude du geste comprend nécessairement l'étude de la culture matérielle associée. Depuis Oswald Spengler, le lien entre le geste technique et sa culture matérielle est usuellement divisé en deux catégories: le geste qui crée (ou modifie la matière première) pour fabriquer l'objet ou le geste qui emploie l'objet.<sup>1</sup> Cette catégorisation, issue du champ d'étude de l'histoire des techniques, a contribué au développement des différentes écoles et sous-disciplines de l'archéologie expérimentale qui s'emploient majoritairement à investiguer la première catégorie de gestes.<sup>2</sup> Cette contribution s'inscrit dans l'étude de la seconde catégorie, en proposant d'examiner les apports et les limites des «tests de coupe» (expérimentation de gestes techniques associés à la manipulation de répliques d'armes tranchantes sur cibles inertes) à la recherche et à l'interprétation des sources des arts martiaux historiques européens.

Au-delà des problèmes liés à la transcription ou à la traduction de la littérature technique, la réalisation d'un geste martial basée sur une analyse documentaire reste une interprétation personnelle critiquable, en particulier si elle n'est accompagnée d'aucune problématique ou qu'elle ne suit pas une méthodologie scientifique. La validation de ces hypothèses interprétatives par des exercices de coupe peut ainsi servir de support à des interrogations auxquelles la source ne répond pas toujours. En effet, comme l'a démontré Jan-Dirk Müller, ces sources techniques produites par des détenteurs de la connaissance martiale étaient destinées à un public familier, si ce n'est déjà entraîné, à ces savoirs.<sup>3</sup> De fait, comme le remarque Eric Burkart, la non-formulation d'éléments primordiaux pour la réalisation d'un geste technique compose les «savoirs tacites», selon le concept de Michael Polanyi, qu'il s'agit précisément de délimiter pour pouvoir analyser ce type de littérature.<sup>4</sup>

1 Oswald Spengler, *Der Mensch und die Technik. Beitrag zu einer Philosophie des Lebens*, München 1931.

2 Voir à ce sujet la revue historiographique dans Yvonne M. J. Lammers-Keijers, *Scientific experiments: a possibility? Presenting a general cyclical script for experiments in archaeology*, in: *euROREA 2* (2005), pp. 18–24.

3 Jan-Dirk Müller, *Bild–Vers–Prosakommentar am Beispiel von Fechtbüchern. Probleme der Verschriftlichung einer schriftlosen Praxis*, in: Hagen Keller, Klaus Grubmüller et Nikolaus Staubach (éd.), *Pragmatische Schriftlichkeit im Mittelalter: Erscheinungsformen und Entwicklungsstufen*, München 1992, pp. 251–282.

4 Eric Burkart, *Die Aufzeichnung des Nicht-Sagbaren. Annäherung an die kommunikative Funktion der Bilder in den Fechtbüchern des Hans Talhofer*, in: *Das Mittelalter 19* (2014), pp. 253–301.

Je m'inscris donc ici dans la continuité de l'article de Roland Warzecha qui plaide en faveur d'expérimentation de gestes de coupe avec répliques tranchantes sur cibles inertes pour permettre une meilleure lecture des livres de combat, ainsi qu'une meilleure compréhension des enjeux des blessures au Moyen Âge.<sup>5</sup> Toutefois, ce dernier se borne à décrire une série de pratiques de coupe, accompagnée de plusieurs observations sans toutefois les ancrer dans un contexte précis ou les associer à un corpus de sources primaires ou secondaires bien défini.

Dans cette contribution, je propose d'examiner une série de gestes liés au maniement de l'épée tenue à une main, d'après l'étude d'un texte technique du début du XIV<sup>e</sup> siècle. Je présente tout d'abord le matériel employé ainsi qu'une série de postulats dans la perspective d'évoluer dans des contextes facilement identifiables. Je traite ensuite des questions relatives à plusieurs situations techniques tirées du *Liber De Arte Dimicatoria*<sup>6</sup> afin d'établir en quoi les nouvelles données récoltées et leur analyse peuvent permettre une meilleure lecture de cette littérature technique et une délimitation des savoirs tacites affectant la pratique de l'escrime à la bocle.<sup>7</sup> La mise en œuvre des tests avec l'épée tenue à une main m'a également conduit à des questionnements d'ordre plus général sur le geste guerrier et plus particulièrement sur sa représentation dans les livres de combat, mais également dans d'autres corpus de sources contemporains. Dans la dernière partie mettant en perspective mes hypothèses sur la base d'un corpus d'images plus élargi, je propose d'aborder le cas de la représentation d'un armement de l'épée (geste technique consistant à «armer» le coup, précédant son exécution) récurrent dans l'iconographie médiévale. Il faut souligner que ce type de questionnement a fait l'objet de peu d'études approfondies, comme le remarque Sydney Anglo.<sup>8</sup>

### *Typologie et caractéristiques du modèle d'épée pour les tests de coupe*

D'après l'examen des représentations iconographiques du *Liber de Arte Dimicatoria* (128 dessins à la plume colorés) et d'une enquête sur les sources archéologiques contemporaines de la source, j'ai choisi un modèle d'épée de

5 Roland Warzecha, *Mit Hieb und Stich, über die Handhabung von Schwertern*, in: André Schulze (éd.), *Mittelalterliche Kampfweisen* (Bd. 3: Scheibendolch und Stechschild), Mainz 2007, pp. 55-61. Sur les exercices de coupe, voir pp. 57-61.

6 Premier témoin du corpus des livres de combat, aussi connu à ce jour sous le nom de sa cote: ms I.33. Ci-après également référencé sous son titre abrégé: *Liber*. Edition critique et études en français, voir André Surprenant et Franck Cinato, *Le livre de l'art du combat (Liber De Arte Dimicatoria)*. Edition critique du Royal Armouries MS. I.33, Paris 2009.

7 Telle qu'elle est mise en œuvre dans la communauté des pratiquants d'AMHE. Voir à ce sujet la contribution d'Audrey Tuailon-Demésy dans ce volume.

8 Sydney Anglo, *Sword and Pen: Fencing Masters and Artists*, in: Tobias Capwell (éd.), *The Noble Art of the Sword: Fashion and Fencing in Renaissance Europe 1520-1630*, London 2012, pp. 151-163.



**Figure 1:** Réplique d'arme employée pour les tests de coupe. Réplique d'épée de type XVI-2 (Oakeshott) par Gaël Fabre. Photographie de l'auteur.

type XVI-2 d'après la typologie Oakeshott<sup>9</sup> qui correspond aux types d'armes utilisées au début du XIV<sup>e</sup> siècle, date estimée du *Liber de Arte Dimicatoria*. La réplique employée pour les tests a été réalisée dans une démarche d'archéologie expérimentale, dont un des critères majeurs est la correspondance au comportement mécanique de l'arme et pas uniquement aux aspects visuels et morphologiques. La longueur totale de la réplique est de 93 cm, la lame seule de 78 cm, l'épaisseur au fort de 5 mm et au faible de 2,5 mm et d'un poids de précisément 1040 g (voir Fig.1).

La question de l'affûtage de la lame a animé de nombreux débats, dès l'époque victorienne et probablement bien avant, véhiculant son lot d'idées fausses jusque dans des cercles de spécialistes.<sup>10</sup> Il me paraît important de préciser qu'une épée est selon toute vraisemblance une arme affûtée sur la majeure partie des tranchants. Je me suis appuyé sur un éventail de sources le plus large possible, dont je propose quelques exemples ici, pour étayer cette opinion.

9 Ewart Oakeshott, *The Sword in the Age of Chivalry*, Woodbrige 1997, pp. 61–63.

10 A ce sujet, voir Alan Williams, *The Sword and the Crucible: A History of the Metallurgy of european Swords up to the 16th century*, Leiden 2012.

Tout d'abord, les sources directes que sont les traités de combat, nous renseignent à ce sujet de manière évidente, comme le montre les deux passages qui suivent, tirés du *Flos Duellatorum*, traité italien de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle:

[...], je saisis mon épée avec ma main gauche près de la pointe et je frappe le joueur à la tête. Et si je le voulais, je la placerais au cou pour lui trancher la gorge.<sup>11</sup>

[...]. Et ceci ne me suffisant pas, dès que j'ai mis le pied sur l'épée je le blesse avec le faux tranchant de mon épée sous la barbe dans le cou. Et je retourne immédiatement avec le tranchant de mon épée pour les bras ou pour les mains comme il est dépeint.<sup>12</sup>

Un troisième passage tiré du *Codex Wallerstein*, traité allemand du XV<sup>e</sup> siècle:

[...] et pose-lui l'épée au cou comme dessiné ici. Ainsi tu lui casses le bras et lui entailles la gorge.<sup>13</sup>

Ensuite, des renseignements complémentaires peuvent surgir des sources législatives. Pour le cas des établissements de Saint Louis, Romain Wenz précise également que, dans le jugement d'un meurtre, «le critère déterminant est l'utilisation de l'arme *esmolue*, c'est-à-dire aiguisée, dont l'utilisation est constitutive de la tentative d'homicide».<sup>14</sup> Un article relatif au port d'armes, tiré du registre de Philippe II, emploie, lui, le terme *armis molutis*.<sup>15</sup> On retrouve dans d'autres textes inspirés du droit romain le regroupement des armes tranchantes et coupantes dont l'épée fait partie, sous le terme *gladium emolutum*.<sup>16</sup>

11 «[...] piglio la mia spada cum la mia man manca a presso la punta e fiero lo zugadore in la testa. E se io volesse metteriala al collo per segargli la canna de la gola.» Fiore dei Liberi, *Flos Duellatorum*, éd. Marco Rubboli et Luca Cesari, Rimini 2002, p. 159 (transcription d'après la version conservée à Los Angeles, Getty Museum, Ludwig XV 13, fol. 27r). Traduction en français non publiée de Benjamin Conan.

12 «[...] E questo non me basta, che subito quando gl'o posto lo pe' sopra la spada, io lo fiero cum lo falso de la mia spada sotto la barba in lo collo. E subito torno cum lo fendente de la mia spada per gli brazzi o per le man come depento.» *Ibid.*, p. 158 (fol. 26v).

13 «[...] und leg im das swert an den hals als hie gemalt stet so prichstu im den arm ab und sneist im den hals ab.» Anonyme, *Codex Wallerstein*, éd. Grzegorz Zabinski et Bartlomiej Walczak, Boulder 2002, p. 40. Traduction française non publiée de Philippe Errard, <http://ardamhe.wordpress.com/codex-wallerstein> (01.10.2013).

14 Romain Wenz, *Le port d'armes en France et la législation royale. Du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle au milieu du XV<sup>e</sup> siècle*, thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, École nationale des chartes, 2007, p. 62.

15 ORF, V, 159, AnF, JJ 99, pièce n° 377, et original: BnF, registre de Philippe II, fol. 58v, voir éd. ORF, V, note p. 156: [art. 3] Si vero aliquis de nocte vel de die, armis molutis aliquem. Cité dans *ibid.*, p. 361.

16 ORF, XII 516. Cite ANF, JJ67, n°526. [Art 23] Item, qui gladium emolutum contra alium irato animo traxerit, [...] dicto domino in sexaginta solidis pro justicia puniatur. Cité dans *ibid.*, p. 239.

Un autre témoignage datant du XV<sup>e</sup> siècle:

Et après sa mort, ledit Raymond des Baux et ses complices lui tranchèrent la langue au fond de la gorge avec une épée et l'emportèrent avec eux [...].<sup>17</sup>

Bien entendu, un nombre conséquent de représentations iconographiques de différents types mettent en scène l'épée comme l'outil tranchant par excellence, mais l'expression artistique ne se bornant pas seulement à la représentation fidèle du sujet, la connaissance actuelle de l'histoire de l'art au sujet des modes de représentation et de leur dimension symbolique<sup>18</sup> nous empêche de bâtir une interprétation technique uniquement sur ce type de sources. Cependant, bien que la dimension symbolique de l'iconographie médiévale soit souvent très exagérée aux yeux d'un lecteur moderne<sup>19</sup>, ces images aux situations diverses confirment un fond culturel qui met toujours en lumière l'idée qu'une épée coupe.<sup>20</sup>

Enfin, la paléotraumatologie apporte à son tour un nombre conséquent d'informations et d'analyses sur les traces laissées par des armes tranchantes, notamment, pour la période qui nous intéresse, sur les ossements des sites de Wisby, Townton, Harlaw et Dornach. Je renvoie le lecteur aux travaux de C. Cooper<sup>21</sup> sur le dernier site mentionné, qui s'est notamment livrée à des tests sur des cibles artificielles, fournies par l'Institut de médecine légale de l'Université de Berne, dont la réaction physique aux agressions extérieures est identique à de véritables crânes humains. L'issue des tests nous montre que les épées responsables des traumatismes constatés sur les ossements devaient certainement être affûtées si l'on en croit la comparaison entre les frappes effectuées avec deux répliques, dont la seule variable était la présence ou non de l'affûtage.<sup>22</sup>

17 Rome, Archivio segreto vaticano, miscellanea 289. Cité dans Hervé Aliquot et Guillemain Bernard (éd.), *Avignon au Moyen Age; textes et documents, recueil de textes originaux*, Avignon 1988, p. 32.

18 Voir par exemple les travaux du spécialiste du geste Jean-Claude Schmitt, réunis dans *idem*, *Le corps des images: essais sur la culture visuelle au Moyen Age*, Paris 2002.

19 Au sujet des problèmes de représentation en lien avec le corpus des livres de combat, voir les réflexions de Sydney Anglo, *L'escrime, la danse et l'art de la guerre: le livre et la représentation du mouvement*, Paris 2011 et *idem*, *Sword and Pen*, *op. cit.*

20 Voir à ce sujet Michel Huynh, *L'objet épée*, in: *L'épée: usages, mythes et symboles*, Paris 2011 (catalogue d'exposition–Musée de Cluny), pp. 7–30.

21 Christine Cooper, *Forensisch-anthropologische und traumatologische Untersuchungen an den menschlichen Skeletten aus der spätmittelalterlichen Schlacht von Dornach*, thèse non publiée, Stamford 2010. Je remercie Daniel Jaquet d'avoir attiré mon attention sur ces travaux.

22 *Ibid.*, p. 124.

### **Contexte d'application et typologie des gestes techniques décrits dans le Liber de Arte dimicatoria**

Les 128 scènes commentées de la source «matérialisent une grille de résolution de problèmes qui s'appliquent à une formation à l'usage de l'escrime à la bocle contre les guet-apens – une méthode d'autodéfense en bref – donnée par un prêtre (*sacerdos*) à un écolier (*scolaris*).»<sup>23</sup> Les enseignements sont écrits en latin ponctué de termes techniques vernaculaires en moyen-haut allemand. Le manuscrit a sans doute été réalisé dans le milieu universitaire du début du XIV<sup>e</sup> siècle.<sup>24</sup> Si peu d'informations sur l'auteur ou le public de destination sont révélées par la source<sup>25</sup>, il apparaît clairement que les gestes techniques codifiés sont rationnels et s'apparentent à des formes de combat civil (sans armure), bien loin d'une escrime pratiquée sur le champ de bataille, dont les techniques seraient un mélange entre les usages «communs» des combattants et des techniques «cléricales». Il faut également noter que cette source est un unicum, premier témoin du corpus des livres de combat,<sup>26</sup> précédant de presque un siècle la majorité des témoins.

Il existe trois frappes vulnérantes (infligeant des blessures, terme qui se retrouve plus tard dans les livres de combat allemands): la frappe classique de taille, qui est un coup porté avec le tranchant de l'épée; l'entaille, qui est un déplacement de la lame sur le corps de l'adversaire avec une application de pression, sans armer de frappe, et l'estoc, qui est un coup de pointe jugé comme la frappe la plus meurtrière par la plupart des techniciens et théoriciens de la guerre. Ces différents types de frappe se combinent et s'articulent dans des séquences techniques (pièces, *fnhd. stück*) qui composent les 128 scènes de la source.

En partant des différents postulats brièvement exposés ci-dessus, je propose de décrire quatre interrogations issues de l'analyse de source qui m'ont permis de conduire une série d'expérimentations de coupe et d'apprécier les résultats. Les situations techniques sont exposées, selon le schéma suivant: problématique, expérimentation, résultat.

23 Franck Cinato et André Surprenant, L'escrime à la bocle comme méthode d'autodéfense selon le Liber de Arte dimicatoria, in: Daniel Jaquet (éd.), L'art chevaleresque du combat. Le maniement des armes à travers les livres de combat (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles), Neuchâtel 2013, pp. 81–89, cit. p. 83.

24 «[...] les écritures, la composition de la page, le lexique, la phraséologie, les concepts sont tous de type universitaire: les preuves surabondent en somme, à tous les niveaux d'articulation de la discursivité écrite, qu'il s'agit bien d'une textualité universitaire.» Franck Cinato et André Surprenant, L'escrime scolastique du Liber de Arte dimicatoria. Un cas de rationalisation par l'image, in: Sandrine Hériché-Pradeau et Maud Pérez-Simon (éd.), Quand l'image relit le texte. Regards croisés sur les manuscrits médiévaux, Paris 2013, pp. 249–260, cit. p. 253.

25 Cinato et Surprenant, Le livre de l'art..., *op. cit.*, pp. LXV–LXVIII.

26 Voir à ce sujet Sergio Boffa, Les manuels de combat (*Fechtbücher* et *Ringbücher*), Turnhout 2014, et Jaquet (éd.), L'art chevaleresque..., *op. cit.*

Toutes les marques ont été obtenues en frappant de manière différente sur un morceau de poitrine de porc non fumé de 6 cm d'épaisseur et 5 cm de largeur, posé sur une planche à découper en matière synthétique. Un cliché a été pris après chaque frappe à l'aide d'un Nikon D60 pour obtenir une trace fidèle des effets. L'ensemble des tests a été effectué deux fois avec le même modèle d'épée. La première série de tests avec la lame non affûtée, la deuxième série avec la lame affûtée. Seuls les résultats avec la lame affûtée seront analysés en raison de l'amplification des effets créée par l'affûtage.

Une série de tests équivalait à 14 frappes (chacune ayant été faite sur cible nue, puis recouverte de cuir, puis de lin, soit 42 au total): une entaille vers l'avant sans appui, une entaille vers l'arrière sans appui, une entaille vers l'avant avec appui, une entaille vers l'arrière avec appui, une frappe à partir de la posture du demi-bouclier, une frappe à partir de la posture du demi-bouclier enchaînée avec une entaille vers l'avant, une frappe diagonale à partir de la seconde garde (épée armée au niveau de l'épaule droite), frappe diagonale à partir d'une posture d'épée haute pointe dirigée vers l'avant, frappe du contre-tranchant à partir d'une posture de l'épée abaissée, frappe d'estoc sur support fixe avec le pouce dirigé vers le bas, frappe d'estoc sur support fixe avec le pouce dirigé vers le haut, entaille en main retournée sur support mobile, frappe d'estoc sur support mobile avec le pouce dirigé vers le bas, frappe d'estoc sur support mobile avec le pouce dirigé vers le haut.

La cible est donc tout d'abord nue puis recouverte d'une croûte de cuir de vache de 3 mm d'épaisseur et ensuite d'un tissu en lin, afin de simuler des zones recouvertes de vêtements ou de gants (voir Fig. 2).

### **Stich/stichlach:** *le «coup de pointe», ou «l'entaille», coupe-t-il?*

Un des nœuds des problèmes d'interprétation de cette littérature technique est précisément le vocabulaire technique employé qui est rarement décrit dans les sources et qui ne se retrouve dans aucune autre.<sup>27</sup> Il a été très difficile pour nous au début de notre étude du *Liber* de déterminer la nature de cette frappe qui s'apparente à un coup de taille sur l'image. Le terme technique *stichlac* ou *stichlach* (que l'on traduit littéralement par «coup de pointe») apparaît seulement deux fois dans la source. Il est remplacé à trois autres endroits du texte par *stich* (pointe).<sup>28</sup> Par la suite, le terme latin *fixura* (pointe) semble prendre la relève à chaque fois qu'une position ou une frappe se rapproche d'un coup d'estoc ou d'une position de l'épée

27 Voir à ce sujet Pierre-Alexandre Chaize, *Des mots aux gestes: le rôle du texte et du vocabulaire dans l'expérimentation historique*, in: *Staps* 101 (2013), pp. 103–118.

28 *Liber de Arte dimicatoria*, éd. Cinato et Surprenant, p. 30, 34 et 240.

la pointe en avant, soit trente occurrences.<sup>29</sup> Or, il existe aussi une autre nomenclature décrivant un coup dont le sens peut se rapprocher d'une taille, et que l'on ne peut raisonnablement classer comme tel de manière certaine pour plusieurs occurrences.<sup>30</sup> Aussi, en accord avec le texte, mais soucieux de rester fidèle à l'image, nous avons testé notre hypothèse d'un coup pensé ou initié comme un estoc, mais qui termine sa trajectoire comme une coupe. La frappe est fluide et rapide lors de la mise en pratique de ce geste technique avec des simulateurs dans un contexte sécurisé avec un partenaire (entraînement, travail technique), mais il reste encore à évaluer son impact réel par des tests de coupe.

Bien que la surface de l'épiderme/derme du porc soit plus dure que la nôtre, le mouvement de poussée prolongée entame la peau mais n'entre pas jusqu'à l'hypoderme (couche de gras sous le derme). Le cuir protège très bien et le tissu aussi car les deux empêchent la lame de pénétrer la peau.

On fixe ensuite la parcelle de porc à la verticale sur un sac de frappe. L'entaille est bien moins profonde sur la cible nue. Les entailles en main retournée (le pouce en direction du ciel) m'ont aussi paru vraiment difficiles à réaliser en raison de l'étroitesse de ma cible et sa mobilité.

Conclusion: cette entaille coupe donc sensiblement, mais en surface seulement.

### **Obsessio:** «Assiègement» ou l'armement est-il suffisant pour blesser?

Les assiègements dans le *Liber* sont des positions qui donnent un avantage tactique en avançant les armes devant l'adversaire avant toute action offensive pour couvrir au préalable certaines des zones du corps. Les gardes, elles, sont en général des positions d'épée avec la pointe en retrait.

Les frappes doivent donc partir d'une position avancée le plus rapidement possible pour donner au coup un maximum de puissance. Le principe reprend les préceptes décrits dans la première glose anonyme de l'épître de Johannes Liechtenauer<sup>31</sup> qui expliquera plus tard (1389) qu'une frappe doit aller au plus

29 *Ibid.*, p. 138, 140, 142, 144, 180, 194, 212, 214, 220, 232, 234, 236, 238, 244, 246, 248, 250, 252, 254, 262, 264.

30 Nous disposons de 28 occurrences pour *plaga* (coup), 2 pour *defendit* (interprété comme une attaque à l'épée quand il est illustré par une iconographie qui représente un coup), 8 pour *intrare* (ou *intra*), 2 pour *percutit* et 1 pour *sequitur* (interprété comme une attaque à l'épée quand il est illustré par une iconographie qui représente un coup).

31 Nürnberg, Germanisches Nationalmuseum, Hs 3227a. Partiellement édité dans Grzegorz Zabinski, *The Longsword Teachings of Master Liechtenauer: The Early Sixteenth Century Swordsmanship Comments in the «Goliath» Manuscript*, Torun 2010. En ce qui concerne l'épître de Johannes Liechtenauer, voir notamment Hans Peter Hils, *Meister Johann Liechtenauers Kunst des langen Schwertes*, Frankfurt am Main 1985. Au sujet de la remise en question de l'attribution et de quelques éléments supplémentaires, voir Christian Henry Tobler, *Chicken and Eggs: Which Master Came*



**Figure 2:** Pénétration des frappes de taille dans la cible artificielle. Détail de la cible artificielle (lard) lors des tests de coupe. Photo de l'auteur.

court comme si l'on tendait un fil de la pointe jusqu'à la cible.<sup>32</sup> Cela aussi pour éviter un armement déclencheur d'une «annonce» à l'adversaire de l'intention de frapper, à l'instar du roulement d'épaule pour les boxeurs. Percevoir, anticiper et réagir en fonction des signaux émis par l'adversaire procurent au combattant un avantage par rapport à un adversaire de force et de technicité martiale identique. Les armements de frappe font partie de ces informations que peut exploiter un œil attentif. En reprenant l'exemple du boxeur, on retrouve ces signaux précités de l'intention de frapper dans l'élévation de l'épaule qui va aider le poing à s'aligner sur la trajectoire qui le relie à sa cible. Si ce geste peut représenter un signal à l'adversaire, aussi rapide et fugace soit-il, il en va de même pour une frappe avec une épée. Si je lève mon arme d'un côté, je vais signaler à mon adversaire mon intention d'envoyer un coup à partir de ce côté, élément essentiel pour l'adversaire dans sa prise de décision.

L'hypothèse supposant que l'armement du coup est suffisant pour entamer la chair se vérifie lors des tests, mais pas toujours avec le même résultat. Le tissu en lin semble mieux protéger de la taille que le cuir. Des tests sur d'autres qualités de cuir pourraient nous aider à nuancer cette dernière conclusion. Sans surprise, la frappe diagonale provoque une blessure plus profonde que la frappe perpendiculaire. Enfin, j'ai effectué un test complémentaire en ajoutant une entaille à la frappe directe de taille. Le mouvement de poussée prolongée découpe la viande sans effort, mais cela suppose que la lame a préalablement pénétré l'épiderme.

**Nucken:** *une frappe du contre-tranchant, a priori, coupe-t-elle vraiment?*

Le *nucken* est le terme vernaculaire pour exprimer une frappe de taille ascendante, avec le contre-tranchant de sa propre épée, vers le visage de l'adversaire. L'auteur conseille d'utiliser ce geste après avoir rabattu l'épée adverse vers le bas à l'aide d'un mouvement appelé *mutatio*.<sup>33</sup> Ce mouvement intermédiaire à la frappe fait partie des principes de l'*ars Sacerdotis* qui préconise toujours de se protéger de l'arme adverse avant de frapper. Au terme du test, la frappe est assez puissante et l'action de coupe s'effectue sans difficulté notoire.

First?, in: *idem* (éd.), In Saint George's Name: An Anthology of Medieval German Fighting Arts, Wheaton 2010, pp. 5–10.

32 «Vnd dy selbe kunst ist ernst gancz vnd rechtvertik / Vnd get of das aller neheste vnd korff körtzste / slecht vnd gerade czu / Recht zam wen eyne<r> eyne<n> hawe<n> ader stechen welde / vnd das man im dene<n> eyne<n> vadem ader snure an seyne<n> ort ader sneyde des sw<er>tes bünde / vnd leytet aber czöge dem selben ort ader sneide off ienes blössen den her hawe<n> ader stechen selde / noch dem aller nehesten / kortzsten vnd endlichsten / als man das nür dar brege<n> mochte.» Anonyme, 1389 [Nürnberg, Germanisches Nationalmuseum, Hs 3227a, fol. 13v–14r], Zabinski (éd.), *op. cit.*, pp. 130–131. Les erreurs de transcriptions ont été révisées ici.

33 Liber de Arte dimicatoria, éd. Cinato et Surprenant, §7-fol. 2v, §12-fol. 3v, §30-fol. 8r.

**Stich:** «*estoc*» ou *quelles sont les performances et contraintes de l'estoc?*

La longue pointe (*Langort*) est la position préalable la plus commune aux frappes d'estoc et l'auteur du *Liber* suggère aux écoliers d'accorder une attention toute particulière à cette garde qu'il nomme également la garde ultime (*Ultima custodiae*), formulé comme suit au fol. 1v:

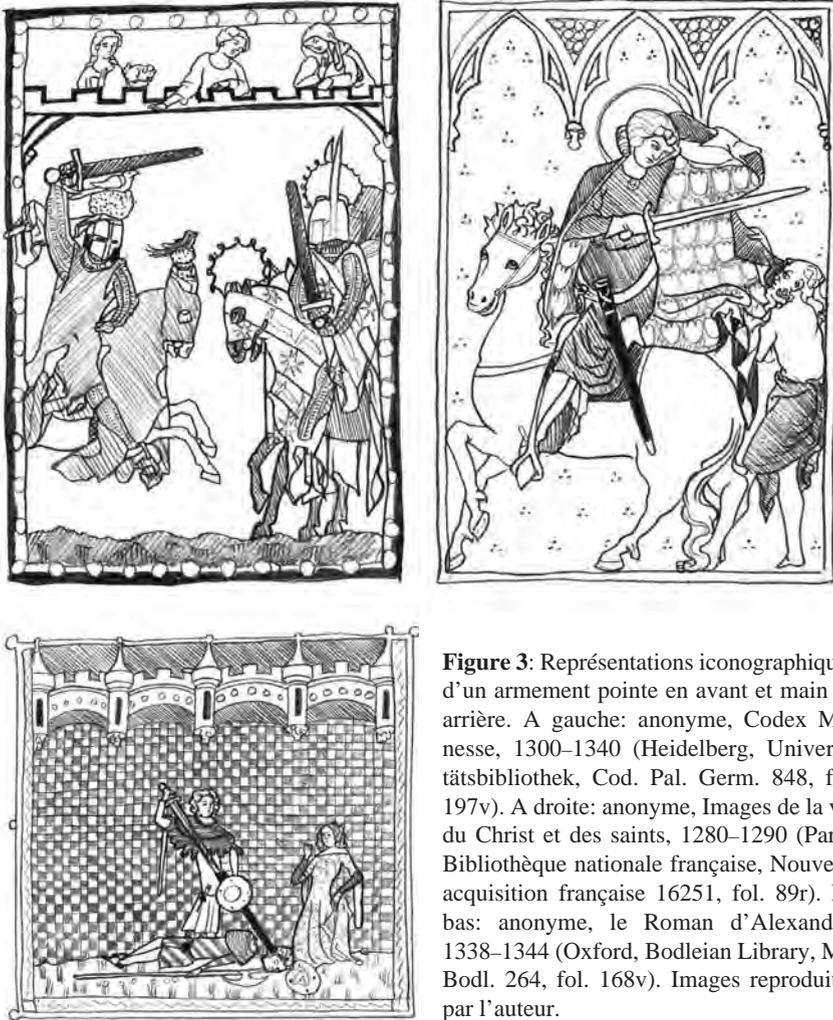
Prends note que le noyau de l'art du combat réside en entier dans la garde ultime que voici, appelée longue pointe. Au surplus, tous les actes des gardes ou de l'épée se déterminent en rapport avec elle: c'est dire qu'ils ont en elle leur fin, et non pas dans les autres. En conséquence, accorde-lui plus de considération qu'à la susdite première garde.<sup>34</sup>

Comme mentionné précédemment, ce type de frappe semble être le plus meurtrier pour les techniciens et les théoriciens de la guerre au Moyen Âge et au-delà. L'auteur du *Liber* l'emploie relativement fréquemment. Sur 76 cas de frappes avec l'épée, 35 concernent de manière certaine une frappe d'estoc, soit près de la moitié, sans compter les cas encore litigieux quant à l'interprétation du geste puisqu'il ne dit parfois tout simplement rien ou choisi un vocable ne déterminant pas la nature de la frappe (*defendit, percutit, sequitur* ou *intrare*).

Sur un support fixe, l'estoc traverse systématiquement la cible, qu'elle soit recouverte de tissu ou de cuir. Les illustrations de notre source ne nous donnant pas suffisamment d'informations sur certaines positions en raison des raccourcis de dessins, j'ai fait des essais sur une planche à découper fixée sur un sac de boxe en frappant avec trois positions, inspirées notamment des situations concernant le *stichlach* (voir ci-dessus): l'épée tenue à hauteur de ma hanche, tenue comme une lance, et au-dessus de ma tête sur ma droite.

Il est très perturbant de ne rien sentir jusqu'à ce que la pointe se plante dans une surface plus dure. En revanche, lorsque cela arrive, un choc vraiment violent remonte jusqu'à l'épaule. Il faut donc bien lancer le geste avec tout le corps. Si seuls les bras génèrent la frappe, le recul peut provoquer un déséquilibre dans certains cas. Il faut absolument éviter le mouvement «de vis» des poignets pendant le déploiement de la frappe. L'impact se ressent dans les articulations les plus fragiles. Le mouvement rectiligne permet d'avoir un poignet bien «gainé» et d'être beaucoup plus précis en raison du point de rotation de l'épée qui peut influencer la trajectoire de la pointe sur le mouvement vissé. Sur le sac de frappe, l'épée plie sur l'impact mais la position fixe du poignet permet de pousser encore et de déplacer le sac.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 14.



**Figure 3:** Représentations iconographiques d'un armement pointe en avant et main en arrière. A gauche: anonyme, Codex Manesse, 1300–1340 (Heidelberg, Universitätsbibliothek, Cod. Pal. Germ. 848, fol. 197v). A droite: anonyme, Images de la vie du Christ et des saints, 1280–1290 (Paris, Bibliothèque nationale française, Nouvelle acquisition française 16251, fol. 89r). En bas: anonyme, le Roman d'Alexandre, 1338–1344 (Oxford, Bodleian Library, Ms. Bodl. 264, fol. 168v). Images reproduites par l'auteur.

En mettant en relation les données de l'entaille et de l'estoc, on peut se demander si notre interprétation du *stichlach* (un coup pensé ou initié comme un estoc, mais qui termine sa trajectoire comme une coupe) est bien correcte. Dans l'hypothèse d'un estoc puissant remplaçant une entaille bien moins efficace et un vocabulaire qui globalement tend vers l'idée d'une pointe, l'interprétation d'une entaille pour le terme *stichlach* semble moins probante qu'un estoc.

### *L'armement pointe en avant: licence artistique ou position réaliste?*

J'aimerais déborder du cadre du *Liber* et vous exposer un questionnement sur une position d'armement extrêmement répandue dans l'iconographie médiévale (monnaies, sceaux ou enluminures), mais complètement absente du *Liber*: l'armement pointe en avant et main en arrière. Cette position (voir Fig. 3) me paraît pourtant fonctionnelle dans un contexte de guerre. Elle permet de se protéger des coups descendants visant la tête, de frapper puissamment vers le haut ou le bas sans perdre de temps à armer et surtout de n'utiliser que très peu d'énergie. L'ensemble du corps lance la frappe et le mouvement du coude provoque une rotation du poignet.

A la différence des frappes directes avec la pointe en arrière comme pour un coup de marteau, cette position favorise également les frappes ascendantes qui peuvent être enchaînées sans trop se découvrir puisque le mouvement du poignet facilite les transitions du haut vers le bas.

Reste à comprendre maintenant la raison de l'absence de cette technique du *Liber*, absence que je ne m'explique pas encore tout à fait puisque l'on peut tout de même trouver cette position chez un maître du XIV<sup>e</sup> siècle, Fiore dei Liberi. Je pense cependant pouvoir avancer deux hypothèses.

La première est d'ordre technique, car il faut bien admettre que l'armement en haut, pointe en avant, favorise les frappes de taille sur les membres inférieurs, très utilisées a priori dans les combats de mêlée, comme en témoignent les études paléotraumatologiques du site de Wisby par exemple,<sup>35</sup> pour la bonne et simple raison que le corps est protégé par un large bouclier. Or le *Liber* ne préconise à aucun moment de frapper sur les jambes car ce geste peut exposer la tête à une frappe simultanée. Cette hypothèse est également soutenue par le fait que les combattants sont représentés en habits cléricaux (longues robes couvrant les jambes)<sup>36</sup>, raison supplémentaire pour amener le(s) auteur(s) du *Liber* à visiblement ignorer cette cible.

La deuxième hypothèse est d'ordre culturel, car j'ai le sentiment que la position dont nous parlons procure de plus grandes opportunités à cheval (estoc déjà armé et facilité pour délivrer des coups d'épée circulaires vers le bas), et que par imprégnation, elle pourrait se retrouver dans les techniques à pied à destination d'une certaine catégorie de combattants, je veux parler de la noblesse, servant principalement à cheval. Le *Liber* ne se vouant qu'à l'enseignement de techniques de

35 Bengt J. N. Thordeman,  *Armour from the Battle of Wisby 1361*, 2 vol., Stockholm 1939.

36 Au sujet des robes, voir notamment: Antoine Destemberg, *Le paraître universitaire médiéval, une question d'honneur (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, in: Isabelle Paresys (éd.), *Paraître et apparences en Europe occidentale du Moyen Age à nos jours*, Villeneuve d'Ascq 2008, pp. 133-149, cit. pp. 137-138, et Wenz, *Le port d'armes en France*, *op. cit.*, p. 33.

self-défense, pour des étudiants voués principalement aux métiers du savoir,<sup>37</sup> il me paraît tout à fait plausible de penser que les traditions liées au combat à cheval n'aient pas pénétré la culture martiale cléricale.

### *Conclusion et perspectives*

Premièrement, les résultats des tests ne permettent pas *stricto sensu* de valider la pertinence du geste. D'autres études et expériences élargissant l'échantillon, ainsi que le développement d'un système de mesure fiable pour l'analyse des résultats, sont nécessaires avant de pouvoir proposer une analyse ayant une portée plus générale. Pour cette étude, les paramètres, nombreux et complexes, à mettre en place constituent autant de limites aux données récoltées. Notamment, la plupart de mes cibles reposaient sur un support (fixe ou suspendu) et présentaient une résistance à la coupe forcément supérieure à celle d'un membre d'un être vivant qui, lui, semble bien plus vulnérable (le phénomène de rigidité morbide ou «cadavérique» apparaissant également sur les tissus)<sup>38</sup>. Il nous faut donc utiliser les informations issues des tests comme de simples données supplémentaires et ne pas trop se perdre en conjectures sans un solide complément d'informations, qu'il faut préalablement dégager des stéréotypes largement diffusés concernant les aspects symboliques liés aux blessures<sup>39</sup> ou au maniement des armes.<sup>40</sup>

Ces exercices à l'épée tranchante permettent tout d'abord d'évaluer l'arme elle-même. Les tests ont l'avantage de confirmer de manière indéniable l'effet tranchant et perforant de l'épée tout en procurant à l'expérimentateur une meilleure connaissance des propriétés mécaniques de l'épée en mouvement. L'utilisation du point de percussion et du point de rotation contribue à améliorer le contrôle du geste et par conséquent affecte le résultat des tests. Il nous reste donc à poursuivre cette étude de manière à mettre en place des systèmes de mesure plus précis pour approfondir davantage nos connaissances sur les typologies liées spécifiquement aux épées et sur les éléments influant leur emploi.<sup>41</sup> Il nous faudrait également à

37 Au sujet des cadres de réception et publics de destination, voir les publications citées de F. Cinato, notamment son article de 2013 (L'escrime scolastique du Liber...).

38 Tableau 4.12 sur l'évolution chronologique moyenne de la rigidité cadavérique en climat tempéré et en conditions habituelles dans Jean-Pol Beautier, *Traité de médecine légale*, Bruxelles 2008, p. 70; voir également dans le même livre, «plaies par armes blanches», p. 252.

39 Voir à ce sujet Lila Yawn, *The Bright Side of the Knife: Dismemberment in Medieval Europe and the Modern Imagination*, in: Cordelia Warr and Anne Kirkham (éd.), *Wounds in the Middle Ages*, Farnham 2014, pp. 215–246.

40 Boffa, *Les manuels de combat*, *op. cit.*

41 Voir les discussions et la revue de l'historiographie dans Tilman Wanke, *Anderthalbhänder – Zweihänder – Langes Schwert zu Klassifikation, Nutzung und Bezeichnung der großen Schwerter des Spätmittelalters und der frühen Neuzeit*, in: *Zeitschrift für historische Waffen- und Kostümkunde* 51/2 (2009). Nous renvoyons également à la thèse non publiée de Fabrice Cognot, *L'arme-*

l'avenir multiplier le nombre des expérimentateurs dans le but d'établir et de valider les constantes liées aux résultats. Dans le même ordre d'idées, de précédentes études telle que celle de Jason E. Lewis<sup>42</sup> ou de Roland Warzecha<sup>43</sup> encouragent l'utilisation de membres bovins considérés comme simulateurs de membres humains optimaux («rigidité cadavérique» mise à part). La vraie difficulté étant de reproduire la résistance non négligeable du derme humain, difficulté que tendent déjà à révéler les tests sur de la poitrine de porc.

A un niveau strictement basé sur le ressenti et le retour sur expérience, j'ai pris tout à fait conscience des différences notoires entre les expérimentations de coupe et les assauts avec simulateur communs aux pratiques modernes des AMHE.<sup>44</sup> En effet, j'ai pu constater, par exemple, à quel point atteindre une cible uniquement avec la pointe de l'épée représente un objectif plus ardu qu'il n'y paraît, car une réplique d'épée est en général plus légère, moins visible en raison du poli miroir, et la zone de contact bien plus fine encore qu'un simulateur. Je me suis également rendu compte qu'il n'était pas toujours nécessaire de frapper fort pour blesser. A aucun moment des tests, je n'ai employé toute ma force et les effets ont déjà été impressionnants.

Par conséquent, j'ai pu tout d'abord faire émerger des pistes de travail exploitables pour les chercheurs dédiés aux interprétations techniques propres au *Liber de Arte Dimicatoria*. Si la pratique avec simulateur en acier nous donne un ressenti et une approche intimement plus connectée que la seule étude théorique de la source, les éléments supplémentaires que j'apporte nous confirment certains faits de manière indiscutable et en remettent d'autres en cause. Le travail sans puissance, en privilégiant la précision et la rapidité, entre dans la catégorie des faits indiscutables de la technique que mes tests mettent en lumière, ainsi que la prédilection pour les frappes d'estoc bien plus efficaces quelle que soit la matière rencontrée (peau, tissus, cuir). En revanche, je pense réviser mon interprétation du geste lié au terme *Stichlach* qui devient à mon sens un estoc au lieu d'une frappe de taille, fait qui enclenche une série de tests au simulateur basés sur les pièces mais qui nous force à repenser la forme de coup privilégiée par le prêtre. Dans le même registre, j'ai préféré à l'issue de mon travail mener mes assauts avec la tenue «en marteau», le poignet gainé, plutôt qu'avec le pouce sur la garde et le poignet souple comme cela a été évoqué par Roland Warzecha notamment. En «marteau»,

ment médiéval: les armes blanches dans les collections bourguignonnes (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.), Université de Paris 2013 (<http://www.theses.fr/2013PA010609> [03.01.2014]).

42 Identifying sword marks on bone: criteria for distinguishing between cut marks made by different classes of blade weapons, in: *Journal of archeological science* 35 (2008), p. 3.

43 Hieb und Stich. L'auteur traite également de tests sur des cibles animales, sur un âne et un porc notamment.

44 Voir à ce sujet la contribution d'Audrey Tuillon-Demézy dans ce volume.

je peux profiter des trois types de frappe sans craindre de perdre mon arme à la suite d'un choc violent, contrairement à la tenue «pouce sur la garde» qui me donne plus de contrôle sur l'estoc, mais beaucoup moins sur la taille, ajoutant un risque notable de perdre l'arme suite à un choc. Dorénavant, j'utilise donc la tenue en marteau dans ma pratique avec simulateur, en essayant de prendre en compte les leçons que m'ont apportées les tests de coupe sans toutefois perdre de vue certains travers à éviter comme trop serrer la poignée ou trop se crispier.

En conclusion, je dirai qu'il est nécessaire de voir la coupe comme un outil complémentaire à l'arsenal du chercheur lié aux AMHE, mais on peut aisément dépasser ce cadre en abordant d'autres niveaux de perspective. En effet, mon expérimentation éclaire certains aspects qu'une large palette de professionnels, dont le champ d'investigation croise indiscutablement les mêmes axes, peut exploiter: le philologue, tout d'abord, peut employer mes conclusions dans l'établissement d'éditions critiques (en particulier la question du glossaire technique). Ensuite, l'historien peut étayer les recherches et les hypothèses sur les cadres de réception et sur le public cible, en particulier à travers l'appréciation des contextes d'application du geste technique codifié. L'historien de l'art peut appliquer mes hypothèses interprétatives pour son analyse des modes de représentation iconographique du geste technique sur des corpus de sources plus larges. Enfin, l'archéologue ou l'historien intéressé à la culture matérielle peut mieux lire les objets en ayant des données et un retour d'expérience sur leur maniement.

# L'équitation militaire médiévale. Art de guerre ou art de grâce?

---

Loïs Forster

Dans la redécouverte des savoirs gestuels du passé, l'équitation constitue un cas totalement à part, dans le sens où elle ne concerne pas le seul corps humain, mais aussi celui du cheval qui entre en interaction avec lui. Si l'on s'intéresse à l'équitation militaire médiévale, un problème fondamental réside dans la relégation quasi systématique à l'implicite de tout ce qui concerne le savoir-faire équestre dans la plupart des sources dont nous disposons. Nombre de chroniqueurs, lorsqu'ils relatent des combats auxquels ils ont assisté, se concentrent ainsi sur la description, parfois très précise, des différents coups portés, mais ne mentionnent guère les mouvements des chevaux. De manière similaire, les traités de combat qui abordent le combat monté jugent l'art équestre comme un savoir-faire présumé connu par les lecteurs: la précision des techniques effectuées par le combattant contraste avec le flou concernant le travail équestre.

Une autre difficulté particulière mérite d'être soulignée: contrairement au maniement des armes médiévales, dont l'enseignement s'est interrompu pendant des siècles, la pratique de l'équitation n'a jamais cessé. Or si la continuité d'un enseignement a l'avantage de perpétuer une tradition orale, elle porte aussi l'inconvénient d'être soumise aux évolutions des siècles qui s'égrenent. Si les chercheurs et expérimentateurs travaillant sur les arts du combat médiéval à pied peuvent regretter de ne s'appuyer principalement que sur des sources textuelles et iconographiques, ceux qui travaillent sur l'équitation doivent se contenter de sources allusives mais peuvent essayer de combler leurs lacunes en se référant aux pratiques modernes. De façon assez paradoxale, cet état de fait peut constituer une difficulté d'un autre type, car leur appréhension de l'équitation médiévale risque de se trouver influencée par les pratiques contemporaines, séparées des pratiques médiévales par des siècles d'évolution. Le risque de l'anachronisme est donc omniprésent, dans les techniques mises en œuvre, mais aussi dans les jugements de valeur qui peuvent être induits: un cavalier moderne compétent pourrait juger inférieur, primitif, un savoir-faire différant largement de ce qu'il connaît, même si celui-ci s'avère parfaitement adapté au contexte dans lequel il a vu le jour et s'est épanoui.

Touchant un domaine relativement délicat à aborder, le présent article a pour objectif de poser une première réflexion et de lancer des pistes permettant de cerner le degré de raffinement de l'équitation militaire à la fin de la période médiévale.

### *Le cheval et l'équipement*

L'étude de l'équitation ne saurait se passer d'un questionnement sur l'animal utilisé par les cavaliers de l'époque médiévale. Sans développer ici ce point,<sup>1</sup> nous nous en tiendrons à une remarque essentielle: la très grande variété de montures au Moyen Age empêche la définition d'un cheval type. Assurément, le cheval de guerre médiéval n'est pas un cheval de trait, ni un cheval d'1,80 mètre au garrot comme l'actuel *shire*. Certes l'importance des chocs auxquels sont soumis les chevaux, notamment lors des charges ou des joutes, rend nécessaire de disposer d'animaux puissants et résistants, mais des chevaux compris entre 1,50 mètre et 1,60 mètre – ce qui semble constituer une moyenne plausible – conviennent parfaitement, tout en étant plus maniables et plus réactifs. Par ailleurs, il serait absurde de penser que le cheval espagnol, excellent animal de dressage, constitue le seul cheval possible pour pratiquer l'équitation médiévale. Le genêt d'Espagne était effectivement une monture très appréciée, et certainement très adaptée, mais aussi une monture coûteuse, très loin d'être la norme à l'époque.

Outre la question de l'animal, l'étude du savoir-faire équestre requiert de s'intéresser au matériel utilisé. Le seul traité médiéval d'équitation actuellement connu porte un titre extrêmement révélateur: le *Livro da ensinança de bem cavalgar toda sela* présente l'art de savoir monter sur toutes les selles. L'auteur, le roi du Portugal Dom Duarte, insiste bien dans cet ouvrage sur le fait qu'un cavalier doit savoir monter en accord avec la selle qu'il utilise.<sup>2</sup>

Ainsi, toute recherche sur l'équitation médiévale se doit d'être faite avec une reproduction la plus fidèle possible, au moins d'un point de vue fonctionnel, des selles de la période étudiée. Si les selles portugaises modernes sont couramment utilisées dans les joutes actuelles, elles ne sauraient répondre aux exigences d'une expérimentation rigoureuse. La Figure 1 présente une selle fabriquée par Joram van Essen, dont la forme est la copie d'une selle conservée à Vienne (Fig. 2).

1 Pour davantage de précisions sur l'animal lui-même, voir Loï's Forster, *Le cheval d'armes*, in: Daniel Jaquet (éd.), *L'art chevaleresque du combat*, Neuchâtel 2013, pp. 173–186. Il faut également noter que le cheval a fait l'objet de recherches récentes, voir l'article de Martin Clauss qui propose également une revue de l'historiographie sur le sujet (*Waffe und Opfer–Pferde in Mittelalterlichen Kriegen*, in: Rainer Pöppinghege (éd.), *Tiere im Krieg. Von der Antike bis zur Gegenwart*, Paderborn 2009, pp. 47–64) et Bernard Andenmatten, Agostino Paravicini Bagliani et Eva Pibri (éds.), *Le cheval dans la culture médiévale* (*Micrologus* Library 69), Firenze, 2015.

2 Ce livre, rédigé dans les années 1430, ne saurait être considéré comme un véritable traité technique dans le sens où l'auteur, malgré des indications pratiques, ne décrit pas véritablement l'art de monter à cheval, celui-ci se transmettant bien plus facilement par l'exemple – hélas, nous le savons bien! Antonio Franco Preto, *The Royal Book of Horsemanship, Jousting and Knightly Combat. A Translation into English of King Dom Duarte's 1438 Treatise: Livro Da Ensinança De Bem Cavalgar Toda Sela*, «The Art of Riding in Every Saddle», Highland Village 2006. Pour une discussion relative à cette source, voir notamment Carlos Pereira, *Naissance et renaissance de l'équitation portugaise: du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle d'après l'étude des textes fondateurs*, Paris 2010.



**Figure 1:** Reconstitution de selle médiévale. Cliché B. Boillot.

Celle-ci est munie à l'avant d'un pommeau extrêmement montant et protecteur. A l'arrière, le troussequin, sans être véritablement très haut, enveloppe le bassin grâce aux deux ailes qui montent sur les hanches. De nombreux témoignages iconographiques donnent à voir des selles similaires (Fig. 4).

Dans son article portant sur une selle conservée au Royal Armouries, Karen Watts remarque qu'un jouteur, maintenu à cheval par les ailes du troussequin d'une telle selle, peut se casser le dos sous l'impact d'un coup de lance.<sup>3</sup> En effet, cette selle confère un solide appui, précieux lors des chocs, mais l'hypothèse de Watts reste conjecturale: l'usage d'une copie permet de réaliser qu'elle laisse au cavalier une vraie liberté de mouvement, l'autorisant à se pencher en arrière, de façon volontaire (Fig. 3) ou contrainte, conformément aux mentions de jouteurs qui ploient sur la croupe de leurs chevaux sous la puissance d'un coup reçu.

De nombreux cavaliers représentés dans l'iconographie médiévale montent avec les jambes tendues (Fig. 4), et même quand tel n'est pas le cas, leurs étriers sont toujours réglés très longs. Dom Duarte stipule qu'un cavalier français ou anglais qui monterait sur une selle munie de courtes étrivières se trouverait gêné et

3 Karen Watts, Une selle médiévale d'Europe centrale au Royal Armouries Museum, in: Cahiers d'études et de recherches du musée de l'Armée 6 (2006), pp. 53-54.



**Figure 2:** Selle médiévale. Wien, Hofjagd- und Rüstkammer, A64. Cliché Jebulon Van Essen.

que, de façon générale, beaucoup de cavaliers ont du mal à faire quoi que ce soit de complexe quand ils ont une étrivière cassée. Bien que critique, cette dernière remarque n'en témoigne pas moins de ce qui devait relever des pratiques courantes des cavaliers, habitués à s'appuyer sur leurs étriers.<sup>4</sup>

Les éperons constituent une autre pièce de matériel apparemment essentielle pour les cavaliers médiévaux. Si les éperons dorés témoignent du statut de chevalier, leur valeur est loin d'être purement symbolique, et il semble difficile dans la conception médiévale de bien monter sans leur aide.<sup>5</sup> Certains éperons médiévaux peuvent atteindre une taille impressionnante, voire effrayante pour des cavaliers modernes, mais cette longueur devait avoir un intérêt pratique pour un certain type d'équitation. Dom Duarte précise en effet que les éperons longs sont ceux qu'on utilise quand les jambes sont recouvertes d'une armure.

L'embouchure enfin est un élément capital en équitation. Les cavaliers de la fin du Moyen Age ont généralement recours à des mors de bride, munis de branches produisant un effet de levier sur la bouche, utilisés avec une ou deux paires de

4 Preto, *The Royal Book of Horsemanship...*, *op. cit.*, p. 25.

5 Cette idée demande un développement trop long pour être inclus dans cet article.



**Figure 3:** Se pencher sur une selle enveloppante. Cliché B. Boillot.

rênes.<sup>6</sup> Les branches procurent une puissance importante aux effets de rênes. De nombreux témoignages iconographiques montrent ainsi des chevaux ayant la bouche ouverte, signe probable d'une utilisation trop brutale d'un mors trop dur (Fig. 4). Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, Jordanus Rufus condamne l'usage des mors cruels et âpres,<sup>7</sup> ce qui permet de savoir que cette dérive existait mais qu'elle n'était pas généralisée.

Dans le cadre de l'expérimentation actuelle, le soin accordé aux chevaux et la moindre exigence de résultats immédiats tendraient à faire bannir les mors trop brutaux ou les éperons trop blessants. Néanmoins, la condamnation de la violence de l'équipement équestre médiéval reviendrait à nier tout intérêt à son étude et conduirait à omettre un aspect absolument fondamental: la violence d'un objet dépend avant tout de l'utilisation qu'en fait son propriétaire. En d'autres termes, le recours d'un matériel potentiellement contraignant pour la monture diminue d'autant l'intensité nécessaire aux mouvements du cavalier pour l'obtention des

6 Ewart Oakeshott, *A Knight and his horse*, Chester Springs 1998, pp. 38–39.

7 Jordanus Rufus est l'auteur d'un traité d'hippiatrie intitulé *La marechaucie des chevax*, recopié et traduit en plusieurs langues jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Brigitte Prévot, *La science du cheval au Moyen Age. Le traité d'hippiatrie de Jordanus Rufus*, Paris 1991, p. 39.



**Figure 4:** Pierre de Courtenay et Sire de Clary (Bruges, env. 1470). London, British Library, Ms Harley 4379, fol. 19v. Avec l'aimable permission de l'institution.

résultats désirés. En définitive, les phases d'expérimentation requièrent l'utilisation d'un matériel se rapprochant le plus possible de l'authenticité historique. Puisque ce matériel conditionne l'équitation, il est essentiel pour appréhender l'art équestre médiéval, mais il suggère de la part du cavalier une maîtrise suffisamment élevée pour préserver le cheval.

### *L'équitation militaire médiévale: un essai de synthèse*

Les traités équestres ne fleurissent qu'à partir du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Avant cela, les descriptions directes de l'équitation sont peu nombreuses et nous devons généralement nous contenter d'indices, d'allusions, dont l'accumulation permet tout de même de cerner la pratique.

Le précieux traité de Dom Duarte énumère plusieurs types d'équitation à adopter en conformité avec la selle utilisée. Le premier modèle qu'il évoque, qu'il nomme «Bravante», correspond aux selles enveloppantes (Fig. 1 et 2). D'après lui, un cavalier montant sur une telle selle n'utilise guère ses mollets et doit, pour être fermement monté, avoir les pieds solidement fichés dans les étriers, en tendant ses jambes légèrement en avant. Deux variantes possibles d'équitation avec ce même

type de selle sont rapidement évoquées par l'auteur: la première, répandue notamment en Angleterre et dans certaines parties de l'Italie, consiste à monter avec les jambes tendues ou un peu fléchies sans trop accorder d'importance à la fermeté des pieds dans les étriers (et donc à la longueur des étrivières); la seconde est envisageable lors des joutes et des tournois si les étriers sont fixés l'un à l'autre sous le ventre du cheval et consiste à avoir les jambes tendues à la verticale, sans s'asseoir sur la selle mais en s'appuyant seulement contre le troussequin. Outre les selles Bravante, Dom Duarte traite des selles de type Gineta, sans pommeau ni troussequin, qui suggèrent une équitation avec les jambes fléchies, au contact du cheval de façon permanente. Il termine par la monte à cru, sans selle, éventuellement avec un simple tapis.<sup>8</sup>

L'équitation qui retiendra ici notre attention est bien entendu la première, avec une selle dite Bravante, qui correspond à l'équitation militaire en usage dans plusieurs pays d'Europe de l'Ouest, dont la France. La représentation très fréquente sur les enluminures du XV<sup>e</sup> siècle de cavaliers avec les jambes tendues en avant (Fig. 4) ne suit donc pas une simple convention artistique mais illustre cette façon spécifique de monter. Si cette position semble étrange à l'œil d'un cavalier contemporain, c'est en partie parce qu'elle ne répond pas seulement à des exigences équestres, mais aussi martiales. Le fait de tendre les jambes en avant permet en effet d'appuyer fortement le bassin contre le troussequin. Solidement calé sur la selle, le cavalier fait ainsi pleinement corps avec sa monture pour constituer avec elle une sorte de projectile vivant. Cette capacité à former un bloc uni résistant aux chocs est particulièrement mise en évidence lors des joutes, ce qui explique que le désarçonnement y soit considéré comme le coup le plus réussi.<sup>9</sup>

Etre solidement ancré sur sa selle ne suffit pas à faire un bon cavalier: rester en selle sans maîtriser sa monture n'aurait guère d'intérêt. Lorsqu'il traite du dressage, Jordanus Rufus insiste sur l'importance de ramener la tête du cheval près du corps, de la lui faire incliner en courbant ou en ployant le col<sup>10</sup> (ce qu'on a appelé plus tard le «ramener»). Il fait état de la sensation ainsi acquise d'un meilleur contrôle de l'allure et de la direction du cheval. Il témoigne ici clairement de l'obtention d'un cheval «placé» sans comprendre l'ensemble du phénomène, qui suggère également l'engagement des postérieurs sous le corps permettant d'obtenir l'équilibre (le «rassembler»). On devine un certain empirisme quand Rufus dit que

8 Preto, *The Royal Book of Horsemanship*, *op. cit.*, pp. 22–24.

9 Lois Forster, La joute, le plus gracieux des arts de la guerre, in: *Les arts de guerre et de grâce (XIV<sup>e</sup>–VIII<sup>e</sup> siècles). De la codification du mouvement à sa restitution: hypothèses, expérimentations et limites* (actes du colloque des 21 et 22 mai 2012 tenu à Lille 3), *Revue E-Phaïstos*, hors-série, à paraître.

10 Prévot, *La science du cheval*, *op. cit.*, p. 122.

toute *cautele*, c'est-à-dire toute ruse, toute astuce, pour parvenir à ramener la tête du cheval sera la bienvenue. Cette conscience du «placer» par les seules sensations et la difficulté à comprendre ce qui se passe en dehors de l'inclinaison de la tête devaient amener de nombreux cavaliers, moins experts que le maréchal, à obtenir de leurs chevaux un simple «ramener», et non pas un véritable «placer».<sup>11</sup>

Néanmoins, il ne faudrait pas non plus imaginer des cavaliers se cantonnant à tirer bêtement sur les rênes. Guillaume Leseur mentionne des hommes qui «*ne laissoient pas dormir leurs chevaux entre leurs cuisses, ainçois les faisoient [...] sentir l'esperon et hault contourner*», allusion claire au ramener de la tête.<sup>12</sup> Apparemment, ces cavaliers (parmi d'autres) avaient bien compris qu'il fallait avoir de l'impulsion, c'est-à-dire disposer d'un animal dynamique, pour obtenir un placer, même si la compréhension exacte de ce phénomène n'était pas aboutie.

Par ailleurs, maîtriser son cheval inclut bien sûr de maîtriser son allure. Ainsi, quand au Pas de la Fontaine des Pleurs, Jean de Boniface, que l'on sait être un très bon cavalier, rejoint l'extrémité de la lice au galop avant un combat, Olivier de La Marche croit nécessaire de préciser que le cheval court avec le congé de son cavalier et n'échappe donc pas à son contrôle.<sup>13</sup> Dans son poème, Geoffroi de Charny évoque un cheval allant à l'amble lors d'une joute, qui refuse de passer au galop au moment de la course et conduit à la défaite cuisante et honteuse de son cavalier qui finit désarçonné dans la boue.

Le moment où les jouteurs passent au galop pour s'élancer dans leur course est l'un des rares où l'on relève régulièrement une allusion à l'équitation. Certaines expressions se retrouvent couramment, comme «*férir des éperons*». Une autre retiendra ici davantage notre attention. Les chroniqueurs bourguignons décrivent souvent les jouteurs qui «*laissent courre*» leurs chevaux. Pour celui qui s'intéresse à l'équitation médiévale, cette expression n'est pas anodine. Elle donne l'impression d'une certaine passivité du cavalier, qui sait que son cheval connaît son travail et le laisse choisir à la fois l'allure et la direction.

Plusieurs indications sur la direction laissent à penser que la ligne droite est largement privilégiée à la fin de Moyen Âge. Au début du XV<sup>e</sup> siècle, le chroniqueur Enguerrand de Monstrelet évoque des cavaliers lombards et gascons dont les chevaux sont «*accoustumez de tourner en courant, ce que n'avoient pas accoustumé*

11 Etienne Saurel, *Pratique de l'équitation d'après les maîtres français*, Paris 1964, pp. 126–137.

12 Henri Courteault (éd.), *Histoire de Gaston IV, comte de Foix*, par Guillaume Leseur, chronique inédite du XV<sup>e</sup> siècle, t. II, Paris 1896, p. 188.

13 Olivier de La Marche, *Mémoires*, dans *Mémoires d'Olivier de La Marche, maître d'Hôtel et capitaine des gardes de Charles le Téméraire*, éd. Henri Beaune et Jules D'Arbaumont, Paris 1883–1888, 4 vol., ici vol. II, p. 156.

*François, Picards, Flamens ne Brabanceons a voir*<sup>14</sup>. Cette observation paraît surprenante et on peut se demander si un tel état de fait est plausible.

Si l'on se penche sur les principaux exercices équestres pratiqués par les chevaliers, le terme de tournoi laisse entendre que les cavaliers pouvaient «se tourner autour». Cependant, les recommandations contenues dans le *De bem cavalgar* ne vont pas dans ce sens. Cette source provenant de la péninsule ibérique, bien plus au fait de l'équitation arabe que la France ou la Bourgogne, on pourrait s'attendre à ce que Dom Duarte préconise d'effectuer des manœuvres reposant sur des virages serrés, proches des tactiques militaires orientales; or il recommande de traverser le terrain en ligne droite, afin de ne pas fatiguer le cheval et de profiter au maximum de sa vitesse pour accroître la puissance des coups d'épée délivrés.<sup>15</sup>

À la joute, les virages ne sont absolument pas essentiels puisque la course en ligne droite, parallèle à celle de l'adversaire, est évidemment la norme. Cela dit, obtenir une telle course n'est pas toujours très aisé. Le joueur décrit par Charny, qui n'arrive pas à faire façon de sa monture, accumule les difficultés: non seulement celle-ci reste à l'amble, mais elle ne veut pas «aler droite voie»<sup>16</sup>.

L'incertitude de la course des jouteurs, induisant un risque de collision des deux chevaux, conduit au XV<sup>e</sup> siècle à l'adoption progressive de la barrière centrale, la «toile», qui supprime le souci d'un déplacement involontaire vers la gauche.<sup>17</sup> Restait encore à remédier au problème récurrent des écarts sur la droite avant le choc. Différentes solutions ont pu être trouvées pour empêcher les chevaux de se dérober aux coups, notamment l'aide de piétons et l'installation de contre-barrières.

Ces difficultés à canaliser le cheval dans une trajectoire en ligne droite peuvent s'expliquer par l'équitation pratiquée. Dom Duarte affirme qu'avec une selle française, le cavalier s'aide des genoux et des cuisses, mais très peu des mollets; or le fait de monter avec les mollets éloignés des flancs du cheval et les jambes tendues rend difficile le contrôle de la direction (en virage surtout, mais aussi en ligne droite). Il conseille au joueur de donner un coup d'éperons au moment de lancer le cheval puis un coup juste avant le choc pour qu'il ne se dérobe pas, ce qui laisse entendre qu'il n'y a aucun contact des jambes avec le cheval le reste du temps.<sup>18</sup> Dans ces conditions, la réussite de la course incombe pour une part importante au

14 Cité dans Philippe Contamine, *La guerre au Moyen Age*, Paris 2003 (6<sup>e</sup> éd.), pp. 245–246.

15 Preto *The Royal Book of Horsemanship*, *op. cit.*, pp. 113–115.

16 Lois Forster, *Les traités de Geoffroi de Charny*, mémoire de master, Université de Franche-Comté 2008, p. 157.

17 Richard Barber et Juliet Barker, *Les tournois* (traduction française de Jean-Robert Gerard), Paris 1989, p. 208.

18 Preto, *The Royal Book of Horsemanship*, *op. cit.*, p. 79 et 132.

bon dressage du cheval, qui doit être habitué à aller en ligne droite de lui-même et ainsi permettre au cavalier de se concentrer sur son activité martiale.

La propension à privilégier la ligne droite dans le travail équestre est cohérente avec les tactiques utilisées sur le champ de bataille par les hommes d'armes de cette époque. Même si une analyse détaillée de celles-ci s'avèrerait enrichissante, nous pouvons déjà relever la prépondérance de la charge, pendant laquelle la formation en haie (c'est-à-dire en ligne) des contingents de cavalerie lourde limite le problème de gestion de la direction puisque chaque cheval est encadré par deux autres. Par ailleurs, la fréquence à laquelle les hommes d'armes mettent pied à terre pour combattre montre bien que le dressage des chevaux ne doit pas forcément leur permettre de faire face à toutes les situations.

Au regard critique contemporain, l'équitation militaire médiévale, ainsi qu'elle apparaît à travers les sources évoquées, peut sembler imparfaite, à cause de l'absence de contrôle total de la monture qu'elle semble induire et de la concentration sur une trajectoire en ligne droite; mais elle trouve sa logique dans les effets recherchés, sa période et son contexte d'application.

### ***Les expérimentations actuelles: intérêt et limite***

S'il est pour l'instant difficile de tirer des conclusions claires et sûres de l'approche expérimentale concernant l'équitation médiévale, elle a d'ores et déjà le mérite de pouvoir balayer sans équivoque des hypothèses incohérentes, comme celle d'Ewart Oakeshott sur le terme «destrier» pour désigner le cheval de guerre. On considère généralement que le destrier était mené de la main droite par le valet ou l'écuyer du chevalier, mais l'auteur propose une autre hypothèse, bien plus crédible selon lui: il soutient l'idée que le destrier tient son nom du fait qu'on lui demande de galoper à droite, pour pouvoir fuir sur la droite à tout moment, en précisant qu'un mouvement sur la gauche n'est jamais souhaitable (à cause des risques de collision). Oakeshott rappelle à cette occasion qu'un cheval qui galope ne déplace pas ses deux membres antérieurs ensemble. En effet, on dit qu'un cheval galope à droite ou à gauche, indiquant par là le membre antérieur qui se porte le plus loin en avant à chaque foulée. Oakeshott évoque la possibilité d'une mauvaise compréhension de ce phénomène par les clercs et chroniqueurs non cavaliers, qui auraient donc écrit qu'on menait le cheval de la main droite.<sup>19</sup> Mais cette théorie s'avère absurde lorsqu'on la confronte à la pratique: en joute, il est plus aisé et plus efficace d'avoir un cheval qui galope à gauche. Pour le maniement de la lance, le galop à gauche permet de porter un coup puissant à l'adversaire (qui est à gauche), alors que le

19 Oakeshott, *A Knight and his horse*, *op. cit.*, pp. 35–36.

galop à droite tend à faire dévier le coup sur la droite et donc à rater la cible, tout en facilitant une fuite sur la droite déjà naturelle et problématique.

Si la pratique offre une compréhension intime de certains phénomènes, elle ne saurait se suffire à elle-même pour analyser un savoir-faire du passé. Ainsi les personnes centrées sur leur pratique prennent-elles le risque de s'éloigner de l'historicité.

Un premier exemple le montre bien: Richard Alvarez, considérant la charge à la lance tout à fait possible sans l'aide des étriers, nie leur rôle dans le développement des tactiques de choc dans les armées médiévales, en se basant sur sa propre expérience.<sup>20</sup> On voit ici apparaître les limites d'une approche empirique: ce n'est pas parce qu'il est possible de charger sans étrier que cette observation est révélatrice des pratiques médiévales. La recherche historique ne s'intéresse pas tant à ce que les chevaliers auraient pu faire qu'à ce qu'ils ont réellement fait, or les étriers ont un rôle prépondérant dans l'équitation médiévale, comme nous l'avons précédemment mis en évidence.

Cette tendance à accorder trop d'attention à ce qui est faisable se retrouve dans un article de Kristina Charron consacré au combat monté.<sup>21</sup> Cette excellente cavalière y explique comment l'utilisation judicieuse des différents temps du galop peut accroître l'efficacité du combattant monté, en parvenant à faire coïncider le coup porté avec le temps le plus adapté (rappelons que le galop est une allure sautée à trois temps suivis d'un temps de suspension). Ainsi, pour porter un coup puissant, le troisième temps du galop, en appui sur un seul antérieur, est le plus approprié car il permet de profiter de la retombée du cheval et donc d'obtenir un surcroît de puissance. En revanche, le temps de suspension confère une meilleure précision (l'exemple pris étant de saisir un anneau à la lance), car l'absence de contact du cheval avec le sol limite les secousses, les mouvements parasites. Si la capacité à jouer ainsi avec les temps les plus adaptés du galop requiert une maîtrise équestre remarquable, cette démarche souffre de plusieurs problèmes d'interprétation, à commencer par la dissociation entre travail de précision d'une part, et de puissance d'autre part, qui n'est pas pertinente: un coup de lance sur un ennemi requiert à la fois puissance et précision. En outre, il serait plus difficile encore de mesurer les foulées de galop afin d'arriver sur le temps le plus adapté face à un ennemi en mouvement dont on ne peut contrôler la vitesse. Enfin, dernier problème et non des moindres: les cavaliers médiévaux ne semblent pas savoir décomposer les quatre temps du galop. Dans le *De Animalibus*, l'encyclopédie de saint Albert le Grand, le

20 Richard Alvarez, *Saddle, Lance and Stirrup. An Examination of the Mechanics of Shock Combat and the Development of Shock Tactics*, <http://www.classicalfencing.com/articles/shock.php> (01.12.2010).

21 Kristina Charron, *Mounted combat and the art of horsemanship*, in: *WMA illustrated* 3 (2008), pp. 12–17.

galop est présenté comme une succession de sauts.<sup>22</sup> L'incompréhension de la décomposition des temps du galop explique les représentations stéréotypées de chevaux censés être au galop, mais semblant plutôt sur le point de sauter, poussant sur leurs deux postérieurs, et les deux antérieurs joints (ce que l'on voit partiellement sur la Fig. 4). Cette figuration erronée du galop dans les enluminures médiévales se retrouve encore au XIX<sup>e</sup> siècle et n'est remise en question que par la photographie puis le cinéma.<sup>23</sup>

En conséquence, une approche trop empirique, insuffisamment confrontée aux sources, peut aboutir à des résultats biaisés. Le seul critère de l'efficacité ne saurait en aucun cas constituer un argument historique. En d'autres termes, ce n'est pas parce qu'une pratique est faisable, ou même efficace, qu'elle a été effectivement mise en œuvre dans les siècles passés.

Même avec un réel souci d'historicité, se rapprocher des pratiques médiévales est loin d'être évident. Le joueur international Luke Binks, qui assure des stages de formation à la joute, dit appuyer son travail équestre sur le traité d'équitation de Dom Duarte. Il considère que la monte avec les jambes tendues en avant n'est qu'une des méthodes employées parmi d'autres et il préfère, quant à lui, le style Gineta, qu'il applique et enseigne à ses élèves.<sup>24</sup> En réalité, la justification historique invoquée ici ne tient pas une fois qu'elle est confrontée attentivement aux sources. Même en se cantonnant au traité de Dom Duarte, c'est clairement l'équitation Bravante qui est employée dans les joutes. L'équitation Gineta est en fait l'équitation adoptée par les Arabes, comme en témoigne explicitement Antoine de Lalaing: il rapporte qu'Isabelle la Catholique et son mari commandent à la fin du XV<sup>e</sup> siècle aux hommes de leur royaume «*que ceuls de la frontiere des Franchois chevaulcheroient nostre mode, et les voisins a Mores chevaulcheroient a la jennette*».<sup>25</sup>

Par conséquent, adopter une équitation Gineta en s'intéressant à la monte médiévale occidentale, utilisée lors des joutes et des tournois, sur une selle enveloppante, est purement et simplement une erreur sur le plan historique. L'équitation Gineta n'est tout simplement pas l'équitation militaire médiévale occidentale. De plus, prétendre l'appliquer en tant que pratique historique revient à légitimer le recours à un savoir-faire développé en équitation classique – de façon postérieure à la période qui nous intéresse ici – dans lequel la maîtrise du cheval passe par un

22 Brigitte Prévot et Bernard Ribémont, *Le cheval en France au Moyen Age, sa place dans le monde médiéval, sa médecine: l'exemple d'un traité vétérinaire du XIV<sup>e</sup> siècle: la Cirurgie des chevaux*, Orléans/Caen 1994, p. 455.

23 Saurel, *Pratique de l'équitation*, *op.cit.*, p. 82.

24 Interview donnée à l'occasion d'un stage au Texas en octobre 2012, <http://www.thejoustinglife.com/2013/02/a-video-interview-with-international.html> (01.09.2013).

25 Cité dans Contamine, *La guerre au Moyen Age*, *op. cit.*, p. 250.

contact étroit des jambes avec les flancs de l'animal. Il est d'ailleurs révélateur que plusieurs joueurs actuels, qui n'ont pas forcément de prétention historique dans leur équitation, montent sans porter d'armure sur leurs mollets, justement parce qu'il est ainsi plus facile de sentir son cheval en adoptant une équitation classique.

Pour terminer, notons qu'il existe actuellement des reconstitutions dont on ne peut que reconnaître l'extrême qualité. A ce titre, le tournoi de Sankt Wendel tenu en Allemagne en 2012 est exemplaire. Néanmoins, un point de détail apparemment anodin doit être relevé: les règles du tournoi privilégient les manœuvres équestres à la répétition des frappes, précisant que la mêlée est d'abord un jeu d'équitation et en deuxième lieu seulement un jeu de frappe.<sup>26</sup> Ce changement de priorité se comprend parfaitement dans le contexte moderne, qui exige de fournir un spectacle de qualité, qui soit impressionnant tout en ménageant les corps, le matériel et les montures (notamment pour des cavaliers indéniablement très soucieux d'un dressage fin de leurs chevaux). Cependant, d'un point de vue strictement historique, l'ordre des priorités n'est pas le bon. Les préconisations de Dom Duarte déjà mentionnées montrent bien que le tournoi est avant tout un jeu de frappe et de puissance. A la violence des coups portés s'ajoute même la possibilité que des chevaux puissants renversent à terre les chevaux plus légers.<sup>27</sup> Assurément, il ne serait pas souhaitable de reproduire actuellement des affrontements aussi intenses, dangereux pour les montures. Cependant, il est capital de ne pas perdre de vue que le changement d'esprit dans les règles du jeu a une incidence sur l'équitation adaptée à ce type de combat.

### *Conclusion*

Il s'avère complexe d'aborder un sujet pratique pour lequel les sources sont rares. Dans ce contexte, plusieurs travers sont à éviter, comme celui d'essayer de réfléchir à la pratique sans pratiquer véritablement soi-même, ou de façon trop empirique, ou celui de partir d'une pratique moderne, certes très efficace, complexe à maîtriser, mais anachronique (comme l'équitation de haute école), en essayant éventuellement ensuite de le justifier historiquement.

Pour appréhender le mieux possible l'équitation médiévale, il est nécessaire d'une part de fournir des efforts sur le matériel utilisé pour se rapprocher autant que possible de l'authenticité historique, d'autre part de s'appuyer sur les sources existantes, même si elles sont minces, sans chercher à les surinterpréter. Recourir à une équitation raffinée connue grâce à des sources postérieures peut certes se révélé-

26 Voir en ligne, <http://turnier.sankt-wendel.de/english/regeln.php> (01.09.2013).

27 Claude Gaier, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, t. 2, Bruxelles 2004, p. 159.

ler efficace, mais si ce savoir-faire n'a pas été développé à l'époque étudiée, son usage ne saurait répondre à des critères d'archéologie expérimentale. Dans cette démarche, il est important de garder en tête que dans le combat équestre médiéval, l'équitation, aussi fondamentale soit-elle, est secondaire par rapport au maniement des armes: en effet, si l'équitation doit servir le combat, ce sont bien les armes qui occupent la place centrale.

La comparaison de deux citations distantes de moins de deux siècles incite à la prudence en cas de recours à des ouvrages postérieurs à la période étudiée: au début du XV<sup>e</sup> siècle, Dom Duarte remarque que des cavaliers apparemment maladroits peuvent être de remarquables joueurs<sup>28</sup>; au XVII<sup>e</sup> siècle, Antoine de Pluvinel estime que certains chevaliers feraient mieux de rester chez eux tant ils sont piètres cavaliers.<sup>29</sup> On voit là un indice du passage d'une équitation militaire, basée sur une efficacité pragmatique, adaptée à une cavalerie lourde, à une équitation de manège, se plaisant à obtenir des effets particulièrement complexes avec une recherche esthétique.

En somme, l'équitation militaire médiévale est bien un art de guerre, une équitation peut-être basique et pragmatique, mais assurément efficace dans son contexte d'utilisation. Dans les siècles suivants, l'art équestre développé dans les milieux de cour et les carrousels devient progressivement un art de grâce, qui n'est pas forcément directement applicable au combat.<sup>30</sup>

Pour terminer, j'insisterai sur la prudence à adopter vis-à-vis de l'expérimentation et des conclusions à en tirer, mais aussi sur l'insuffisance de la recherche académique classique pour étudier un tel sujet. Face à des sources délicates à interpréter, la mise en pratique est un exercice périlleux mais néanmoins fondamental pour saisir la réalité historique du savoir-faire équestre, permettant – y compris par des expérimentations finalement remises en question – de mieux comprendre les informations implicites des sources, d'attirer l'attention du chercheur sur certains points, de poser de bonnes questions, et au final de faire progresser nos connaissances. Ainsi, comme dans tout autre domaine, mais peut-être avec plus d'acuité encore, s'impose une nécessité absolue de rigueur dans la démarche, de remise en cause perpétuelle et d'humilité, malgré la fierté ressentie à vouloir ressusciter un si noble art, avec un si noble animal.

28 Preto, *The Royal Book of Horsemanship*, *op. cit.*, p. 6.

29 Sydney Anglo, *How to win at tournaments: the technique of chivalric combat*, in: *The Antiquaries Journal* 68 (1988), p. 253.

30 Saurel, *Pratique de l'équitation*, *op. cit.*, p. 85.

**3<sup>e</sup> partie:**  
**Armes, armures et canons**



# L'expérimentation et l'histoire: des collections aux universités. L'exemple des armures anciennes

Nicolas Baptiste

L'histoire du collectionnisme et des armes anciennes est ponctuée de manipulations techniques, artistiques et idéologiques alliant les gestes de conservation, de restauration et de présentation des collections. Avant d'être intégrés dans un ensemble, ces objets ont été inventés, mis au point et produits. Les artisans et les concepteurs avaient déjà accompli une série de gestes techniques et artistiques, dans la mécanique de leur naissance, dont les détails sont parfois encore largement méconnus aujourd'hui. Qui sait que la bouée et la combinaison de plongée «militaire» furent conçues dans l'Antiquité, conceptualisées au Moyen Age et qu'on n'en connaît pas encore les premiers essais historiques?



**Figure 1:** Commémoration ou expérimentation, passée, présente ou future. *Se mettre d'accord sur les enjeux.* Carte postale éditée à l'occasion du grand tournoi de Bruxelles, 1905.

De nos jours, l'intérêt pour les armes anciennes existe encore dans le grand public et dans les milieux universitaires et s'exprime par une forte inclination pour le collectionnisme d'une part et pour l'étude d'autre part, dans un contexte de consommation d'originaux et de produits dérivés, dont des copies, reproductions, reconstitutions et autres possibles «simulateurs» expérimentaux. Ces objets authentiques et les gestes qui les entourent sont pourtant mal définis, et les expérimentations qui les concernent ne répondent pas toujours aux questions, même dans le contexte de la recherche académique.

L'expérimentation plonge ses origines dans le collectionnisme et cette culture caractérise encore les expériences actuelles. Il faut noter que depuis le début de ces tentatives jusqu'aux plus récentes, les mêmes déductions surgissent souvent mais les documents scientifiques qui en découlent sont rares et peu d'écrits ratifient les expériences. C'est à la fois un problème de méthodologie, de captation et parfois aussi de limites des objets d'expérimentation, qu'il s'agisse de nos connaissances partielles à leur sujet ou des conditions de leur emploi. Nous parlerons ici essentiellement des armures anciennes (1330–1530) et des exemples d'expérimentation à leur sujet.

On voit aujourd'hui renaître des aspects expérimentaux dans certains champs d'étude, là où la pratique les négligeait, et apparaître un champ lexical qui hésite entre tradition et innovation. L'archéologie expérimentale est-elle la dénomination des expériences en sciences humaines ou l'emploi de ce terme doit-il être réservé aux techniques expérimentales en archéologie comme les sondages ultrasoniques ou la résonance magnétique? Doit-on plutôt appeler «expérimentation» les expériences relatives aux objets historiques en sciences humaines? Le sujet fait débat et manque d'études qui serviraient de manifestes et de précédents dans la théorisation de cette pratique. Le fait est que la plupart des formations universitaires en sciences humaines ne comportent pas d'initiation à l'expérience comme en sciences exactes. Est-ce un manque? D'un côté non, parce que la pratique expérimentale n'est pas inhérente aux sciences humaines et reste rare dans ces domaines, mais d'un autre côté, au regard des exemples existants qui manquent souvent d'objectifs, de cadre et de finalité, on peut se poser la question du besoin d'une «mise à l'étrier» des principes de l'expérience dans les formations scientifiques traditionnellement plus littéraires.

Au cœur de ces expériences, il y a également la question des objets utilisés comme artefacts ou simulateurs, et leur distance avec les originaux. Une bonne connaissance de l'histoire des collections est fondamentale si l'on veut éviter certains écueils. Nous aborderons donc brièvement le problème des typologies dans la conception des copies d'expérimentation à partir d'objets conservés, dont l'étude recèle bien des pièges pour l'œil non averti...

### *Aux origines de l'expérimentation, la question de la captation*

Les commémorations historiques furent certainement le terreau des expérimentations. Défilés historiques, reconstitutions de joutes, scénographies historiographiques, toutes les manifestations qui ont pour cadre la représentation de l'histoire passent par la conception d'objets reproduits ou reconstitués que les acteurs de ces événements ont expérimentés. En ce qui concerne les armures anciennes, il faut citer quelques exemples incontournables. Le tournoi d'Eglinton, organisé en 1837 en Angleterre par le marquis de Waterford,<sup>1</sup> fut l'occasion de porter des armures anciennes, mais aussi des copies «appareillées». Certaines armures, authentiques, venaient des collections de l'île de Malte, tandis que d'autres avaient été réalisées à partir de panoplies mélangeant ancien et moderne par le marchand Samuel Pratt de Londres et par des artisans comme Lorenz Killian ou Thomas Grimshaw.<sup>2</sup> Ce fut, à notre sens, la première opportunité où les acteurs purent expérimenter des armures dans de meilleures conditions que lors des manifestations qui avaient précédé, tels que les carrousels et autres célébrations équestres à la cour du Roi Soleil. Cependant pour le tournoi d'Eglinton, très peu de documents de captation ont été produits, quasiment aucun rapport d'expérience et ne subsistent que des illustrations, gravures et dessins postérieurs.

Il faut ensuite citer le tournoi de Bruxelles de 1905, parce que le terme de «reconstitution historique»<sup>3</sup> et la mise en rapport de deux dates, ici 1452–1905, furent employés dans la conception de l'événement.<sup>4</sup> Plus de deux cents reconstitutions d'armures, de diverses qualités, furent réalisées. Il reste de ces festivités une série de cartes postales de collection, soit des photographies des acteurs prises lors des répétitions dans ce qui est aujourd'hui le grand hall de l'aviation du Musée royal de l'Armée belge, dans le bâtiment-monument du Cinquantenaire de Bruxelles.

Très peu de temps après, il y eut le tournoi de Tournai en 1913, où l'on employa d'ailleurs de nombreux objets du tournoi de 1905. Là encore on choisit un épisode historique précis, la venue de l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> à Tournai, et une année symbolique, 1913, qui célèbre le 400<sup>e</sup> anniversaire du tournoi organisé pour Henri VIII, roi d'Angleterre. La commémoration prend alors la forme d'une

1 Il y joua le sire du dragon et son armure est encore actuellement conservée au Royal Armouries de Leeds.

2 Voir Lena Rangström, *Riddarlek och tornerspel: Sverige–Europa, Tournaments and the Dream of Chivalry* (catalogue de l'exposition au Livrustkammaren), Stockholm 1992.

3 A la page 6 du Scénario de Bruxelles, le lieutenant-colonel de Witte et l'archiviste Joseph Cuvelier emploient les mots «reconstitution historique». Ces termes étaient alors employés au théâtre pour évoquer une pièce qui présente des faits historiques dramatisés pour les planches. In: Scénario du Tournoi de Chevalerie, représenté dans le grand Hall du Cinquantenaire, 75<sup>e</sup> anniversaire de l'Indépendance nationale, juillet–août 1905, Jette–Bruxelles 1905.

4 Ce fut pour le 75<sup>e</sup> anniversaire de l'Indépendance nationale belge.

reconstitution.<sup>5</sup> Le tournoi de Tournai fut à nouveau l'occasion de production de cartes postales, mais aussi du premier film réalisé lors des passes d'armes. La pellicule montre les éclats des lances et c'est selon nous la première captation de l'expérience de ce moment précis d'un combat à la lance. Malheureusement, aucun autre témoignage ne permet de connaître les sensations et les découvertes des acteurs.

Ces deux tournois, ainsi que les festivités qui les ont entourés, ont été beaucoup plus loin dans l'historicité que nombre de célébrations par la suite, même de nos jours. Il s'est agi pour les organisateurs de retrouver les éléments historiques originaux pour les reconstituer dans le spectacle, et ce, dans tous les domaines: équitation, costumes, musique, franc-parler, personnages, situation politique, combats, etc. Il s'agissait alors de commémorations visant à exacerber le sentiment national.

En France, entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle, il faut citer les fêtes de Jeanne d'Arc de Compiègne, dont il subsiste quelques cartes postales, pour lesquelles un grand nombre d'armures furent achetées et portées mais qui ne présentait pas de véritables joutes, ni de combats.

En Suisse, les très nombreuses commémorations des guerres de Bourgogne (1476–1477), la survivance de pièces du butin de ces guerres<sup>6</sup> et leur importance muséographique constituèrent un terreau précieux pour les expérimentations des armes anciennes, notamment du désormais disparu Institut suisse des armes anciennes de Grandson entre 1975 et 1988,<sup>7</sup> qui réalisa la reconstitution historique d'un «carré» de piquenaires de la bataille de Grandson du 2 mars 1476 avec l'aide de l'armée suisse. Les canons bourguignons conservés au Musée de La Neuveville fournirent les modèles des premiers canons reconstitués dans les années 1980 par l'Institut, encore utilisés aujourd'hui lors de manifestations par la «Compagnie de Saint Georges», un groupe de reconstitution historique qui plonge ses racines dans ce même institut, fondé par Eugène Heer.

En dehors des acteurs des reconstitutions précitées, les utilisateurs d'armures anciennes ou recomposées étaient certainement les collectionneurs. Furent-ils alors les premiers expérimentateurs? Disons que presque tous les collectionneurs ont revêtu au moins une fois une armure ou pièce d'armure de leurs collections,

5 Hocquet dans son introduction du Scénario de Tournai emploie le mot «reproduire» pour parler du tournoi et évoque aussi la «reconstitution de cette fête». In: Adolphe Hocquet, 1513–1913 Cortège–Tournai 13, 14, 20 et 21 juillet (scénario), Tournai 1913.

6 Nicolas Baptiste et Antoine Leduc, De l'histoire au mythe, regard critique sur les armes du butin bourguignon, in: Mémoires conflictuelles et mythes concurrents dans les pays bourguignons (1380–1580), Neuchâtel 2012 (publication du Centre européen d'études bourguignonnes n°52), pp. 217–234.

7 Institut suisse d'armes anciennes, rapport d'activité 1 et 2 (années 1972–1974), Grandson 1975. Ainsi que Institut suisse d'armes anciennes, rapport d'activité 3 et 4 (années 1975–1978), Grandson 1979.

immortalisant le moment en photo ou en portrait, mettant en évidence le phénomène. Dans le collectionnisme, de telles armures, qui ont été l'objet de cette attention particulière, peuvent être désignées par le terme de «camisole». Nous avons cité l'armure du marquis de Waterford, nous pouvons aussi évoquer l'armure de lord Howard de Walden, conservée au Dean Castle et réalisée par Félix Joubert vers 1890, première «armure d'expérimentation» déclarée comme telle.<sup>8</sup> Aucun document, hormis le journal de lady de Walden, ne cite cette anecdote. Félix Joubert lui-même porta une armure en 1922, en jouant le rôle de Jacques de Lalaing dans un «pas d'armes» privé en Angleterre, ainsi que la collection de photos du Dr. Parson nous le laisse voir.<sup>9</sup> Certaines pièces de son armure, authentiques et modernes, sont encore conservées telles qu'elles ont été portées à cette occasion. Nous devons également citer l'exemple de Bashford Dean, qui fut collectionneur et conservateur du département des armes et armures du Metropolitan Museum de New York entre 1912 et 1927, et dont il est difficile de trouver une photographie où il ne revêt pas une armure. Enfin, comment ne pas évoquer le Dr. Tobias Capwell, l'actuel conservateur du département des armes et armures de la Wallace Collection<sup>10</sup> A la fois historien et expérimentateur d'armures anciennes, il jouta notamment lors de l'exposition sur Charles le Téméraire à Berne en 2008, dans une reconstitution d'armure «à l'antique», faisant écho à ses recherches sur les armures authentiques, mais aussi à son intérêt pour les copies, dans un but personnel d'expérimentation.

Il faut dire que les expériences actuelles du port d'armures sont plus souvent le fait d'un autre genre de collectionneurs, qui s'intéressent aux copies à défaut des pièces authentiques. Ces historiens amateurs sont plus à la recherche de sensations fortes que d'observations scientifiques, raison pour laquelle ils n'en conservent que des photos à caractère privé, destinées uniquement à se remémorer ces instants. Reste à faire la différence entre ce qu'est une expérimentation personnelle et une expérimentation placée dans un protocole de recherche. Qu'il s'agisse d'exemples anciens ou récents, ce sont avant tout les captations, en images fixes, en vidéos ou par écrits, qui garderont les traces de ces expériences et qui conditionneront leur héritage intellectuel.

8 Lord Howard de Walden fréquentait Joubert dans les milieux d'escrime; il commanda une armure à son ami Félix pour en expérimenter le port, ce qu'il fit lors de nombreuses activités, escrime et équitation, mais aussi lecture du journal et pêche à la ligne.

9 Martin J. Milner, *The Welsh Knife: A trench knife issued to the 9<sup>th</sup> battalion, the Royal Welch Fusiliers*, in: *The Journal of the Arms and Armours Society XVIII/1* (2004). La collection de photos en question a récemment trouvé preneur en salle de vente.

10 Le Dr Capwell a également écrit à propos de Félix Joubert, notamment dans son introduction à la collection Scott. Cfr Tobias Capwell, Robert Lyons Scott, Felix Joubert, and the Making of the Scott Catalogue, in: *Catalogue of the Collection of European Arms and Armour Formed at Greenock* by R. L. Scott, Huntingdon 2006, pp. XI-XX.

Lorsque les institutions sont à l'origine des expériences, on peut noter qu'il s'agit souvent d'expérimentations prétextes non pas à des relevés scientifiques, mais à la médiation culturelle oscillant entre retour d'expérience personnelle par un intervenant externe et service auprès du public, au travers d'animations assurées par des comédiens. Les musées font en effet souvent appel à des bénévoles ou à des acteurs, en visant surtout un objectif de fréquentation. Souvent, ces passionnés expérimentent déjà personnellement des objets et en sont même collectionneurs. Il peut aussi s'agir d'acteurs qui interprètent une situation expérimentale simulée. Dans les deux cas, l'expérimentation ne poursuit pas de but scientifique mais est réalisée dans une optique pédagogique. Nous devons citer en premier lieu l'exemple du Royal Armouries de Londres et de Leeds, qui depuis de nombreuses années répète l'exercice avec brio en utilisant l'histoire vivante au service des collections. Le Metropolitan Museum de New York avait fait réaliser un film muet dans les années 1920, grâce à des professionnels d'Hollywood, afin d'expliquer au public un certain nombre de concepts relatifs aux combattants au Moyen Age. Le film faisait voir la maniabilité et la souplesse des armures portées par des acteurs. De ces expérimentations, qui n'avaient rien à envier aux exemples actuels, peu de témoignages subsistent aujourd'hui. Nous savons en effet peu de choses à propos de ce que les acteurs ont pu ressentir, ou sur ce que les conservateurs ont pu observer dans ces essais à destination du grand public.

Ces expériences, films pédagogiques et actes de médiation ne s'apparentent donc que rarement à des actes scientifiques. Le Dr. Capwell fait par exemple reconstituer des typologies d'armures disparues ou méconnues, qu'il a abondamment étudiées et qu'il souhaite expérimenter par lui-même en joute mais, selon son propre aveu, il s'agit avant tout d'une passion et d'une démarche personnelle. Nous ne sommes pas là dans le cadre d'une démarche scientifique avec protocole, en dépit du fait que le Dr. Capwell soit un «professionnel» du sujet. Il a notamment pris part aux nombreuses manifestations du Royal Armouries de Leeds jusqu'à des événements récents, comme le grand tournoi de Schaffhouse en Suisse en 2014.

Mike Loades, une autre personne liée aux institutions anglaises, est auteur, cascadeur, réalisateur, consultant, chorégraphe de combat, depuis 1990, dans le cadre de projets audiovisuels autour de l'histoire militaire. Il a ainsi collaboré à une série de documentaires sur la guerre comme «Time Commanders» et «Weapon Masters» pour la BBC et Discovery Network, mais aussi et surtout au documentaire «Tournament» sur les joutes à cheval en 2002, pour lesquelles quatre armures italiennes ont été reconstituées, également grâce à la collaboration avec le Dr Capwell. Des historiens ont grandement participé à l'aventure, pourtant aucune étude ni aucun rapport n'a suivi le reportage: il s'agissait d'un projet télévisuel

sans suite scientifique, sans autre but que d'illustrer un propos historique dans une narration documentaire.

Il est important de bien faire la distinction en ce qui concerne l'expérimentation des objets, où le cadre scientifique et les protocoles définissent le rapport du propos avec la recherche. Il faut citer à titre d'exemple l'étude menée récemment par le Dr. Daniel Jaquet pour sa thèse. C'est à notre sens la première démarche dans un cadre scientifique qui fait appel à l'expérimentation comme champ d'interprétation des armures anciennes, et à propos de laquelle il existe déjà des publications, permettant la reproduction de l'expérience ou la compréhension de ses tenants et aboutissants.

### *Les limites physiques des objets d'expérimentation*

Parmi les facteurs qui restreignent l'observation des objets, leur état de conservation apparaît évidemment en premier. C'est l'état sur lequel on se basera pour les interpréter, en tâchant de sélectionner un échantillon valide et représentatif. Or il est rare pour un historien, même expérimenté, de tout savoir sur les phénomènes qui ont altéré une pièce de collection. Comment alors être certain du bon échantillonnage d'une étude? Ne pas être sûr de la légitimité du prototype est une variable qui ne serait pas acceptable dans d'autres champs de recherche.

Nous avons cité l'exemple de la vidéo de 1924 réalisée par le Metropolitan Museum, où un acteur porte une armure qui faisait partie quelques années auparavant de la collection de Maurice Talleyrand-Périgord, duc de Dino<sup>11</sup>, qui a nécessité de nombreux remontages et manipulations des objets. Quel est alors le degré de représentativité historique de celui-ci? Un autre exemple similaire est celui de l'armure réalisée pour Lord Howard de Walden vers 1920, d'après des pièces altérées d'authentiques modèles, d'anciennes copies et de pièces modernes conçues par Félix Joubert pour produire l'ensemble. Quel est alors le rapport de cette armure avec la réalité d'une ancienne armure «authentique» en ce qui concerne le volume, le poids, la résistance et les possibilités motrices? Ces facteurs physiques seront toujours conditionnés par la qualité et la légitimité du prototype d'expérimentation. De nos jours, il faut être prudent avec les copies d'expérimentation qui, trop souvent, dépendent plus des connaissances du fabricant que de celles du commanditaire. Ces connaissances sont généralement issues de l'observation de l'échantillon de pièces conservées, d'après des photographies publiées ou mises en ligne sur Internet. Mais ces objets ont traversé des phases qui les ont altérés, pendant leur vie

11 Voir Baron de Cosson, le Cabinet d'Armes de Maurice Talleyrand-Périgord, Duc de Dino, étude descriptive, Paris 1901.

usuelle et pendant leur vie en tant qu'objets de collection, et ces éléments sont rarement pris en compte.

L'échantillonnage réalisé avant la production de copies d'expérimentation peut donc induire en erreur s'il est basé sur des objets dont l'authenticité est relative. D'autant qu'au sein même des musées se trouve encore un certain nombre de pièces qui peuvent amener des déductions biaisées, notamment sur le sujet des typologies. Le fait qu'une défense de tête soit aujourd'hui associée à une armure ne signifie pas que cela ait toujours été le cas, même si la logique le laisse à penser. Comment interprète-t-on alors les combinaisons aléatoires des équipements anciens et les libres associations de pièces dans leur vie usuelle? On connaît encore trop peu de choses sur ces phénomènes, c'est un champ de recherche nouveau dans le domaine de l'historiographie. On peut citer le cas d'une paire de spallières<sup>12</sup> de la collection Joubert, issue de l'ancienne collection Burke, et qui fut associée dans les années 1940 à une copie d'armure gothique allemande provenant de Paris, basée elle-même sur une autre copie plus ancienne conservée en Allemagne. Une seule de ces spallières présente des éléments authentiques, la seconde a été copiée d'après la première afin de constituer une paire, probablement avant la collection Joubert: c'est ce qu'on appelle communément un cas de «faux-jumeaux». Il ne s'agit donc pas d'une paire originale. La pièce authentique présente de plus des modifications importantes, probablement survenues au cours de son utilisation, et son aspect actuel ne rend pas compte de sa typologie originelle. Pourtant, cette armure apparaît dans plusieurs ouvrages comme un exemple authentique à propos du style gothique allemand de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. On est donc confronté à une valse incessante entre originaux, copies et imitations. On va même parfois être en présence de copies basées sur d'autres copies plus anciennes, entraînant des confusions typologiques.

L'étude des problèmes des typologies est donc un domaine neuf et cela occasionne beaucoup de méprises dans les reconstitutions. A cause de choix erronés dans les copies et d'une méconnaissance des typologies existantes, celles-ci amèneront à des données biaisées dès le départ. Cela sans même parler des problèmes de datation.

En résumé, considérer une pièce de collection comme une source primaire, la prendre comme une parole d'évangile, sans connaître son parcours peut conduire à des erreurs. Ce n'est que moyennement grave lors d'expérimentations privées, mais cela le devient dans le cadre d'une recherche scientifique.

12 Pièce de l'armure pour l'épaule.

### *Des points essentiels: méthodologie et résultats*

Si l'on a admis au moins la notion d'expérimentation au sein des pratiques académiques, à défaut de préciser dans quel domaine scientifique l'on situe ces actes, on peut donc dire qu'il existe des expérimentations d'objets historiques reconstitués. Ces pratiques sont nombreuses et il y a une différence à faire entre expérimentation personnelle et acte scientifique: cette distinction concerne la démarche et la méthodologie.

En somme, on parlera d'acte d'expérimentation scientifique si l'on utilise les cadres académiques de l'archéologie ou de l'histoire, par exemple de l'histoire des techniques. Mais c'est aussi une question de problématique et de finalité. La problématique doit être exprimée dès la formulation théorique de l'expérience et précéder la résolution d'un problème ou la réponse à une interrogation: on expérimente pour répondre à une question scientifique et celle-ci doit être posée dès le début, au travers de la déclaration d'intention, par un énoncé clair de quelques lignes. En effet si, à l'inverse, l'on expérimente d'abord pour se confronter aux questions que cela suscite ensuite, on se trouve dans le cas d'une expérimentation aléatoire plus que d'une expérience scientifique protocolaire. Cette déclaration d'intention peut être par exemple: «Expérimenter le port d'une armure, basée sur la pièce A du Musée B, réalisée par C d'après les techniques D, afin de connaître les limites physiques du déplacement d'un expérimentateur contemporain E en laboratoire F dans le cadre d'une étude scientifique G, en (date) et par (auteur[s])». La déclaration d'intention définit clairement l'objet, l'expérimentateur, le lieu de l'expérience et la problématique d'observation. Le chercheur, confronté par la suite à de nouvelles interrogations, peut se référer à sa déclaration pour éviter de sortir du cadre qu'il a préalablement défini. En effet, on trahit la déclaration d'intention et on quitte le cadre scientifique dès que l'on modifie sans raison l'une de ses composantes.

Le simple fait d'observer une expérience représente déjà pour l'expérimentateur une sérieuse remise en question de ses acquis et de son regard extérieur, en somme de sa légitimité en tant qu'observateur, à tel point que de nombreuses études existent sur le seul point de vue de l'observateur dans le cadre sociologique, anthropologique ou psychiatrique. Que dire quand l'expérimentateur est lui-même le chercheur et donc l'observateur? Quoi qu'il en soit, malgré les contraintes de budget, de ressources ou de collaborateurs, la distance exacte avec l'objet d'expérimentation doit être exprimée dans l'étude, c'est-à-dire qu'il faut exprimer la distance qui sépare l'expérimentateur de l'utilisateur historique de l'objet étudié ainsi que la qualité de la copie par rapport à l'original. La condition physique de l'expérimentateur est par exemple importante, ses mensurations et son parcours personnel également. On notera aussi toute chose vécue pendant l'expérience, une douleur, une gêne, une sensation.

L'enjeu réel de l'expérimentation en sciences humaines rejoint donc les prérequis de l'expérience scientifique, dont les caractéristiques les plus importantes sont la formulation d'une problématique, le recueil de données et la production de protocoles permettant la reproductibilité.

Certains exemples récents ont utilisé l'expérimentation comme prétexte à un autre enjeu que nous avons déjà cité : la communication. Cela arrive lorsque l'enjeu et la déclaration d'intention sont mêlés à des intérêts médiatiques. Souvent ces expériences prennent rapidement fin après la production des captations et de ce qui se révèle exploitable pour la communication, le plus souvent publicitaire, et alors cette étape ne débouche sur rien : aucune donnée n'est récoltée, aucun protocole n'est établi qui permette la reproductibilité, sans parler de la problématique souvent mal exprimée. Dans ces cas-là, on voit des choix aléatoires dans les outils de l'expérience qui apparaissent comme des objets d'expérimentations discutables, c'est-à-dire des simulateurs choisis par facilité et non selon l'objectivité scientifique.

Concernant le cas des armures, les initiateurs d'une expérience pourraient être tentés de faire appel à des propriétaires d'armures existantes, lorsque le financement de copies n'est pas envisageable. Ce ne serait pas rédhibitoire, pour autant que les armures choisies s'adaptent à la problématique et que leurs volume, poids et type ne soient pas en contradiction avec la réalité. On ne peut par exemple faire aucune observation légitime au sujet des armures portées au début de la guerre de Cent Ans, lors de la bataille d'Azincourt en 1415, en utilisant des copies d'armures de cavaliers de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, réalisées avec des techniques modernes et ne correspondant pas en poids, ni en qualités kinésiques, aux armures authentiques.

Depuis les expérimentations de 1890 à 2013, on serait donc passé d'un manque de documents à un manque de cadre. La vraie question est : l'expérimentation pourrait-elle réellement apporter des données à valeur ajoutée ? Selon nous, la réponse est oui : on peut parler d'un apport de l'expérimentation, mais il reste théorique en l'absence de publications des protocoles et de la résolution d'une question scientifique que les autres pratiques ne peuvent résoudre.

L'apport de données serait cependant réel. A titre d'exemple, pour l'histoire des techniques de la métallurgie, nous pouvons citer la reconstitution du marteau hydraulique de la forge de l'abbaye de Fontenay, avec l'aide du professeur Paul Benoit de l'Université Paris I. L'expérimentation de cet outil et l'observation de son fonctionnement permettront de tirer des conclusions sur la topographie de l'atelier et sur les fonctionnalités réelles d'un tel système, et apporteront des données pour l'histoire des techniques et plus largement l'histoire de la métallurgie. Mais cette expérimentation n'est que la partie émergée de l'iceberg, d'une recherche bien plus vaste, mêlant archéologie et histoire, pour une étude globale de cet outil et des implications locales, industrielles, culturelles et sociales.

Comment l'expérimentation pourrait-elle apporter des données à l'histoire de l'armement défensif? On peut distinguer d'emblée au moins deux types d'expérimentation:

- *Expérimentation des techniques de production.* On s'attache par exemple, comme dans le cas du martinet de Fontenay, à reconstituer et à observer le fonctionnement d'un axe hydraulique et des meules à polir d'un fourbisseur d'armure.
- *Expérimentation de la fonctionnalité mécanique.* On s'attache, comme dans le cas des démonstrations de combat en champ clos du Royal Armouries de Leeds, à recréer des armures d'une typologie, pour en étudier les aspects techniques, les gestes réalisables et les conditions d'utilisation.

On peut parler d'expériences légitimes lorsqu'une fiche technique des copies d'armures a été produite avant toute utilisation et permet de consigner les dégâts ou les réparations et de toujours pouvoir se référer à l'état initial, à l'image de ce que l'on pratique pour les prototypes des technologies expérimentales de pointe.

Nous soulignons ici qu'en dehors des récentes recherches du Dr. Daniel Jaquet, nous ne connaissons aucun exemple d'actes expérimentaux pour l'armement défensif qui soit motivés par des recherches sur le contexte, de production ou de fonctionnalité. Les tentatives existantes viennent souvent d'une démarche de pédagogie ou de diffusion du savoir technique. Des cascadeurs, des combattants et même des «spécialistes» ont pratiqué des expériences d'affrontements en armure, mais aucun n'a encore consigné la moindre information qui puisse servir dans une étude scientifique. Or, l'apport peut être réel, il suffit de voir les activités du Dr. Jaquet et du Dr. Capwell, que nous avons cités, qui apportent des réflexions aux observateurs des copies d'armures anciennes en fonctionnement.

Enfin, en ce qui concerne l'expérimentation des techniques de production, il existe actuellement un nombre impressionnant de copistes en activité<sup>13</sup>, essentiellement pour fournir les pratiquants de la reconstitution historique en tant que loisir. On peut citer leur démarche ou leurs observations, mais il n'existe pas encore d'étude à ce sujet qui serve de référence pour l'histoire des techniques. A des degrés divers de leurs compétences, ils expérimentent des techniques, parfois en

13 Nous les estimons, en 2013, à au moins cinq cents depuis les années 1980; le terme d'«armurier en activité» concerne uniquement des artisans qui ont produit ou produisent des pièces pour d'autres qu'eux-mêmes et entretiennent une clientèle régulière. De plus, il existe un nombre variable d'individus qui ont pratiqué ou pratiquent, pour eux-mêmes, des proches (dans un cadre associatif par exemple) ou une clientèle occasionnelle, des activités assimilées à la reproduction/copie/imitation des armes anciennes, parmi lesquelles les armures tiennent une bonne place.

voulant s'approcher au plus près des savoir-faire originaux.<sup>14</sup> Ces «artisans» reproduisent, copient, reconstituent et même contrefont des armures anciennes. Malheureusement, aucun n'a placé sa pratique dans une optique de recherche scientifique, ou n'a fait l'objet d'une publication respectant la méthodologie propre à l'histoire ou à l'archéologie.

### *Conclusion*

La méthodologie pour les expériences en armement reste donc à définir, mais on peut actuellement observer deux choses. La première est, comme nous l'avons dit, la relative absence de formation des historiens à l'expérience scientifique: c'est effectivement un domaine largement inconnu dans le milieu académique. Pourtant, les chercheurs pourraient développer des compétences en s'aventurant sur le terrain des sciences exactes. La seconde observation concerne le manque de finalité, et c'est très probablement la raison principale de la rareté de l'expérimentation dans les sciences humaines. La finalité, c'est par exemple dans l'industrie, lorsque la plupart des entreprises entretiennent un département de «Research and Development» lié aux recherches de performance et de sélection fonctionnelle. On peut également citer le cas de la recherche médicale où l'on fait des expériences dans le but d'obtenir des résultats effectifs, ce qui fait défaut en sciences humaines, où l'on se contente de captation de données. Disons pour résumer que les expériences en sciences humaines visant à élucider un mystère sont très rares. Il faut aussi dire que c'est probablement lié à une troisième observation, qui est le manque de financement.

Comme nous l'avons souligné, lors des expériences menées autour du patrimoine historique, il s'agit plus généralement d'expérimenter un «possible». Comme lorsque la vectorisation 3D sert à se faire une meilleure idée de la configuration des lieux d'un vestige architectural lorsqu'il était fonctionnel. La reconstitution d'un objet peut être l'expérimentation d'un possible, dans le cadre d'une recherche. Toutefois, si la démarche est motivée par l'emploi d'une armure dans un but médiatique ou ludique, il s'agit alors d'un simple outil de communication.

On parle trop vite de preuve alors que les expérimentations ne se passent pas toujours selon des conditions de recherche rigoureuses. Il y a souvent des amalgames et il faut remettre les choses dans leur contexte avant de se réclamer d'une approche scientifique. Il existe certes des expérimentations mais des expériences scientifiques doivent encore être faites en nombre avant de parler d'une pratique

14 Ce qui deviendra un cauchemar dans les années à venir pour les salles de vente et les historiens spécialistes.

établie. Il y a une distinction entre une tentative scientifique encadrée par un protocole et une expérience ludique, médiatique ou personnelle. La reconstitution des gestes techniques et des objets peut certainement faire avancer la recherche scientifique, mais seulement si l'étude est menée de manière stricte, en suivant un protocole de recherche, et si la reconstitution d'un objet reste un moyen et non une finalité.



# Un vêtement militaire particulier, la brigandine. Expérience de recherches, des gestes de reconstitution et d'expérimentation personnelle. Production, cycle de vie et constatations

---

Antoine Selosse

## *Introduction*

Cette contribution propose d'aborder les questions techniques et pragmatiques d'une démarche d'expérimentation, à titre d'exemple, non pas pour développer le sujet de façon exhaustive, car ce n'est pas ici le lieu, mais pour apporter un témoignage à propos des apports potentiels à la recherche académique d'une pratique expérimentale dans le cadre privé. En effet, ces observations ont le mérite de montrer l'existence des recueils de données faits par des particuliers, hors du cadre académique, basés sur une longue période, dans l'optique de mettre en évidence le bénéfice des prises de notes et des consignations d'expériences, même personnelles, ainsi que d'encourager leur publication. Dans cette courte contribution, nous aborderons la reconstitution matérielle d'un élément de l'équipement militaire médiéval, une pièce d'armure appelée la «brigandine», qui mériterait une publication et des recherches pour satisfaire les passionnés du sujet.<sup>1</sup> Parce que le thème est très spécifique et que des explications détaillées intéressent surtout les historiens et les férus en la matière, nous verrons ici brièvement cet exemple, pour souligner ce qui se trouve en marge des pratiques muséographiques. En effet, les démarches individuelles apportent de nouveaux regards sur les objets et les gestes de leur (re)production, réactivant des savoir-faire et des connaissances qui peuvent, à terme, et dans une réflexion interdisciplinaire, être utiles dans des domaines académiques.

Nous verrons d'abord dans quel contexte ces recherches personnelles se sont développées, puis ce que l'on inclut dans cette appellation de brigandine, nous évoquerons ensuite le cycle de vie de ces objets, c'est-à-dire leur production, leur usage, mais aussi leur maintenance. Enfin, nous concluons en résumant quelles ont été les observations et les découvertes, et dans quelle mesure ces réflexions pourraient jouer un rôle concret pour l'étude, la présentation et le traitement des brigandines dans les sphères académiques et les institutions qui les conservent,

1 Comme argumenté dans les années 1980 par Robert Smith, *The Conservation of a Brigandine*, in: *The Conservator* 8 (1984), pp. 3-7 ou souligné par J.-F. Fino dans sa recension du reprint de l'ouvrage le plus complet à ce jour sur la question (François Buttin, *Du costume militaire au Moyen Age et pendant la Renaissance*) in: *Cahiers de civilisation médiévale* 15 (1972), pp. 314-315.

rendant une part de vie à ces objets désormais inertes, mais qui questionnent encore nos imaginaires.

### *Contexte des recherches*

Au milieu des années 1990 en France, des groupes de passionnés d'histoire se sont formés et ont commencé à s'intéresser sérieusement à la reconstitution de la vie civile et militaire du XV<sup>e</sup> siècle. Ces groupes d'horizons divers s'adonnaient déjà, avec plus ou moins de précision, à l'évocation de la vie médiévale en suivant des cadres temporels variés, mais le matériel utilisé n'était pas toujours de qualité et on y pratiquait un mélange de genre et d'époque, auquel le public ne prêtait d'ailleurs pas forcément attention. C'est en fréquentant des groupes de reconstitution anglais, qui portaient depuis plus longtemps un réel intérêt à cette période de la fin du Moyen Age – avec comme cadre la guerre des Deux Roses notamment –, que certains groupes français ont appris et compris l'importance du détail dans la reproduction des vêtements et du matériel de cette période. Le groupe Lys et Lion auquel j'appartiens fait partie de ces précurseurs.<sup>2</sup>

Dans ces années-là, l'équipement de l'homme d'armes que l'on appelle harnois «au blanc» était correctement reproduit par des batteurs d'armure anglais dont les techniques étaient issues de la chaudronnerie. Bien que son prix l'ait alors rendu peu accessible (le caractère luxueux des armures avait donc traversé les âges!), les artisans étaient renommés et ils évoquaient volontiers les techniques utilisées pour reproduire ces équipements de qualité. L'offre existait et on pouvait trouver de belles pièces en stock, disponibles sur les grands «marchés de l'histoire» britanniques.

Or, le métier des armes n'était pas, au XV<sup>e</sup> siècle, tenu exclusivement par ces hommes d'armes vêtus de leur harnois de Milan ou de Nuremberg, et les autres combattants s'équipaient avec d'autres vêtements défensifs de guerre, plus composites et bigarrés.<sup>3</sup> C'est ainsi que nous fîmes le constat pour le moins surprenant qu'un type de protection, pourtant très commun au XV<sup>e</sup> siècle, était complètement absent des étals des armuriers et encore plus des fêtes historiques: la brigandine.

2 Il existe très peu de littérature au sujet des groupes de reconstitution, encore moins de leur histoire, voir à ce sujet: Olivier Renaudeau, *Du folklore médiéval à l'expérimentation archéologique*, in: S. Abiker, A. Besson et F. Plet-Nicolas (éd.), *Le Moyen Age en jeu* (actes du colloque d'avril 2008), Bordeaux 2009 (Eidolon 86); Vanessa Agnew, *History's Affective Turn: Historical Reenactment and Its Work in the Present*, in: *Rethinking History* 11 (2007), pp. 299–312, ainsi que la contribution dans ce volume et les travaux d'Audrey Tuillon-Démésy.

3 Voir les nombreux travaux consacrés à la question, notamment la synthèse et la bibliographie citée dans Claude Gaier, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, 2 vol., Bruxelles 1995–2004.

Pourquoi un vêtement qui semblait si populaire il y a 550 ans était-il absent dans le paysage de cette reconstitution matérielle?

Ce sont moins les causes de cette absence que l'absence même qui m'a animé depuis 1997, année durant laquelle j'ai commencé mes recherches para-académiques sur cet habillement de guerre qui ont comme objectifs: reproduire l'objet, l'essayer et faire des constatations.<sup>4</sup>

### *Synthèse typologique*

Il est utile, avant d'aller plus loin, de rappeler ici ce qu'est une brigandine. Il s'agit d'une protection du buste, à la manière d'une veste sans manche, et dont l'intérieur est garni de lames d'acier selon un schéma de chevauchement destiné à éviter de laisser des zones non protégées. Ces lames sont maintenues sur le vêtement par des clous dont la tête est visible de l'extérieur, et ces clous sont répartis de façon à former des motifs plus ou moins élaborés. Cette veste est faite d'un textile de couleur vive comme on le constate fréquemment dans l'iconographie de l'époque:<sup>5</sup> vert, rouge, bleu, noir, constellé de petites étoiles argentées ou dorées. François Buttin a écrit un article très complet concernant, entre autres, l'étymologie et les apparitions dans les sources écrites du terme «brigandine».<sup>6</sup> Aux différents éléments constitutifs (tissus, lames d'acier et clous), nous ajouterons les caractéristiques de la forme de la veste (les parties de tissu qui la forment, la position de son ou de ses ouvertures) et la manière de la fermer (cuirs et boucles ou aiguillettes). Le mobilier archéologique qui est parvenu jusqu'à nous est malheureusement très limité et cela représente une contrainte, voire une limite pour les recherches, mais c'est justement la rareté et la mauvaise condition des éléments originaux laissant des interrogations en suspens qui fondent l'intérêt de l'expérimentation de leur production et de leur usage. En effet, chaque exemplaire survivant est à la fois une réelle opportunité d'améliorer les connaissances et un objet de méfiance: à quoi doit-on la survie de la pièce? Des soins ou des altérations l'ont-elle transformée? Autant de questions et de pièges qui pourraient troubler l'étape de l'analyse technologique et contribuer à commettre des erreurs ou des anachronismes.

4 Ce fut également le cas pour des scientifiques, dans le cadre des recherches à propos d'objets trouvés en contexte archéologique. On peut citer le cas des cottes de plates reconstituées par Bengt Thordeman, après les fouilles archéologiques du charnier de Wisby. Voir Bengt Thordeman, *Armour from the Battle of Wisby 1361*, Stockholm 1939.

5 Voir par exemple *Les chroniques de Froissart*, Paris, BNF, ms Fr 2643, fol. 157v (la prise de Caen par les Anglais) et fol. 165v (la bataille de Crécy).

6 François Buttin, *Du costume militaire au Moyen Age et pendant la Renaissance*, Barcelone 1971 (*Memorias. Real Academia de Buenas Letras XII*), p. 270.

Le recensement de ce mobilier nous a permis de consigner les particularités esthétiques et de conception, la datation officielle du site de conservation et tout détail ou particularité utile. Nous soulignons que ce recensement n'est pas exhaustif et que les modèles tardifs (datant du XVI<sup>e</sup> siècle) n'ont pas tous été scrupuleusement enregistrés. Il en est de même des protections idoines des combattants de Wisby,<sup>7</sup> dont le schéma n'est pas sans rappeler celui de la brigandine, mais dont les dimensions des plates, plus importantes, ainsi que leur datation du XIV<sup>e</sup> siècle, nous ont amené à les exclure du corpus, sans que nous ne fassions de conjectures sur les liens entre ces cottes de plates et les brigandines. Deux autres modèles ont été écartés, bien que très connus: il s'agit des brigandines G207 et PO709 du Musée de l'Armée de Paris; la première parce qu'il s'agit à l'évidence d'un remontage et que les lames sont clouées sur un mannequin de bois, la seconde en raison de réparation ou de modification de la pièce. Notre corpus, réduit à trente brigandines, couvre donc une période allant de 1450 à 1560, et, dans une première approche, nous nous bornons à identifier les éléments visuels caractéristiques des pièces selon les clichés photographiques disponibles.

Le premier groupe (A) est constitué de brigandines à larges plaques pectorales en «L adossés»; quelques collections possèdent des lames orphelines<sup>8</sup> qui côtoient des lames plus anciennes du début du XV<sup>e</sup> siècle, très semblables mais différentes dans l'agencement des clous, avec un cloutage périmétrique en ligne. C'est probablement une survivance des pièces plus anciennes, une ultime évolution avant leur abandon définitif dans les conceptions ultérieures. Ces brigandines sont ouvertes au milieu sur le devant, comme une veste, et les lames sont assez hautes (3 à 5 cm) et longues (jusqu'à une vingtaine de centimètres). Elles sont maintenues au tissu par des groupes de trois clous posés en triangle dont le côté est proche du centimètre, quoi que ce ne soit pas une règle absolue (comme le montre par exemple la pièce référencée C10 des collections de la Real Armeria, Madrid<sup>9</sup>). L'ensemble des brigandines des Royal Armouries de Leeds est emblématique de ce type (III-1663, III-1664, III-1665, III-1666). Nous situons les années de fabrication de cet ensemble entre 1450 et 1470.

Le deuxième groupe (B) rassemble les modèles ouverts sur le devant, avec des lames de mêmes dimensions que le groupe A, fixées par groupes de trois clous ou par lignes de clous, mais sans plaques pectorales en «L adossés». Il est contemporain du groupe A mais va durer jusqu'à la fin des années 1470. Dans ce groupe, nous retrouvons la brigandine conservée à la maison Tavel à Genève (F28) ainsi

7 Voir Thordeman, *Armour from the Battle of Wisby*, *op. cit.*

8 Metropolitan Museum of Art, New York. Plaques provenant du château de Chalcis (Grèce).

9 Ian Eaves, *On the Remains of a Jack of Plate Excavated from Beeston Castle in Cheshire*, in: *Arms & Armour Society* 13/2 (1989), planche XLVIII.B.

que celle du musée d'histoire de Bâle (1874.102). La disparition des grandes plaques pectorales augmente le nombre de lames et, par conséquent, le nombre de clous.

Le troisième groupe (C) correspond à une évolution technique du groupe B, avec une diminution de la hauteur des lames (environ 2 à 3 cm) et un cloutage en ligne. La réduction s'opère aussi sur la longueur des lames; le chevauchement devient plus dense, renforçant mathématiquement l'épaisseur moyenne de la protection (on note ainsi la présence d'une double épaisseur de lames pratiquement partout sur les surfaces couvertes, contre la moitié de la surface sur la brigandine III-1663 de Leeds) et le nombre de clous augmente encore. Ces brigandines s'ouvrent toujours sur l'avant. Ce groupe apparaît dans le dernier quart du XV<sup>e</sup> siècle et perdure au début du XVI<sup>e</sup> siècle. On y retrouve la brigandine G205 du Musée de l'Armée de Paris.

Enfin, le dernier groupe (D) voit disparaître l'ouverture sur l'avant, et ce qui représentait une faille est éliminé grâce au décalage de la fermeture sur les côtés. Ce modèle reprend les attributs du groupe C et va perdurer assez longtemps, copiant ainsi la mode vestimentaire du XVI<sup>e</sup> siècle (nous renvoyons en particulier à la brigandine U79 de l'Armeria Reale de Turin) ou se parant de festonnages. Les quartiers bas ont tendance à devenir amovibles et sont parfois manquants (comme pour la brigandine G208 du Musée de l'Armée de Paris).

Pour chacun de ces groupes, nous trouvons indistinctement des bouclages ou des laçages pour assurer la fermeture. Parfois des basques, ou des sortes de tassettes, y sont attachées comme sur une cuirasse de fer poli (c'est le cas du modèle C9 du Palais des Doges de Venise). Sur les modèles ouverts sur l'avant, les lames du côté droit dépassent largement de l'ouverture pour permettre un recouvrement et garantir le porteur d'une faille mortelle. On observe également des motifs plus élaborés, des cloutages vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle et des découpes de lames ouvragées (par exemple les lames de la rangée médiane du dos et du col de la brigandine exposée au Musée de Cluny à Paris).

### *Le cycle de vie d'une brigandine*

Nous exposons dans cette partie les observations et analyses que nous avons pu faire lors de nos expérimentations de reconstitution de brigandines, depuis le moment de la production jusqu'au suivi de leur évolution dans le temps. Nous pourrions véritablement considérer l'expérience comme complète lorsqu'une pièce arrivera à son terme, c'est-à-dire à sa destruction, sa mise au rebut ou son recyclage. Le choix du modèle pour cette expérimentation a été fait en considérant la documentation déjà disponible, or, en 1999, la série des brigandines III-166x était la



**Figure 1:** Un piquenaire portant une brigandine visiblement trop juste pour lui. Cliché de l'auteur.

mieux documentée (avec des photos détaillées mais aussi grâce au rapport de restauration).<sup>10</sup>

Les préparatifs nécessaires à la production sont primordiaux; le geste nous a d'emblée moins importé que la méthode de fabrication. Les actes exacts réalisés par les brigandiniers du XV<sup>e</sup> siècle nous intéressent, mais demeurent très difficiles à retrouver, il faut en premier lieu se poser la question de la conception. Nous avons commencé par élaborer les patrons de la brigandine: celui du vêtement et ceux des lames. Nous avons ensuite sélectionné les matériaux, les préparant au besoin, avant de passer enfin à l'assemblage des différents éléments. Si nous souli-

10 Smith, *The Conservation of a Brigandine*, *op. cit.* En dehors de cette contribution, nous devons souligner la rareté des rapports de conservation de brigandines, qui représentent pour un restaurateur un sacré challenge. Signalons quand même une contribution récente: Maria Giulia Barberini, *Un vestito da battaglia. Una brigantina del '500* (Catalogo della mostra a Roma, Museo nazionale del Palazzo Venezia, 22 ottobre–21 dicembre 2008), Roma 2008.

gnons que le geste n'a pas été une priorité dans cette étude, c'est parce que nous avons immédiatement opté pour des écarts historiques flagrants, que nous détaillerons au fur et à mesure de leur apparition. La gamme de fabrication correspond à l'ensemble des actions à effectuer, dans leur ordre chronologique, pour achever la brigandine. Cette gamme ne précise pas l'organisation du travail, mais nous soulignons que certaines activités peuvent être entreprises sans avoir besoin d'attendre les actions précédentes et, dans le cadre d'un travail d'atelier, auraient donc pu être conduites en parallèle par des ouvriers de différentes qualifications, réduisant du même coup le temps de mise à disposition de la pièce auprès de l'utilisateur final.

Voici les grandes étapes de la gamme.

**La préparation de la veste**, qui est faite de deux épaisseurs de textile: la première en velours de coton qui sera exposée à l'extérieur, et la seconde, généralement en lin, qui la double. Cette première étape suppose d'avoir pris les mesures du futur porteur. Nous tenons à préciser que le tramage des tissus est moderne (velours de coton et tissu fort en lin). Les différentes parties sont coupées, doublées et les bords sont cousus (point retourné). Le modèle choisi révèle un premier inconvénient: la brigandine ouverte sur l'avant nécessite un certain ajustement à son utilisateur; les utilisateurs «bien portants» ne la fermeront pas forcément, ce qui sera très gênant pour une protection de torse (Fig.1).

**Les lames d'acier** sont alors découpées, poinçonnées, leurs bords sont chanfreinés; elles sont ensuite étamées et percées. Les écarts entre les lames que nous avons fabriquées et les lames des brigandines conservées sont nombreux.

– Nous avons fait usage de produits sidérurgiques calibrés modernes: 0,15% de carbone, matière propre en inclusion et composition homogène ↔ un relevé sur une lame originale montre 0,07% de carbone<sup>11</sup> avec une qualité médiévale (structure hétérogène par endroit).

– L'épaisseur des lames est constante (0,8 mm sauf les lames en L: 1,5 mm) ↔ les lames originales sont plus irrégulières et varient dans leur épaisseur.

Nous avons fait un étamage à l'étain (Sn) à 99% ↔ l'étamage original correspond à 62% Sn et 38% Pb (ce choix a été réalisé pour des raisons toxicologiques).

– Nous n'avons pas fait de traitement thermique ↔ sur les lames originales, on note une cémentation sur une face jusqu'à mi-épaisseur pour monter à 0,4% C.

Les lames sont laissées planes pour être cintrées au dernier moment; le montage de lames incurvées est moins simple que lorsqu'elles sont planes ↔ sur des lames trempées, cette opération serait impossible car leur dureté impliquerait un risque important de les briser lors des déformations.

– Le perçage est effectué par perceuse électrique sur colonne.

11 Smith, *The Conservation of a Brigandine*, *op. cit.*

Avant l'étamage, les lames ont été poinçonnées individuellement. L'expérience montre que l'étamage doit être fait avant le perçage, sinon l'étain a tendance à boucher les trous et rend difficile le passage des clous lors du montage. Plusieurs ordonnances<sup>12</sup> réglementant le métier de brigandinier précisent également que les lames doivent être limées «tout alentour» pour éviter qu'elles n'usent les tissus, ce que nous avons fait. Le patron des lames est adapté à la taille des pièces de tissu, selon l'agencement spécifique de recouvrement du modèle original.

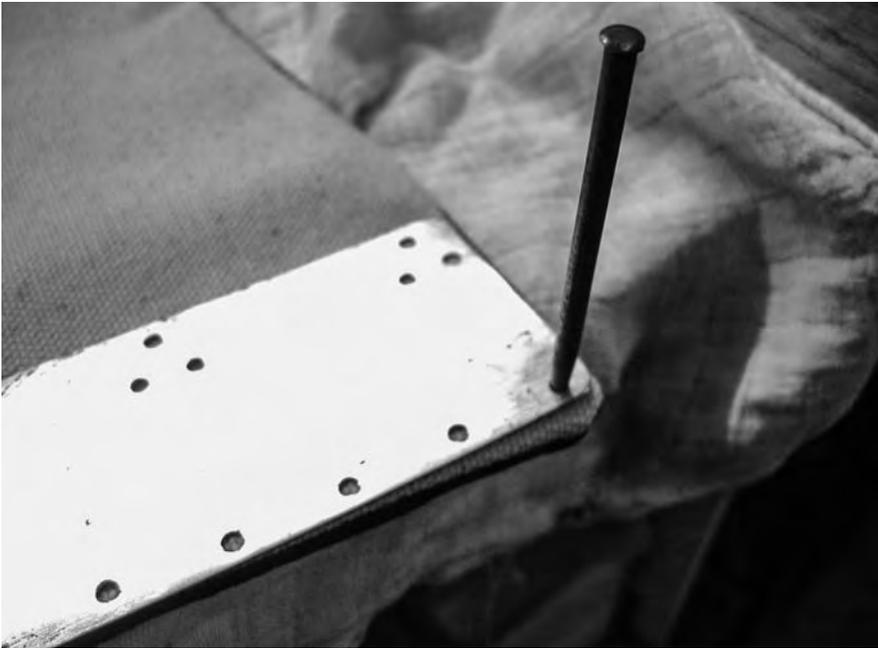
**Les clous** sont en laiton (les originaux étaient en fer), frappés sur une machine à clous moderne. Pour reprendre le motif floral des têtes de la brigandine originale, chaque clou est refrappé avec un poinçon adapté, alors que le rapport de conservation<sup>13</sup> parle de motifs limés, un choix technique peut-être dicté par la difficulté à obtenir un poinçon adéquat pour frapper ce petit motif (une difficulté que nous avons rencontrée). Nous soulignons que nous parlons bien de clous et non de rivets.

Il est utile de préciser que ces trois étapes sont réalisables en parallèle. Il est même possible que le travail du tissu ait été réalisé par des artisans tels que les pourpointiers et revendu au brigandinier, mais nous n'avons aucune preuve tangible de cela à ce jour. La fourniture des clous relevait quant à elle du métier de cloutier.

Une fois les éléments disponibles, on peut commencer l'**assemblage**, une étape qui demande un temps non négligeable et de l'organisation. Les clous traversent la veste par l'extérieur, passent dans les trous aménagés dans les lames qui sont à l'intérieur de la veste, et sont fixés par l'écrasement de la pointe de la tige, bloquant le «sandwich» obtenu. Si nous avons utilisé des rivets, dont l'extrémité de la tige ne se termine pas par une pointe mais par un plat, ces rivets n'auraient pas pu traverser le tissu à moins que l'étoffe ait été percée avec un emporte-pièce. Mais ce serait là une erreur qui limiterait la tenue du tissu dans le temps (les fibres coupées continueraient de s'effiloche et les rivets passeraient au travers). La méthode garantissant la meilleure tenue du textile consiste plutôt à écarter la trame du tissu avec la pointe du clou. La technique employée est de positionner la lame à l'intérieur du textile, puis, à l'aide de la pointe du clou, de transpercer le tissu côté extérieur à l'emplacement du trou, un travail grandement facilité si l'on suspend l'ouvrage à la verticale. La tige du clou est ensuite raccourcie puis matée au marteau, à la façon d'un rivet. Nous avons noté que certaines tiges sur l'ouvrage original

12 Voir Marquis de Pastoret, Ordonnance des rois de France de la troisième race, Paris 1840, vol. 20, p. 156. Thierry Augustin, Recueil des monuments inédits de l'histoire du Tiers-Etat. Première série, Chartes, coutumes, actes municipaux, statuts des villes et communes de France, région du Nord, Paris 1850, p. 388.

13 Smith, The Conservation of a Brigandine, *op. cit.*

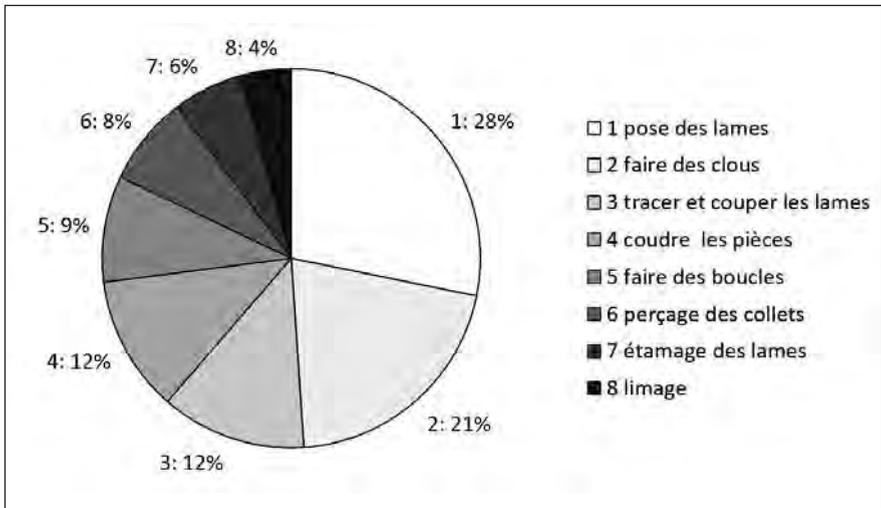


**Figure 2:** Positionnement de la lame et localisation de la position du clou. Cliché de l'auteur.

étaient parfois rabattues et non pas rivetées. Mais cette façon de faire assure une moins bonne tenue sur la durée.

L'assemblage doit respecter un ordre précis pour que le tuilage ait l'efficacité de recouvrement et aussi la souplesse nécessaires au vêtement.

- Première règle, les lames en dessous de la ceinture sont montées de bas en haut, les clous étant posés sur le haut de la lame.
- Deuxième règle, les lames du col et les grandes lames en L doivent être posées avant toute autre lame dans leurs zones.
- Troisième règle, les lames au-dessus de la ceinture sont posées de haut en bas, les clous étant posés sur le bas de la lame (exception: les lames avant entre le col et les lames en L).
- Quatrième règle, la colonne médiane du dos et les lames de ceinture sont posées à la fin.



**Figure 3:** Décomposition des 69 heures de travail sur un modèle «Leeds». Schéma de l'auteur.

Nous nous sommes aperçu que le manquement à ces règles simples entraînait des erreurs de tuilage, moins efficace et nuisant à la protection, ou bien une rigidité anormale de la protection, nuisant aux besoins de mouvements du porteur.

Les finitions de la brigandine consistent en la pose des cuirs et des boucles.

La figure 3 indique le temps passé par un homme moyennement expérimenté pour effectuer l'ensemble des tâches. Il aura fallu 69 heures de travail, avec un rendement moyen puisque l'expérimentateur est néophyte. Seulement 28% de ce temps est consacré au cœur du sujet, à savoir l'assemblage des lames, et 30% à la préparation des lames. Si on considère que le travail du tissu et des clous pouvait être sous-traité à des corporations qualifiées, le temps de travail du brigandier tombe à une quarantaine d'heures. Une fabrication s'accompagne de déchets: dans notre cas, nous déplorons une perte de 7,1% de la tôle utilisée et de 41,2% de la masse des clous (la coupe des pointes). Si le gaspillage de la tôle est faible, c'est qu'il a été optimisé par une coupe des lames dans des bandes de tôles prédécoupées à la bonne hauteur. Le gaspillage sur les clous pose beaucoup plus de questions, car la perte s'élève presque à la moitié, or le laiton était une matière noble et assez coûteuse. En revanche, les «problèmes qualité» sont peu nombreux, mais on dénombre des oublis de poinçonnage de lames (poinçon de l'armurier), des casses de clous, une déchirure du velours lors de la pose d'un clou (nécessitant une réparation) et une erreur de patron ayant obligé à refaire les deux côtés. L'exécution a

été jugée très correcte, même si une très légère dissymétrie de la couture des pans avant a été relevée (c'est un détail de 3 mm sur 600 mm, soit de l'ordre de 2%). Il a été possible de repositionner des lames mal mises sans abîmer le tissu (avec un déclouage soigneux).

Cette fabrication nous donne les éléments et enseignements suivants:

- un modèle **ajusté** qui admet mal les variations de corpulence;
- une réaction du tissu à la tension (distorsion du patron);
- les plus importantes masses de travail: **fabrication des clous** et **pose des lames**;
- un mouvement de retournement de l'ouvrage pour passer les clous de plus en plus difficilement à mesure que l'ouvrage avance;
- le **clou** passe bien, le rivet beaucoup moins;
- le clou doit être piqué à travers les tissus, **sans emporte-pièce**;
- l'étamage doit être fait avant le perçage des collets;
- la frappe du clou doit être légère (sinon écrasement des fibres textiles);
- la **retouche** est possible (lame mal mise) sans endommager le tissu;
- les déchets sur les clous sont importants.

Le geste de fabrication empêche de faire des tiges beaucoup plus courtes (limite technique) et le brigandinier a besoin que la tige soit suffisamment longue pour que le clou ne sorte pas du collet. Malgré une perte de matière première importante, le geste nous indique que c'est une perte nécessaire, à moins que le geste ne soit mauvais: clous rabattus et non pas rivetés?

### *Usage*

Nous n'allons pas nous étendre sur toutes les occasions qui nous ont permis la mise en œuvre des brigandines reconstruites. Elles ont pour cadre des fêtes historiques en Europe, par le groupe Lys & Lion-1462, qui intervient depuis le début des années 1990 lors de ces manifestations. Les personnages incarnés par des comédiens évoluent dans des scènes de guet, de combat de mêlées et d'escrime individuelle. Les armes utilisées répondent cependant à quelques aménagements pour la sécurité et ne sont pas tranchantes comme les originales, ce qui pénalise de manière non négligeable l'expérimentation de la durabilité de nos brigandines. Il apparaît que les gens de guerre préfèrent le confort d'une brigandine à celui d'un plastron milanais (pour ceux qui ont évalué les deux protections), la brigandine ayant comme avantage une masse moins importante et une souplesse plus grande, sans que les utilisateurs ne se sentent moins bien protégés et l'énergie des chocs soit moins bien absorbée. Le confort thermique est plus relatif: on transpire beaucoup, et même en

saison froide nous retrouvons de la condensation sur les lames; heureusement l'étamage joue son rôle de protection anticorrosion. C'est un vêtement assez insensible à la pluie: après le séchage, il n'y a pas de trace ni de corrosion. Lorsqu'elle n'est pas portée, la brigandine s'avère peu pratique à ranger car elle ne tient pas toute seule comme le fait un plastron, et elle peut souffrir de n'être pas entreposée correctement (on note par exemple des tensions dans les coutures latérales, un frottement métal/velours, des tensions sur certains clous). Il faut donc éviter de «jeter» une brigandine négligemment dans un coin. Le velours extérieur, quant à lui, résiste bien, alors qu'on pourrait craindre le contraire. Il ne se déchire pas, mais nous soulignons de nouveau ici que nous n'utilisons pas d'armes aiguës. Les seules traces d'usure que nous notons apparaissent aux épaules et au niveau des lames en L particulièrement exposées. Nous pouvons tout de même énumérer quelques inconvénients, dont le principal demeure la faiblesse des coutures latérales, qui cassent fréquemment et obligent à des réparations, souvent faites sur le terrain. Ensuite, il n'y a pas de réglage possible pour le tour de poitrine, de taille et des hanches. Enfin, les fermetures par lacets (aiguillettes), comme sur le modèle de la brigandine de Bâle, sont moins pratiques que les fermetures par boucles (il est difficile de passer le lacet dans les œillets à cause des lames en dessous).

L'homme du XXI<sup>e</sup> siècle perçoit la brigandine comme une protection confortable et efficace: un jugement correspondant à la popularité que cette pièce connaissait à son époque d'utilisation originelle.

### *Maintenance*

Nous avons établi un diagnostic sur une brigandine fabriquée en 2004 après six ans d'utilisation. Ces années n'ont pas été aussi scrupuleusement consignées qu'il l'aurait fallu; nous avons estimé qu'elle a été portée pendant cinquante jours durant cette période, entre deux et huit heures par jour. Plusieurs personnes de gabarit équivalent l'ont utilisée, ce qui ajoute des différences dans le soin apporté avant, pendant et après son port. Elle a été stockée dans une caisse «en forme» de façon à éviter des contraintes anormales sur les coutures et afin que les lames n'endommagent pas le tissu extérieur. Enfin, les conditions météorologiques ont été variables, les jours d'utilisation s'étant étalés d'avril à novembre: soleil, pluie, de -1°C à 31°C, des conditions peut-être pas aussi rudes qu'il y a 550 ans.

Concernant l'état des lames, nous ne notons ni casse, ni fissure; l'étamage des lames, qui est très utile pour protéger de la corrosion, est intact sauf sur les lames qui étaient mal étamées dès l'origine (l'étain avait mal accroché en raison d'une mauvaise préparation de surface). Les clous (1400 environ) ont pris une patine jaune sombre et seuls huit sont manquants, en raison d'un mauvais martelage au



**Figure 4:** Brigandinier à l'œuvre sur un camp, recousant un pan de côté. Cliché de l'auteur.

moment de la pose. Nous notons qu'il est parfois malaisé de reposer un clou à cause des recouvrements de lames. Sur le velours extérieur, il n'y a pas de dommage important: des usures aux endroits marqués par les bords de lame (les poils du velours sont tombés), des estafilades peu profondes ont laissé des traces sur les lames en L (coups d'armes dites «tranchantes»). Il y a par contre des zones colorées en «rouille» qui sont en fait des transferts de rouille d'autres pièces d'armure qui ont été stockées parfois dans la même caisse que la brigandine. Les stigmates les plus importants se situent au niveau des coutures latérales, et les nombreuses réparations de terrain, plus ou moins bien faites, sont très visibles et diffèrent des coutures initiales. La maintenance sur cette brigandine se résume ainsi en deux points: la pose de clous perdus et la consolidation des coutures latérales; ces deux opérations ne sont pas très compliquées et pouvaient sûrement être réalisées en campagne avec peu de matériel. Cette brigandine continue son activité et a, au moment de la rédaction de cet article, un peu plus de neuf ans. Son état général est

encore très bon et permet son emploi sans restriction. Pour terminer cette partie, on notera qu'une brigandine est très facile à entretenir en comparaison d'un harnois plein dont il faudra maintenir l'éclat «au blanc», changer les cuirs, les charnières et les boucles de temps à autre. Ce type d'expérimentation nous permet donc d'affirmer qu'une brigandine présente cet énorme avantage de rusticité qui garantit un maintien opérationnel aisé.

### *Conclusion*

Ce travail expérimental a commencé il y a plus de quinze ans et plusieurs modèles ont été reproduits; à cette époque, la brigandine était un sujet un peu «confidentiel» et peu exploité lors des fêtes historiques, tandis que maintenant il représente un équipement militaire plus courant chez les reconstituteurs. Ce n'est que justice si l'on considère son caractère commun au milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Ces travaux et leur diffusion par les médias modernes (notamment internet) ont incité d'autres personnes à découvrir par le geste la manière de fabriquer des brigandines. Outre l'étape de fabrication, l'usage de ces pièces a montré son caractère pratique (elles requièrent peu de maintenance) et efficace (elles permettent une absorption de l'énergie des chocs, un port prolongé sans grosse fatigue, un certain confort). Certains désagréments, comme la faiblesse récurrente de certaines zones ou le manque de flexibilité pour s'adapter à des gabarits de soldats différents, semblent même pouvoir expliquer l'évolution de cette pièce (comme la disparition de l'ouverture frontale médiane à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, remplacée par des ouvertures latérales plus aisément adaptables). Mais cette démarche est encore incomplète et plusieurs questions restent ouvertes: la position des coutures originales, la distinction entre les formes d'origine, les réparations et les modifications postérieures (modernisation, adaptation à des fins de collection, etc.), la métallurgie des lames de tous les modèles survivants et le tramage des textiles utilisés méritent des réponses pour continuer à approfondir le sujet. Notre travail n'est pas exempt d'imprécisions, mais nous espérons l'améliorer encore. Nous gardons ainsi pour de futurs développements les garde-bras à façon de brigandine, les arrêts de lance montés sur brigandine et l'usage des velours à motifs.

Il nous semble que ces données et ces expériences individuelles peuvent trouver un écho dans la recherche académique et qu'il est important de sauvegarder ces données en les consignnant par écrit, a fortiori dans des publications scientifiques. En effet, de nombreuses questions tourmentent encore les historiens spécialisés, qui ne peuvent souvent pas bénéficier de programme d'étude permettant la reproduction de pièces, comme dans le cas de l'étude des armures de Wisby. Nous avons ainsi soulevé des interrogations qui restaient sans réponse, en l'absence de

lieu de production connu pour en étudier le contexte, par exemple le mobilier archéologique, ou la question des rebuts des clous qui n'avait jusqu'ici jamais été abordée dans les ouvrages spécialisés. Les pratiques expérimentales privées et académiques constituent donc une couche commune faite de tissus différents, mais qui doivent permettre d'assembler les connaissances et de s'aider mutuellement, qu'il s'agisse de brigandine médiévale ou d'autre chose. Ces pratiques ont tout avantage à mieux se faire connaître, à favoriser la collaboration et à s'enrichir les unes des autres. Nous espérons avoir joué ce rôle et permis de préserver une partie de ces découvertes dans cette contribution.



## Le «Projet Artillerie», la reconstitution des gestes autour d'un objet d'expérimentation: nécessité de la recherche et apport des initiatives croisées entre musées, universités et mécénat

---

Simon Delachaux

Les groupes de reconstitution, les associations d'histoire vivante et de passionnés d'histoire se multiplient. Certains ont des origines anciennes, d'autres sont nés récemment, peu au final savent exactement où ils se situent dans les pratiques d'expérimentation et quels rôles ils jouent par rapport à la recherche. Les pratiques diffèrent, incluant du public ou non, dans des buts de médiation du patrimoine ou parfois simplement de figuration. Pour ces groupes et ces personnes plus encore que pour autrui, les objets sont d'une importance cruciale, et les gestes sont un enjeu essentiel. Collectionneurs, amateurs d'histoire, passionnés d'artisanats anciens, les identités de ces participants sont nombreuses et les relations qui les lient aux gestes qu'ils accomplissent en expérimentation en sont d'autant plus diverses.



**Figure 1:** Utilisation d'une pièce d'artillerie reconstituée, nommée «Lucie». Cliché de l'Association des 4 Lunes, Chillan 2011.

La recherche est indispensable à ces pratiques, et pourtant ces groupes ignorent parfois quel est leur rôle exact. C'était également le cas de l'Association des «4 Lunes». Le projet canon a été une expérience fondamentale qui a changé pour nous la notion d'expérimentation, mais aussi la notion de reconstitution.

Intervenir dans le colloque de Genève à propos de l'expérimentation nous semblait au départ éloigné de nos préoccupations, mais cela était cohérent au regard des scientifiques impliqués dans le projet canon. Il est vrai que celui-ci cristallise les efforts conjugués des mondes universitaires, muséologiques et des amateurs d'histoire et mécènes que nous sommes, lorsque nous offrons notre temps et des ressources diverses dans des projets analogues. Notre rôle apparaît comme indissociable de la recherche et de la conservation des collections et nous en avons progressivement pris conscience. Nous entrons ainsi dans un registre important des méthodologies expérimentales pour l'étude du geste, car nous présentons des protocoles, des résultats intermédiaires et, à un stade avancé, nous pourrions présenter des résultats. Il existe également des interactions entre la technicité du geste et la matière, c'est-à-dire une confrontation entre expérimentateur et simulateur, tandis que nous pouvons témoigner de la rencontre à cette occasion d'amateurs et de scientifiques, par la combinaison d'expériences personnelles et d'expérimentations, touchant ainsi à plusieurs aspects de ces journées d'études.

Le projet d'artillerie peut être résumé de la façon suivante: il s'agit de reconstituer un type de pièce d'artillerie en bronze, sur affût à roues, de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, en travaillant à partir de sources écrites, de pièces conservées et d'iconographies, avec des méthodes de fabrication et des matériaux représentatifs de cette période pouvant permettre d'expérimenter sa présence physique, son déplacement, son emploi, son service et son entretien. Les trois catégories de partenaires différents de ce projet, les scientifiques, les musées et les entrepreneurs, ont en réalité des attentes diverses et entretiennent en conséquence des rapports différents avec un tel objet. Il faut même distinguer un quatrième type de partenaire, en l'occurrence celui des artisans et des praticiens de la reconstruction, car ils ont encore une relation autre avec l'objet, leurs gestes sont fondamentaux, puisqu'ils procèdent à sa réalisation.

A l'origine de cette entreprise, il n'y a pas qu'une recherche, ni une volonté de fabrication, ni une demande muséologique, mais en fait plusieurs de ces choses combinées entre elles. Nous pouvons dire en premier lieu que l'artillerie est présente dans les activités des groupes de reconstitution, particulièrement en Suisse pour la période des guerres de Bourgogne,<sup>1</sup> ce qui atteste d'un intérêt de ces

1 La première pièce d'artillerie sur affût à roues, en Suisse, fut reconstituée par l'Institut suisse des armes anciennes dans les années 1980, dans une optique d'étude balistique de muséologie vivante et d'étude de l'artillerie médiévale. Plusieurs pièces ont été réalisées, en acier, dont certaines par le groupe de reconstitution affilié à l'Institut appelé «1515» et ensuite «Grandson 1476», ainsi que la

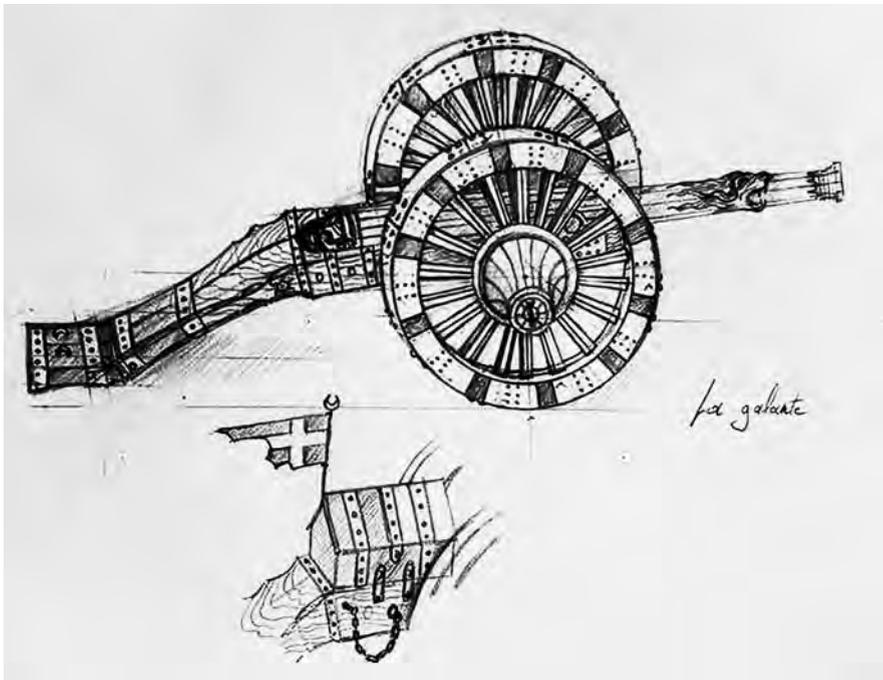
milieux pour cette matière, comme c'est le cas de l'Association des «4 Lunes» qui a fait réaliser dans le passé deux pièces d'artillerie en acier sur affût à roues en suivant d'autres exemples.<sup>2</sup> Il faut ensuite citer les recherches de deux scientifiques, Antoine Leduc pour l'artillerie et Nicolas Baptiste pour l'armement de la Savoie à la fin du Moyen Age, comme base essentielle des sources et des apports nouveaux sur le projet, principalement concernant les remises en question des modèles.<sup>3</sup> Il faut enfin évoquer le rôle du Musée de l'Armée de Paris, et plus particulièrement du département d'Artillerie, dans sa volonté d'aider les projets émergents de recherche et d'histoire vivante de pièces reconstituées.<sup>4</sup>

Plusieurs groupes de reconstitution travaillent en réalité à cette entreprise,<sup>5</sup> même si le rôle des «4 Lunes» est prépondérant dans l'organisation, la gestion et une partie du financement. Composée de membres d'horizons divers, regroupés autour d'un intérêt commun, cette association cherche à faire l'expérience du quotidien, de ce que pouvaient vivre les individus à la fin du XV<sup>e</sup> siècle en Savoie, mais aussi de reproduire des objets et de les expérimenter sur le terrain. Depuis quelques années, elle joue un rôle d'animation dans plusieurs lieux du patrimoine suisse et savoyard.

Le projet est une démarche indissociable de certaines responsabilités éthiques, historiques et sécuritaires. Éthiques, car l'un de nos moyens de financement consiste à réaliser des présentations pédagogiques auprès d'écoles et de monuments historiques, à destination d'un public. Il est indispensable d'y être cohérent et d'y indiquer la limite entre la réalité historique, parfois difficile à appréhender,

formation plus tardive nommée «Compagnie Saint Georges». Les modèles des veuglaires en fer à boîtes avaient été basés sur les pièces d'artillerie du Musée de La Neuveville, dans le canton de Berne. Nous savons maintenant que de telles pièces ont été conservées principalement en raison de la difficulté de recycler le fer, tandis qu'il ne reste qu'une seule pièce de bronze des butins des guerres de Bourgogne, la bombarde du Musée de Bâle. A des fins documentaires, nous renvoyons à: Antoine Leduc, *Nouveaux regards sur l'artillerie primitive, XIV<sup>e</sup> s.–XV<sup>e</sup> s.*, Paris 2008 (Cahiers d'études et de recherches du Musée de l'armée, hors-série n°4), 228 pages.

- 2 A savoir les exemples de la Compagnie Saint Georges et précédemment de l'Institut, des pièces largement basées sur les éléments encore actuellement conservés du butin des guerres de Bourgogne, mais avec une taille réduite par rapport aux originaux. Voir in Florens Deuchler (éd.), *Die Burgunderbeute und Werke burgundischer Hofkunst*, 2 vol., Berne 1969.
- 3 Antoine Leduc et Nicolas Baptiste, *De l'histoire au mythe, regard critique sur les armes du butin bourguignon*, in: Jean-Marie Cauchiès et Pit Peporte (éd.), *Mémoires conflictuelles et mythes concurrents dans les pays bourguignons (1380–1580)*, Neuchâtel 2012 (Publication du Centre européen d'études bourguignonnes, n°52), pp. 217–234.
- 4 Le Musée de l'Armée de Paris avait déjà joué un rôle prépondérant dans la réalisation d'une autre pièce d'artillerie en bronze sur affût à roues par un collectif Suisse, le «Falco» de 1602, pour les festivités autour de l'«Escalade» de Genève. La pièce avait été entièrement réalisée par la fondation De Coubertin.
- 5 La réflexion initiale était partie d'un projet du groupement belge «Armarum Fratres», en 2007, duquel Antoine Leduc et Nicolas Baptiste faisaient alors partie, groupe qui rejoignit ensuite l'Association loi 1901 appelée «Artemis, Art-Thème-Histoire», associée au projet. Certains membres d'autres groupements dans le monde y collaborent également.



**Figure 2:** Dessin préparatoire de «La Galante». Dessin Nicolas Baptiste.

et l'interprétation faite par des individus du XXI<sup>e</sup> siècle passionnés. Historiques, car en reproduisant des artefacts, nous avons la responsabilité d'en indiquer la contrefaçon pour ne pas égarer les futurs historiens, archéologues et collectionneurs qui rencontreront nos objets bien après notre existence. Sécuritaires, car avec la reconstitution de méthodes de fabrications artisanales, certaines d'entre elles peuvent se révéler dangereuses, telles que la forge, la peinture avec des pigments toxiques, etc. mais il faut aussi évoquer la reconstitution de gestes militaires qui sont risqués, comme les tirs au canon, les combats, etc. On comprendra alors, du point de vue des amateurs d'histoire, qu'il est indispensable d'étayer toute démarche de reconstitution avec l'appui de professionnels spécialisés, en particulier d'historiens, de chercheurs et enfin d'artisans qualifiés.

Notre projet actuel consiste à redécouvrir le quotidien d'artisans et de combattants autour d'une pièce d'artillerie de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, en Savoie, comme nous l'avons dit. Le projet a en fait débuté suite à une réflexion, entre nos membres de l'association, Nicolas Baptiste et Antoine Leduc, quant à la pertinence de nos mo-

dèles de pièces d'artillerie par rapport à la période que nous reconstituons, comprise entre 1470–1480. Nos canons actuels<sup>6</sup> se sont en effet révélés être des modèles antérieurs à l'époque choisie, notamment concernant la manière dont on les charge mais aussi concernant les matériaux utilisés, au regard des dernières découvertes. Puisque nous estimons pratiquer la reconstitution historique, et que la recherche avait revu sa copie, il fallait alors que nous en fassions autant.

Nous avons donc choisi, comme nouveau point de départ, la fabrication d'une pièce qui puisse se rapprocher le plus possible de ce qui se trouvait en Savoie à cette époque et très vite, le choix d'une pièce de bronze s'est imposé. Le choix du modèle, des matériaux et surtout le financement d'un tel objet dépassant de loin les compétences de nos membres, nous avons choisi de faire appel à des partenaires indispensables. La pièce se composera d'un fût en bronze, posé sur un châssis de chêne et d'orme et se chargera par la gueule. La reconstitution de ce type de canon pour cette période sera une première mondiale. Les recherches de Nicolas Baptiste, dans le cadre de sa thèse en histoire médiévale en cours,<sup>7</sup> a permis de trouver l'existence de plusieurs pièces d'artillerie de bronze, fondues par quatre maîtres bombardiers fribourgeois à Bourg-en-Bresse pour Philippe de Savoie, futur duc de Savoie alors comte de Baugé, en 1468. Parmi ces pièces de bronze, on cite en particulier une pièce appelée «le Galant», pesant 8 quintaux et 68 livres, soit 424,88 kilos. Philippe de Savoie emprunte aussi des pièces d'artillerie au comte de Gruyère.<sup>8</sup> Nous avons ainsi une base pour comprendre que les princes de la Maison de Savoie faisaient appel à des emprunts et à des fondeurs fribourgeois pour réaliser des pièces. Partant de là, puisque les fondeurs utilisaient souvent des variations autour de mêmes noms,<sup>9</sup> nous avons décidé de baptiser la nôtre «La Galante», une pièce plus imposante, d'environ 700 à 800 kilos, que nos fondeurs auraient pu réaliser quelques années plus tard, en nous basant sur des exemplaires

6 Principalement deux pièces, nommées «Suzanne» et «Lucy» (voir Fig. 1), des copies de petite taille de certains canons conservés à La Neuveville, des modèles de veuglaires à boîtes, c'est-à-dire des culasses, qui se révèlent être des modèles datés de plus de cinquante ans avant nos périodes de reconstitution; les modèles bourguignons conservés semblent avoir été des pièces plus anciennes, amenées après la débâcle de Grandson et qui furent prises à Morat ensuite (voir Antoine Leduc).

7 Arme, armures et armuriers des princes de Savoie, du règne du comte Vert à celui de Charles III (1343–1536), la question de l'identité militaire d'une principauté montagnarde médiévale, la Savoie, thèse d'histoire médiévale sous la direction de Christian Guilleré et Guido Castelnuovo, Université de Savoie, 2010–2015.

8 Luigi Cibrario, *Studi Storici*, Torino 1851, p. 261. Je remercie Nicolas Baptiste pour cette référence.

9 Par exemple en Savoie, le fondeur Godin ou Godinet fit plusieurs pièces pour le duc Amédée VIII, qu'il appella «Godine», «Godinette», «Gondinie». On connaît le même phénomène en France pour le fondeur Berger qui fonda des «Bergères» et des «Bergerettes». On peut aussi citer le fait que parfois les fondeurs font des jumeaux, qu'ils appellent «le Valet» et «la Servante» par exemple, ou «Die Bauer» et «Die Bauerin». Voir Leduc, *Nouveaux regards sur l'artillerie primitive*, *op. cit.*, et *Armes et cultures de guerre en Europe centrale XV<sup>e</sup> siècle–XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris 2006 (Cahiers d'études et de recherches du Musée de l'Armée n°6), 292 pages.

de couleuvrines de bronze conservées au Musée de l'Armée de Paris. Le choix d'une pièce imposante est délicat, nous savons que l'ensemble dépassera la tonne et que son maniement et ses déplacements dépasseront notre échelle humaine. Nous profitons en effet jusqu'ici de ce confort, puisque nos pièces d'artillerie ont toujours été de taille plus réduite que celle de ces «engins», comme le sont d'ailleurs quasiment toutes les pièces des groupes de reconstitution de ces périodes, transmettant par là-même au public une idée quelque peu biaisée de ce que pouvait être alors l'artillerie. Il nous est ainsi actuellement aisé de démonter les affûts, de pousser les pièces à la main, voire de les déplacer sur des distances raisonnables en les traînant à plusieurs. Pourtant, la plupart des pièces désignées dans les textes sont décrites comme devant être attelées à des chevaux ou à des bêtes, elles sont dites lourdes et complexes à déplacer, à installer et à entretenir, des caractéristiques absentes de nos pièces de fer au fonctionnement primitif, qui comportent ainsi plusieurs décalages par rapport à la réalité historique. Nous avons déjà été admiratifs devant certains projets ambitieux concernant d'autres périodes de reconstitution,<sup>10</sup> comme les pièces d'artillerie napoléoniennes qui participent aux festivités de la Sainte-Barbe à l'Hôtel national des Invalides de Paris, organisées par le Musée de l'Armée. Peu de pièces de ces catégories, de bronze et de taille moyenne, sont conservées en Suisse. Nous avons pensé à l'exemple de la bombarde de Bâle mais elle est de dimensions trop importantes. Il y avait également deux couleuvrines de bronze conservées à Neuchâtel, publiées par Smith,<sup>11</sup> mais que nous n'avons pu examiner en raison de leur accès limité. C'est le Musée de l'Armée de Paris qui nous a alors fourni son soutien et nous a permis d'avoir accès à ses collections, notamment aux cotes de différents fûts, grâce à Mme Leluc ainsi qu'à M. le lieutenant Leduc, spécialisé dans l'artillerie médiévale: qu'ils trouvent ici l'expression de notre gratitude et de notre reconnaissance pour les nombreux moments qu'ils nous ont accordés. Grâce à leur collaboration, nous avons pu rencontrer un des derniers charrons, le Hollandais Martin van Klei, dont la réputation dans ce domaine n'est plus à faire, capable de réaliser les roues et le moyeux. Nous avons aussi pu examiner les roues trouvées dans les fouilles du port du Havre, en Normandie, datées du début du XVI<sup>e</sup> siècle, conservées également au Musée de l'Armée de Paris et sur lesquelles celles de notre affût sont en partie basées. Par la même occasion, M. Antoine Leduc nous a permis de trouver la fonderie capable de reproduire une telle pièce, les établissements Paccard, à savoir un fondeur de cloches renommé établi sur les bords du lac d'Annecy, en France, dont nous devons prochainement

10 Par exemple, certains projets de l'Allemand Thomas Harnwald et du docteur Alfred Geibig de Veste Coburg.

11 Robert D. Smith, *All Manner of Peeces, Artillery in the late medieval period*, in: *Royal Armouries Yearbook 7* (2002), pp. 130–136.

rencontrer les représentants et qui nous rapproche à nouveau des anciens Etats de la Savoie médiévale. M. Leduc nous a fourni les références nécessaires concernant des entreprises précédentes de reconstitution et d'expérimentation.<sup>12</sup>

Les trois modèles que le groupe a pu voir, à l'occasion d'une réunion au Musée de Paris, conviennent très bien. Il s'agit des modèles suivants:

1° le N 569 de Charles Quint, réalisé vers 1530:

- Poids (masse): 507 kg
- Longueur: 2,80 mètres
- Diamètre (calibre): 93 mm

Pour une typologie de cul de culasse plus ancienne, nous renvoyons à la bombarde de Bâle, seule pièce conservée avec «cul de lampe» des guerres de Bourgogne.

Sa section est irrégulière et atypique, ce qui en fait le modèle le plus intéressant à reproduire pour la période 1470–1480.

2° le N 83 de François I<sup>er</sup>, réalisé au début du XVI<sup>e</sup> siècle:

- Poids (masse): 620 kg
- Longueur: 2,95 mètres
- Diamètre (calibre): 85 mm

3° le N 84 de François I<sup>er</sup>, réalisé au début du XVI<sup>e</sup> siècle (similaire au précédent):

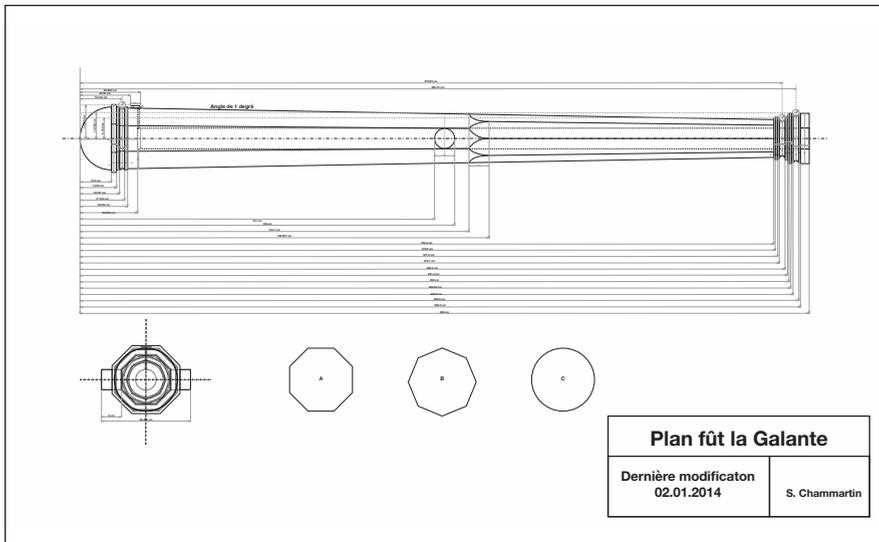
- Poids (masse): 620 kg
- Longueur: 2,95 mètres
- Diamètre (calibre): 85 mm

Une autre pièce, le N 85 de François I<sup>er</sup>, est également très similaire, bien qu'elle diffère légèrement en mesures. Les modèles de Paris sont plus tardifs que notre période de reconstitution, car ils datent de François I<sup>er</sup>, d'Henri II et de Charles Quint, mais ils représentent encore de typologies de coulevrines de la fin du XV<sup>e</sup> siècle et approchent des dimensions et volumes que nous désirons. Quant aux affûts de ces pièces, comme le dit Antoine Leduc, ce sont surtout des modèles de canons qui étaient pourvus à l'époque d'affûts dits à «Limonières», tel le petit modèle 025, conservé au Musée de Paris également, c'est-à-dire principalement pourvu muni de deux pièces de bois latérales, formant l'arbrier de l'affût. Nous devons quant à nous réaliser un affût en un seul bloc, ce qui correspond à un modèle plus «primitif» et

12 Nous pouvons citer par exemple: Robert D. Smith, *The Reconstruction and Firing Trials of a Replica of a 14th-century Cannon*, in: *Royal Armouries Yearbook 4* (1999), pp. 86–94; Thom Richardson, *Ballistic Testing of Historical Weapons*, in: *Royal Armouries Yearbook 3* (1998), pp. 50–52; Alan R. Williams, *Some Firing Tests with Simulated Fifteenth-Century Handguns*, in: *Journal of the Arms and Armour Society 8* (1976), pp. 114–120.



**Figure 3:** Trois coulevrines de typologie intéressante pour la fin du XV<sup>e</sup> siècle et le début du XVI<sup>e</sup> siècle, conservées au Musée de l'Armée de Paris. Cliché Simon Delachaux, avec l'aimable autorisation de Mme la conservatrice Sylvie Leluc.



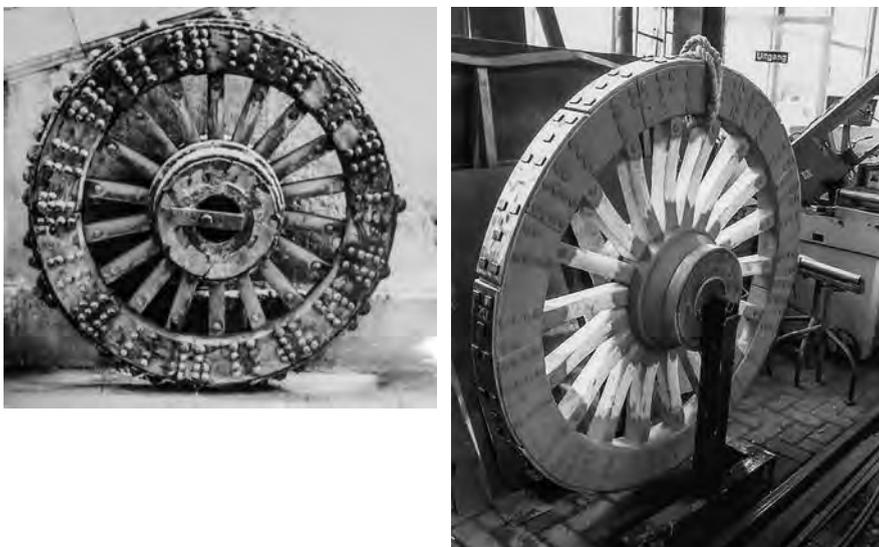
**Figure 4:** Plan prévisionnel du fût de «la Galante». Réalisation Stéphane Chammartin.

dont nous trouvons des images très précises dans le *Zeugbuch*<sup>13</sup> de Maximilien I<sup>er</sup>, l'une des meilleures sources pour les affûts allemands. Dans ce document, on trouve des affûts dessinés à diverses étapes de leur assemblage, on note la position des ferrures, les essences et les couleurs des bois, qui sont aussi des informations très intéressantes, on peut encore y trouver des représentations de l'outillage et des matériaux propres à l'artillerie de la fin du Moyen Age et de la Renaissance.

Le modèle du fût est conforme aux pièces des Invalides de Paris, mais ce que l'on ne voit pas sur le plan prévisionnel sont les décorations. Il y aura d'abord un lion sculpté sur la volée, c'est-à-dire sur le canon, vers la gueule (voir le dessin préparatoire de la Fig. 2), telles certaines couleuvrines de Charles le Hardi décrites au siège de Neuss, soit une petite couleuvrine de bronze de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, conservée au Musée de l'Armée de Bruxelles et qui est pourvue d'un lion sur sa volée. On trouvera ensuite sur le fût de «la Galante» un phylactère où son nom sera écrit, enfin son «cul de lampe», soit l'arrière, comportera la tête d'un ours muselé, comme on le trouve sur l'un des canons du Musée de Paris.

Les roues sont actuellement terminées et se trouvent sur le sol suisse, le choix de la fonderie est arrêté et nous espérons aborder la fonte et entamer l'assemblage courant 2016. Il s'agira ensuite pour l'association de réaliser les éléments de l'affût

13 *Zeugbuch Kaiser Maximilians I., 1495–1502* (München, Bayerische Staatsbibliothek, Cod.icon. 222).



**Figure 5:** A gauche, une roue du temps de François I<sup>er</sup> trouvée lors des fouilles du port du Havre, conservée au Musée de l'Armée de Paris, cliché n°3194, Archives de l'Institut de Grandson, Bibliothèque du château de Morges. A droite, l'une des roues présentées par Martin van Klei: le tout fait 154 cm de haut pour un poids de 250 kilos chacune, ce sont des modèles de roues renforcées, conçues pour supporter des poids importants, cliché N. Baptiste.

et, surtout, de faire réaliser les ferrures diverses et les nombreux outils qui doivent accompagner la pièce, notamment par le forgeron et ferronnier d'art normand Vincent Lecouturier qui s'est déclaré intéressé par le projet depuis son origine. Il est possible que cette fabrication puisse se faire dans les installations du Musée du fer de Vallorbe, institution avec laquelle nous devons prochainement discuter, ce qui nous permettrait d'avoir accès à un outillage ancien mais aussi, nous l'espérons, aux forges hydrauliques.

L'objectif du projet, outre la réalisation de l'objet, consistera à déterminer la manière dont ce dernier était utilisé, quels corps de métiers étaient nécessaires et comment ils procédaient à son entretien, à son fonctionnement, à ses déplacements, etc. Un tel projet ne peut voir le jour sans les trois axes présentés précédemment, à savoir la recherche et les apports scientifiques, l'associatif et le mécénat, l'institution et l'interprétation. Une telle démarche devrait donner la possibilité de confronter et/ou de compléter certaines théories issues de la recherche. Notre association a fourni une partie des fonds pour la réalisation du projet, pour la réalisation

des roues, et prochainement, suite au devis du fondeur et à l'estimation des coûts, une recherche de fonds supplémentaires sera entreprise.

Un partenariat avec le Musée du château de Morges devrait voir le jour, non seulement pour l'hébergement de la pièce mais également pour la logistique et pour cette recherche de fonds. Il faut dire que le sujet n'est pas étranger au château puisqu'il héberge notamment les collections du Musée national d'artillerie. Albert Dutoit, le conservateur du château et de ses musées, ainsi que Pascal Pouly, le conservateur adjoint, se sont montrés vivement intéressés par l'entreprise et suivent sa progression. Le projet cristallise en fait l'attention de beaucoup de collectionneurs d'armes anciennes, d'amateurs d'artillerie médiévale mais aussi d'histoire, professeurs d'universités et conservateurs.

Nicolas Baptiste, actuellement bibliothécaire à temps partiel au château de Morges, est le coordinateur du projet et notre principal interlocuteur en ce qui concerne le contact avec les institutions historiques et la collecte d'informations utiles, et son soutien est vital puisqu'il établit le lien entre le monde associatif et l'univers scientifique.<sup>14</sup> Le soutien d'Antoine Leduc et ses connaissances sur l'historicité de cette matière nous sont également indispensables. Il s'agit donc bien ici d'une collaboration à trois niveaux, dont nous sommes tous, tour à tour, les acteurs et les spectateurs. Et à notre humble niveau de pratiquant de la reconstitution historique, nous apprenons encore des choses sur l'artillerie médiévale grâce à cette aventure.

Dès que la pièce sera opérationnelle, elle fera l'objet de tests, notamment balistiques, en Suisse grâce à d'autres acteurs qui s'ajoutent progressivement à ce projet et proposent leur concours. Alors que la démarche est encore au cours, nous estimons avoir posé des jalons différents par rapport aux acquis de la reconstitution de ces périodes: jusqu'ici les chantiers de reconstitution étaient en effet plutôt rapides, et l'envergure des projets était toujours dictée par des problématiques de logistique contemporaine, qui en affectaient finalement l'apparence et même les caractéristiques techniques.<sup>15</sup> L'usage, le déplacement et l'entretien de «la Galante» feront sûrement l'objet de découvertes, à la suite de la fabrication des éléments puis de l'assemblage de la pièce. Ces observations nous confronteront aux contraintes des

14 Nous avons pu bénéficier des ouvrages conservés dans la bibliothèque du château de Morges, comme certaines références de chantiers analogues. Voir: Austin C. Carpenter, *Cannon, the conservation, reconstruction and presentation of historic artillery*, Tiverton 1993.

15 Acier haute pression, tube industriels, clavettes de fixation des affûts sur axe métalliques, on dénombre sur les canons de reconstitution des aberrations techniques nombreuses, qui éloignent les utilisateurs des gestes des artilleurs des périodes qu'ils visent à représenter. Ces contraintes sont propres aux groupements associatifs, qui ne peuvent compter sur une logistique de musée et doivent restreindre leurs ambitions à l'échelle des financements apportés par les contrats d'animation et/ou des modes de transports dont ils disposent.

intervenants de l'artillerie des princes de Savoie de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, ce qui est exactement le but recherché. Nous savons bien que le format de la pièce ne permettra pas de l'emmener en tout lieu et que son maniement sera une nouveauté pour nous et pour le milieu de la reconstitution, mais cela nous montre que les limites des projets d'expérimentation peuvent sans cesse être repoussées, génération après génération. Le canon jouera un rôle muséographique et médiatique dans la prochaine exposition consacrée aux six cents ans de la proclamation du duché de Savoie en 2016, au château de Morges.

## English Summaries

---

Audrey Tuailon-Demésy

*Réflexions épistémologiques autour de la (re)création du geste technique de combats anciens à partir de sources historiques*

HEMA (Historical European Martial Arts) are well-ordered martial confrontations that take place in contemporary leisure time. The aim of this paper is to understand, from an ethnological point of view, how experimentation allows HEMA to be both an historical activity and also physical practice. The experimentation, in this specific case, is a tool which involves motor activity used to bring back to life past skills and techniques. Furthermore, it defines the process used for historical martial arts, from the reading of sources to the movement's re-creation. Today, despite a plurality of practices and different goals ("sportivisation", having tournaments, doing historical research, etc.), the HEMA community follows a guideline, accepted by the participants, from historical descriptions to "good moves". Experimentation is at the heart of this modern process of historical re-enactment.

Thore Wilkens

*Untersuchungen zur Relevanz praktisch perspektivierter Analysen in der Fechtbuchforschung*

This paper reviews methods and perspectives in secondary literature about 15<sup>th</sup> and 16<sup>th</sup> century combat books. It outlines that most of the studies in this field do not consider the practical nature of these books. In addition it demonstrates that not to consider their practical aspects leads to misconceptions and debatable results from the point of view of interpretation as well as analysis. Furthermore, the paper proposes a method of analyzing the practical contents of medieval combat manuals. The method is illustrated by an interpretation of a wrestling technique from the 15<sup>th</sup> century. The paper closes with the conclusion that practical analysis has to be part of the basic research in studying combat manuals.

Gilles Martinez

*La méthode expérimentale appliquée à l'étude du geste guerrier: l'exemple des formations collectives d'infanterie du Moyen Age central (XI<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles)*

The military manoeuvres of infantry formations during the Central Middle Ages (11<sup>th</sup>–13<sup>th</sup> c.) have so far been subject to little research. This article attempts to address this with a double objective.

This article focuses firstly on the specifics of the feudal period; the author conducts tests on group combat as part of his doctoral thesis. Previously, experiments have considered the individual within the formation, and not the formation in its own right, when the individual disappears in the collective. In recent tests, new information on manoeuvres has emerged (for example, which actions can be performed, which actions are effective and economical) as well as on the complementarity of the equipment. Recent tests have also addressed issues of group and command.

Secondly, this study proposes a basis for setting up experiments on historical militaria in such a way, as to encourage other researchers to publish their results and thereby, eventually, develop a genuine methodology for all periods.

Pierre-Henry Bas

*Restitution des gestes martiaux: évolutions et révolutions au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle*

Camillo Agrippa, the Roman architect and mathematician of the 16<sup>th</sup> century, is often considered the most revolutionary author of the Renaissance period, particularly in regard to fencing based on geometry and a didactic approach. The German Paul-Hector Mair, however, is not simply the author of a colossal but obscure encyclopedia on the art of fencing and wrestling. Reflection that seems close to Agrippa's is hidden in this work. Serious fencing, where the goal is as important as tactics and the techniques, is based on principles and biomechanics, Mair practically turns a page in the book of German medieval arts, while Agrippa opens the door to a new means to codify the art of fencing. This article proposes to compare the two authors and to show how the gestural experimentation and the studies of the context are very important in the approach of understanding fencing manuals.

Daniel Jaquet

*Les apports de la cinésiologie dans l'approche expérimentale pluridisciplinaire de l'étude du geste historique: l'étude de cas de l'impact du port de l'armure sur le comportement moteur*

The study of historical gesture can be based on textual source material (narrative description, technical discourse, information from normative literature) and/or from iconographic source material (representation of movement). All these documents are on different qualitative levels when it is a matter of investigating gesture. One of the main issues is the definition of the relation between representation and actual performance. Both definition and analysis of filters allow us to develop hypotheses on a gesture's performance and these may be tested with experimental protocols.

Medical and clinical research has developed powerful tools and methods to investigate human movements. Kinesiology, especially the cinematic approach, allow the measurement and the critical analysis of a series of complex movements as well as simulations. This paper sets out the benefits and limits of implementing these methods in the experimental analysis of historical gesture and presents a case study.

Olivier Gourdon

*La pratique de la coupe: un apport à l'étude et à l'interprétation des arts martiaux historiques européens*

This communication links test cuts (with sharp reproductions of archaeological swords corresponding to the illustrations and period of our source) to the practice of HEMA. Some questions, however, in determining historical techniques are unanswered, and this encourages us to juxtapose other disciplines in order to put together plausible hypotheses. Are cuts efficient? Are wards powerful enough to launch a lethal strike? What are the effects of a strike with the wrong edge? Are thrusts really deadly movements?

The paper will explain and demonstrate what kind of support test cuts with sharp swords can lend to the understanding and validation of gestures. My research is restricted to the field of one-handed sword techniques of the 14<sup>th</sup> century.

Loïs Forster

*L'équitation militaire médiévale. Art de guerre ou art de grâce?*

Studying medieval horsemanship is made quite difficult because the sources at our disposal are rare and often vague. This article presents a quick overview of the kind of horse and equipment used, then proposes a synthetic essay of the information on horsemanship towards the end of the Middle Ages, and finally analyses the interests and the limitations of equestrian experimentation.

Nicolas Baptiste

*L'expérimentation et l'histoire: des collections aux universités. L'exemple des armures anciennes*

The life of arms and armour, history of techniques, know-how, skills, inventions, down to gestures characterizing their collecting, are a shared adventure. The history of collecting constitutes a long series of technical manipulations, but also of ideological manipulations, above all in the history of arms and armour, of conservation, restoration and presentation of gestures. Even before objects are invented,

finalized and produced craftsmen and designers have accomplished a series of artistic and technical gestures, within the mechanism of their invention. These stories are still entirely unknown today. Who knows that the lifebuoy and the wetsuit are a military invention from antiquity, finalized in the Middle Ages, and we are still ignorant of the first experiments in this context?

Currently, there exists a strong emulation of the history of arms and armour, but also of collecting, in the context of the continuous collecting of originals, but also of by-products, including copies. Objects such as remakes, imitations, facsimiles, replicas, copies as well as gestures around them are still uncharted territory, even in a research framework.

Antoine Selosse

*Un vêtement militaire particulier, la brigandine. Expérience de recherches, des gestes de reconstitution et d'expérimentation personnelle. Production, cycle de vie et constatations*

Since the beginning of the new military re-enactment of the '80s, the brigandines have always been of interest. This was already the case in the collections of antique weapons, where these coats of plates had a special place. However, these objects are still relatively unknown, and the research subjects are scarce. Many issues include their production and daily maintenance. Only few re-enactment groups can testify to both the practice of making brigandines and to using them for a long time. It is also noteworthy that few armourers keep a record of numbers and production data, or note the time needed in their production, of modifications, ageing and the craftsmanship necessary in their production and in their life cycle. The 'Lys & Lion – 1462' re-enactment group has helped for over 15 years to fuel the debate on the subject and has participated in numerous publications; the systematic sampling is intended to transmit these personal experiences and specialized technical skills around this historic garment.

Simon Delachaux

*Le «Projet Artillerie», la reconstitution des gestes autour d'un objet d'expérimentation: nécessité de la recherche et apport des initiatives croisées entre musées, universités et mécénat*

Re-enactment groups, living history associations formed by history enthusiasts, are growing in number each year. Some groups are old and can already look back on some years of history, others are brand new, but few finally know where they are placed in the field of experimentation and which role they play with regard to

scientific research. The examples are very diverse, sometimes including the public and sometimes not. To a large extent the members of such associations have a special relationship with objects, and also with gestures. Collectors, historians, craftsmen, etc., the identities of these members are also very diverse, just as the nature of the gestures. Scientific research is needed to help these groups with their projects, but some of them totally ignore what they can personally contribute also to research. The canon project is a very fundamental experience for the Swiss «4 Lunes» association, that totally changes our notion of experimentation, but also the notion of history re-enactment proper.



## Die Autorinnen und Autoren / Les auteures et auteurs

---

*Nicolas Baptiste* est actuellement doctorant-chercheur à l'Université de Savoie, spécialiste des armes, armures et armuriers des princes de Savoie, de 1330 à 1530. Il a travaillé sur les questions d'identité des collections d'armes du Cabinet d'armes impérial de Pierrefonds, conservé au Musée de l'Armée de Paris, et plus récemment de la Collection Joubert du Musée d'art et d'histoire de Nice. Il s'est penché sur le problème des faux, copies et reconstitutions d'objets militaires médiévaux, qui posent des questions d'authenticité dans les collections actuelles et sont au cœur des problématiques d'expérimentation dans le domaine d'étude des armes anciennes.

tornerie@hotmail.com

*Pierre-Henry Bas* a soutenu à Lille III en 2015 une thèse intitulée: *Le combat à la fin du Moyen Âge et dans la première modernité: théories et pratiques*, sous la direction de Bertrand Schnerb. Il est le fondateur de l'association REGHT (Recherche et expérimentation du geste historique et technique). Son travail porte sur l'expérimentation gestuelle, appliquée au domaine du combat à pied et à cheval.

bas.pierrehenry@orange.fr

*Simon Delachaux* est infirmier spécialisé en santé et en sécurité au travail, il est responsable du Centre régional de santé au travail (Yverdon). Il est également un membre actif de l'association de reconstitution historique les «4 Lunes», qui est en partie basée à Yverdon, dans le canton de Vaud, et qui s'intéresse à la période de 1470–1480. Ses intérêts personnels en reconstitution concernent la médecine, la cuisine, la boulangerie, l'artisanat et la reconstitution d'équipements.

simon.delachaux@gmail.com

*Lois Forster* est auteur d'un mémoire de master portant sur les traités de Geoffroi de Charny, il consacre sa thèse, sous la direction de Bertrand Schnerb, à l'étude des chevaliers et hommes d'armes dans l'espace bourguignon sous les ducs Valois. Il profite du point de vue riche offert par la combinaison de ses activités de combattant, de cavalier, de joueur, de chercheur et d'enseignant.

lois.forster@laposte.net

*Olivier Gourdon* pratique depuis 2004 les Arts martiaux historiques européens et étudie en particulier le plus ancien traité de combat connu à ce jour. Il communique sur l'état de ses recherches en collaboration avec Franck Cinato et André Surprenant, lors, notamment, des journées d'études à l'Université Lille 3 ou bien au colloque international sur l'expérimentation du geste en sciences humaines à l'Université de Genève. Il élabore, en 2012, un manuel sur les tests de coupe, pour la FFAMHE.

olivlugdunenses@gmail.com

*Daniel Jaquet* est maître-assistant à l'Université de Genève en histoire médiévale et chargé de cours à l'Université de Lausanne. Ses recherches portent notamment sur les livres de combat. Sa thèse (2013) traite du combat en armure d'après l'étude des livres de combat. Il a dirigé un ouvrage collectif sur l'art chevaleresque du combat (Neuchâtel: Alphil, 2013).

daniel.jaquet@unige.ch

*Gilles Martinez* est historien médiéviste spécialisé dans l'expérimentation du geste guerrier, il associe une activité de chercheur à celle de pratiquant professionnel. Il effectue actuellement un doctorat à l'Université Paul Valéry-Montpellier III portant sur *La res militaria dans l'espace toulousain (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.)*, est membre du Centre d'études médiévales de Montpellier (CEMM) et enseigne à l'Université de Nîmes. Il est également professeur de combat historique (*Aegidios*) et préside le collectif *Les Arts d'Athéna*, Cercle d'expérimentation du combat historique.

gillesmartinez.aegidios@gmail.com

*Antoine Selosse* est ingénieur en conception mécanique, diplômé de l'Ecole universitaire des ingénieurs de Lille en 1999. Son champ d'expertise passe par l'ingénierie mécanique, la qualité, la métallurgie et les procédés de forgeage. Directeur d'une forge industrielle pour un groupe international et président de la commission technique Forge du CETIM. Engagé dans la reconstitution historique depuis 1995, il s'appuie sur ses compétences pour investiguer sur le matériel militaire du XV<sup>e</sup> siècle.

a-selosse@orange.fr

*Audrey Tuillon-Demésy* est maître de conférences à l'Université de Franche-Comté (UPFR des sports, laboratoire C3S, EA 4660), docteure en sociologie. Ses recherches portent en particulier sur l'histoire vivante (reconstitution historique et Arts martiaux historiques européens) et sur les re-créations du passé, appréhendées selon un point de vue socio-ethnographique.

audrey.tuillon-demesy@univ-fcomte.fr

*Thore Wilkens* studiert seit 2008 Germanistik mit dem Schwerpunkt «Deutsche Literatur und Sprachgeschichte des Mittelalters und der Frühen Neuzeit» an der Technischen Universität Chemnitz. 2011 Abschluss des Bachelors mit einer Teiledition zu den Behelfswaffen des Mscr. Dresd. C93/94. Seit WS 2012 Masterstudium im Fach Germanistik an der Tu-Chemnitz.

thore.wilkens@s2008.tu-chemnitz







## Itinera

Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte

Supplément de la Revue Suisse d'Histoire

Supplemento della Rivista Storica Svizzera

Ce livre réunit des contributions interdisciplinaires autour des pratiques d'expérimentation dans les recherches sur les arts martiaux historiques européens et sur la culture matérielle liée à l'armement à la fin du Moyen Age. Les différents articles proposent des réflexions méthodologiques autour de cette approche originale, illustrées par des études de cas. Celles-ci abordent notamment l'expérimentation archéologique et celle liée à l'étude des gestes techniques en sciences humaines.

Der vorliegende Band versammelt interdisziplinär ausgerichtete Aufsätze, die sich anhand von praktischen Experimenten der Erforschung historischer europäischer Kampfkünste und der materiellen Kultur der Waffen des Spätmittelalters widmen. Die verschiedenen Beiträge bieten methodische Reflexionen zu diesem innovativen Ansatz, die durch Fallstudien veranschaulicht werden. Diese betreffen insbesondere das Gebiet der experimentellen Archäologie und die Erforschung technischer Fertigkeiten in den Geisteswissenschaften.

### Sommaire /Inhaltsverzeichnis

#### 1<sup>re</sup> partie: Les arts martiaux historiques européens

- *Audrey Tuailon-Demésy*, Réflexions épistémologiques autour de la (re)création du geste technique de combats anciens à partir de sources historiques
- *Thore Wilkens*, Untersuchungen zur Relevanz pragmatisch perspektivierter Analysen in der Fechtbuchforschung
- *Gilles Martinez*, La méthode expérimentale appliquée à l'étude du geste guerrier: l'exemple des formations collectives d'infanterie du Moyen Age central (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)
- *Pierre-Henri Bas*, Restitution des gestes martiaux: évolutions et révolutions au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle

#### 2<sup>e</sup> partie: Le geste martial et sa culture matérielle

- *Daniel Jaquet*, Les apports de la cinésiologie dans l'approche expérimentale pluridisciplinaire de l'étude du geste historique: l'étude de cas de l'impact du port de l'armure sur le comportement moteur
- *Olivier Gourdon*, La pratique de la coupe: un apport à l'étude et à l'interprétation des arts martiaux historiques européens
- *Lois Forster*, L'équitation militaire médiévale. Art de guerre ou art de grâce?

#### 3<sup>e</sup> partie: Armes, armures et canons

- *Nicolas Baptiste*, L'expérimentation et l'histoire: des collections aux universités. L'exemple des armures anciennes
- *Antoine Selosse*, Un vêtement militaire particulier, la brigandine. Expérience de recherches, des gestes de reconstitution et d'expérimentation personnelle. Production, cycle de vie et constatations
- *Simon Delachaux*, Le «Projet Artillerie», la reconstitution des gestes autour d'un objet d'expérimentation: nécessité de la recherche et apport des initiatives croisées entre musées, universités et mécénat

**Schwabe Verlag Basel**  
[www.schwabeverlag.ch](http://www.schwabeverlag.ch)



Schweizerische  
Gesellschaft für Geschichte  
Société suisse d'histoire  
Società svizzera di storia  
Società svizra d'istorgia

ISBN 978-3-7965-3467-6



9 783796 534676